

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 34 —

On m'appelait Lien-Rag



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 34

ON M'APPELAIT LIEN RAG

(1988)



CHAPITRE PREMIER

La faible sonnerie pénétra dans le cerveau de Gomachi alors qu'il dormait dans le compartiment de contrôle de la minuscule station. Il eut du mal à se dresser sur son lit de camp, à réaliser où il se trouvait. D'abord il pensa qu'il y avait un problème à la centrale thermique et se précipita vers le téléphone pour appeler Lupez, son adjoint, simple homme d'équipe promu depuis que le personnel frappé de scorbut avait été décimé.

— Lupez, fit-il d'une voix de rogomme, que se passe-t-il ? Y a une alerte ?

— Rien du tout, fit l'autre. Je suis en train de contrôler la fermentation des sucres et des levures. Nous allons avoir une bière parfaite, délicate et corsée... À la distillation ce sera du chouette.

Gomachi regarda autour de lui et vit clignoter l'ampoule rouge sur sa droite.

— Lupez, il y a quelque chose sur le 1917 nord.

— Vous voulez rire, chef... Vous savez bien que c'est un cul-de-sac ? Ce sera encore un guanaco ou un maudit Roux qui se sera empêtré dans le crocodile.

— Lupez revenez... Je ne suis pas rassuré. Il ne doit rien venir du Nord mais je vous le dis, la deuxième ampoule rouge vient de s'allumer... Lupez, un convoi descend de la montagne...

— Il y a vingt ans que rien n'est venu de là-bas... Les viaducs n'existent plus... J'arrive, chef.

Il empestait la levure quand il se présenta dans sa vieille combinaison crasseuse. Il regarda les ampoules, écouta les signaux, se précipita sur le vieux dispatching mais depuis longtemps les fusibles en avaient sauté. Il essaya de raccorder les fils qui pendaient, mais Gomachi grimpait déjà dans l'espèce de mirador

d'où l'on pouvait surveiller une bonne partie du plateau glacé.

— Lupez, je l'ai dans mes jumelles... Un wagon automoteur... Il approche lentement... Il se méfie... Lupez, vous avez quelque chose à boire ?

— Tout de suite, chef.

Il alla chercher un cruchon qu'il apporta à son supérieur.

— Regardez-moi ça... Vingt ans sans jamais une alarme... Vingt ans à attendre des dissidents qui n'ont jamais quitté leurs perchoirs...

— Chef, il faut prendre les armes...

— Si c'est le Condor, on est cuits... Et il n'y a que lui pour oser venir comme ça. Pas question d'opposer une résistance, sinon il se vengerait...

— Il faut au moins prévenir Magellan Station...

— Il n'y a pas assez de courant pour expédier un télégramme... Vous entendez, Lupez ? Pas assez de courant... De toute manière ils ne viendront pas à notre secours. Ils devaient nous envoyer du carburant. L'ont-ils fait depuis deux mois ? L'ont-ils fait ?

— Non, chef. Mais ça peut venir.

— On ne sert à rien, Lupez... À rien... Jamais un convoi ne circulera plus sur le 1917. Ils ont tous fichu le camp et les autres sont morts dans la montagne.

— Et ceux-là, chef, des morts-vivants ?

— Taisez-vous, *madre de Dios*... Taisez-vous.

— Chef, la circulaire... Vous ne devez, même pas dans les jurons, faire référence à la religion... Il faut vous surveiller, chef.

— Je surveille ce wagon auto-moteur... Il est moderne... Enfin je veux dire que je n'en ai jamais vu de ce modèle. Et vous, Lupez, qui avez passé un mois à Magellan Station voici quatre ans...

— S'il y avait la motrice, je vous dirai qu'il s'agit d'un train spécial... Mais que ferait une voiture sans motrice ?

Le bousculant, Gomachi redescendit, pénétra dans son compartiment personnel et commença de se changer fébrilement, endossant l'uniforme de chef de station. Lorsqu'il sortit, Lupez béa d'admiration :

— Ce que vous êtes beau, chef ! Comme la fois où nous avons reçu l'ingénieur pour la centrale...

— C'était il y a huit ans... Quelle belle cérémonie, s'attendrit

Gomachi. Mais si c'est le Condor, que dois-je faire ? Le saluer ou lui dire qu'il est en état d'arrestation ?

— Depuis vingt ans, le Condor, s'il vit encore, doit être un vieillard inoffensif. Peut-être qu'il descend de la montagne pour se rendre à l'hôpital provincial... Ça ne serait pas le premier.

Gomachi allait sortir sur le quai lorsque Lupez lui fit remarquer sa barbe de huit jours...

— Je n'ai plus le temps de la raser.

Il sortit sur le quai protégé par une verrière déglinguée par le pampero. Ils attendaient depuis des années des plaques de verre plastique pour la rafistoler mais, à part le train de ravitaillement pour la centrale, aucun convoi ne pénétrait dans la station. Il n'y avait jamais de voyageurs et d'ailleurs pas de train. Même pas un omnibus. La dernière draisine à huile avait rendu l'âme depuis des années.

— Lupez ?

L'adjoint se tenait frileusement dans le wagon administratif, peu désireux de se geler sur le quai, mais Gomachi le menaça de son poing et il finit par sortir. Tout de suite il se mit à claquer des dents, retourna chercher le cruchon d'eau-de-vie. Ils burent à plusieurs reprises, jusqu'à ce que le wagon spécial apparaisse enfin en dehors d'un amas de congères.

— Quel événement, chef ! Il n'y avait pas une prime pour le Condor ? Si on le capturait on pourrait peut-être quitter Pampa Station... Il y a dix ans que j'ai demandé mon changement... Mes enfants sont grands et je ne les ai pas vus pousser.

— Moi il y a vingt ans que je veux partir...

Il se figea tandis que le wagon s'immobilisait à leur hauteur.

— Chef, on aurait dû couper le courant sur le 1917 nord.

— C'est un autonome, avec réserve d'huile minérale. Vous ne sentez pas ? Une huile spéciale.

Ils se turent, attendant l'ouverture du sas, mais personne ne se manifestait et Lupez se mit à claquer des dents encore plus fort.

— C'est des morts-vivants, chef...

— Imbécile... Des cadavres peut-être, mais on a l'habitude puisque la centrale fonctionne avec...

— C'est différent, chef...

Une silhouette apparut dans le sas et tout de suite Gomachi

identifia le sexe de l'inconnue.

— Une femme ? C'est pas croyable.

— Vous, là, cria la nouvelle venue dans son interphone en augmentant le son, approchez. Qui est le chef de station ?

Gomachi trottina sur ses jambes courtes, faillit s'étaler sur la glace. La cagoule de son uniforme ne le protégeait guère et il avait l'impression que son nez gelait déjà.

— C'est vous ?

— Oui, voyageuse... Chef de station de quatrième division Gomachi...

— Venez.

Il soupira d'aise dans le sas tiède puis trouva qu'il faisait vraiment chaud dans le couloir. Devant lui l'inconnue marchait en souplesse et il lui trouvait de très jolies fesses. Vraiment de très belles fesses, pour un homme qui ne voyait plus de femmes depuis des années.

— Entrez... Vous reconnaissez la voyageuse ?

Il regarda ce visage étrange, véritable monticule de graisse blanche, avec juste deux points noirs enfouis, inquiétants. Son cerveau atteint par le mauvais alcool frelaté que fabriquait Lupez réagit avec quelques secondes de retard...

— Voyageuse Diana... Voyageuse actionnaire numéro un..., balbutia-t-il.

D'une humilité pleurnicharde qui finit par faire sourire Lady Diana malgré sa faiblesse extrême, il faillit tomber à genoux.

— Voyageuse...

— Vous avez des télex, des télégrammes de Magellan Station ?

— Voyageuse Diana..., ne savait-il que répéter.

— Quel imbécile ! Yeuse va avec lui dans la station et essaye de retrouver les bordereaux, s'il y en a...

— Voyageuse... Pas un télégramme depuis des mois... Nous sommes complètement oubliés... Un relais a dû sauter et personne n'est venu réparer... Nous sommes à court de carburant pour la centrale. Nous n'avons ni draisine, ni même un remorqueur... Mais, voyageuse, comment pouvez-vous arriver du nord du réseau ? Il est réputé inutilisable depuis vingt ans... Les viaducs, voyageuse... Les viaducs n'existent plus...

Il reculait, terrorisé, certain que ce n'était qu'une image maligne

de Lady Diana empruntée par un ennemi puissant.

— Venez, dit Yeuse. On va aller voir vos registres...

Il n'osa pas tourner le dos, s'inclina jusque dans le sas et hors de vue de la première actionnaire. Sur le quai, Lupez achevait de geler debout en oscillant sur ses pieds collés à la glace. Il dut le pousser devant lui en direction du wagon administratif.

— Les télégrammes, les registres...

Il se multiplia tandis que son adjoint, hébété, regardait cette fille brune qui ôtait sa cagoule.

— Voilà les registres.

Elle les feuilleta, ne trouva que des pages presque blanches avec beaucoup de « R.A.S. » ou bien « Attendons le carburant », et cela depuis deux mois.

— On ne doit plus exister, murmura Gomachi. Vous savez ce qui a dû se passer ? Un opérateur d'ordinateur a dû par erreur nous effacer sur la mémoire de l'appareil et nous n'existons plus. Nous n'existerons plus jamais... J'ai signalé la mort du troisième depuis longtemps. Pour demander des remèdes contre le scorbut... Il n'y a personne pour s'en soucier...

— On ne vous a pas avertis de l'arrivée de Lady Diana ?

— Non, personne.

— Lady Diana ?

Lupez venait de recevoir comme une énorme décharge et d'un coup reprenait ses esprits. Il regardait Yeuse, Gomachi, se tournait vers le wagon à l'extérieur :

— L'actionnaire numéro un ?

— Préparez quelque chose au lieu de jouer les idiots !

— Mais, chef, la bière n'est pas encore prête et nous n'avons que de l'alcool... De la viande du dernier guanaco que nous avons réussi à piéger...

Yeuse s'approcha des appareils de communication. Pas de téléphone ni de télex, juste un télégraphe, une sorte de vieux clavier datant de plusieurs siècles...

— Incroyable, murmura-t-elle. Vous dites qu'un relais a dû sauter ?

— Oui, voyageuse... Mais nous ne pouvons réparer...

— Mais quand y aura-t-il un convoi ?

Les deux hommes se regardèrent éperdus, n'osant avouer la

simple vérité de crainte d'indisposer.

— C'est-à-dire..., murmura Gomachi.

— Pas de convoi, décida Lupez plus brutal à cause de l'alcool. Jamais de convoi. Pour quoi faire ?

— Mais les embranchements de lignes secondaires... Il y a bien des stations d'élevage... vous parliez de guanaco...

— Du sauvage et c'est tout. Quelques Roux qui viennent échanger des fourrures et de la viande de mouflon contre de l'alcool... et leurs fourrures mal tannées empestent... Autrement, rien. Tout le monde a filé depuis vingt ans... Il ne reste que Condor dans la montagne. Vous l'avez vu ?

Elle ne répondit pas, alla vers une porte, visita les compartiments abandonnés. Celui des hommes, puis passa dans la partie centrale thermique de la rame. Des chaudières vétustes, des alternateurs essoufflés.

— Pourquoi ce courant ?

— Je ne sais pas, voyageuse, avoua le chef de poste en baissant la tête. Je ne sais pas.

Des sanglots montaient à sa gorge.

— Et là ?

— Le carburant, voyageuse... Mais plus guère... On va mourir de froid d'ici un mois s'ils ne viennent pas avec la cargaison.

— Du carburant en poudre ?

Ils se regardèrent sans comprendre. Elle jugea inutile d'insister. La grande centrale de Magellan Station fonctionnait à la poudre de cadavres injectée dans des brûleurs spéciaux. Ici rien de tel, apparemment. Le découpage artisanal, au jour le jour, pour maintenir la vapeur. La boucherie, quoi !

— Je vais informer Lady Diana.

— Voyageuse... Que faut-il faire pour lui faire plaisir ?

— Rien, pour l'instant.

Ils restèrent dans le principal compartiment à attendre, sans même oser parler. Lady Diana paraissait toujours sur le point de mourir mais son esprit veillait encore, en pleine possession de ses facultés.

— Complètement isolés ? Pas de télégrammes... Les malheureux...

— Nous continuons ?

— Il faudra bien...

— Ils parlent d'un relais détruit pour le télégraphe... Si nous pouvions réparer...

— On doit me croire morte... Il faut qu'on aille jusqu'à Magellan mais je veux rallier les autres postes... Avant qu'ils ne disent que quelqu'un joue mon rôle... Ils vont crier à l'imposture...

— Que dois-je dire à ces malheureux ?

— Je ne sais pas... Trouve... Demain, dans huit jours, c'est toi qui prendras les décisions. Et quelles décisions. Tu gouverneras la plus grande Compagnie du monde, la plus prestigieuse... Il faut que je boive quelque chose.

— Nous pouvons leur laisser quelques vivres ?

— Débrouille-toi...

Toujours hébétés, ils vinrent prendre les cadeaux dans la soute du wagon. Lorsqu'ils surent que le wagon allait repartir, ils allèrent chercher des lettres pour leur famille. Des lettres écrites depuis des mois.

— Qu'y a-t-il ensuite comme station ?

— Omero Station, à cinq cents kilomètres. Mais là-bas aussi il y avait une épidémie de scorbut.

— Le relais du télégraphe est avant cette station ?

Ils la regardèrent, un peu gênés.

— C'était Omero Station, le relais... Et comme plus rien ne passe ni dans un sens ni dans un autre... Nous pensons qu'il n'y a plus personne là-bas. Possible que les survivants aient déserté à bord d'une draisine.

Lorsque le wagon automoteur s'éloigna, le chef de poste était dehors à agiter son drapeau et, derrière, à deux pas, Lupez, son adjoint. Yeuse crut voir briller des larmes sur leurs joues mais ce n'était peut-être que la peau qui gelait.

Tandis que la voiture roulait à petite vitesse, elle dut faire une perfusion à Lady Diana qui ne pouvait plus guère s'alimenter et se déshydratait sans arrêt. Impossible de réduire le chauffage car elle se plaignait sans cesse du froid.

— Il faudrait, si ça ne marche pas pour Magellan, revenir vers NYST, et si j'arrive vivante là-bas, je demanderai aux membres de la CANYST de veiller à la protection de vos intérêts. Du moment que vous voilà en possession des actions, il ne devrait y avoir aucun

problème.

— Et si vous guérissez et que je ne veuille pas vous rendre le pouvoir financier ? dit Yeuse.

— Je ne guérirai pas. Accélérez. Nous devrions être dans cette station demain matin au plus tard.

C'était un étrange voyage depuis des jours avec cette femme puissante, l'Impératrice, comme on l'appelait quelquefois, qui n'en finissait pas d'agoniser. Yeuse n'avait pas encore réalisé qu'elle était l'héritière d'un fabuleux trésor.

CHAPITRE II

De très loin, Farnelle qui pilotait la loco, aperçut les grandes pyramides régulières. Elle alerta les deux Roux évolués qui se tenaient à l'arrière sur le tender incorporé, avec ses deux gosses métis.

— Vous avez vu ? Jamais imaginé que des congères puissent avoir cette forme, dit-elle.

— Ce ne sont pas des congères, répliqua Jdruk le géant. Mais des tas de sable. Recouverts de glace, bien sûr. Il y en a sept et l'un, creux, a servi longtemps de hangar à une locomotive.

— Ça devait être une sacrée pièce de locomotive, dit-elle.

Puis, soudain, elle fit un rapprochement avec ce qu'elle avait entendu dans les stations :

— Voulez dire qu'il s'agirait de la locomotive monstre ? Celle qui fout la trouille à toute la Dépression Indienne et que certains adorent ? On m'a parlé d'une secte de cinglés qui cherchent à se faire écraser par elle. Une chance qu'on ne sache jamais quand elle va passer, ça limite les accidents... C'est quoi, cet endroit ?

— Gravel Station. On extrayait le sable du sous-sol pour le vendre aux Compagnies. On ne l'emploie plus guère contre le verglas, avec les moyens actuels.

Instinctivement, elle ralentissait, déjà très mal à l'aise de rouler sur une ligne invisible. Les rails fabriqués dans une matière transparente ne pouvaient être vus à l'œil nu à plus d'un mètre. C'était donc une impression bizarre que de progresser sur la banquise comme s'il n'y avait pas de ligne de chemin de fer.

— On va faire quoi là-bas ?

— Essayer de faire revenir la locomotive monstre.

Farnelle en ferma les yeux d'horreur et son visage chevalin

s'allongea un peu plus :

— Houla ! que ce monstre reste hors de ma vue... J'ai déjà bien à faire avec deux Roux évolués, deux gosses métis, sans aller me foutre dans les roues d'une loco-dieu... J'aime pas les patenôtres...

— Vous serez émerveillée, dit Jdriele, le plus petit des deux. Cette machine est une réussite technique... Même plus, elle est humaine... Vivre à l'intérieur d'elle c'est retrouver le ventre originel, le paradis perdu... Vous verrez que vous ne le regretterez pas.

— Mais dites, vous deux, vous la connaissez bien, alors ?

— On a eu l'occasion quelquefois, dit Jdruk.

— C'était une locomotive pirate. Il paraît qu'elle a ravagé la Transeuropéenne, l'Africana, puis maintenant c'est le tour de la Dépression Indienne... L'est peut-être temps de l'arrêter, en effet. Mais vous êtes deux drôles de mecs... Des Roux évolués. Des primitifs pleins de poils qui parlent de haute technicité, à moi qui sais tout juste comment fonctionne une machine à vapeur toute simple...

Elle ralentissait encore. Là-bas, à moins d'un kilomètre, la pyramide la plus au nord paraissait être le terminus de ces étranges rails invisibles.

— Il y a une porte ?

— Vous verrez, dit Jdruk.

— C'est pas croyable, les aventures que je vis, grommela-t-elle. J'étais dans mon vieux cargo *Princess* prisonnier de la banquise depuis des siècles, et je croyais qu'il y avait pas plus aventurière que moi pour oser habiter ce rafiote qui, à tout moment, pouvait être englouti, et voilà qu'on me parle d'une locomotive qui aurait un ventre comme un paradis.

Elle finit par stopper, attendit que Jdruk la rejoigne par l'extérieur. Elle ouvrit le sas, mit sa cagoule pour affronter les moins cinquante extérieurs. Le géant, lui, ne pouvait sans mal pénétrer dans l'habitable surchauffé.

— Allez-y doucement.

— Ça ne me plaît pas... Je vous dis que ça ne me plaît pas. C'est un curieux coin. J'ai un nez assez long pour vous dire que je flaire l'insolite très vite... La station à côté est pourrie... Et là-bas il se passe des trucs inquiétants.

— Nous ne risquons rien.

— Ouais... En attendant, je prépare mes armes... On va rouler jusqu'à cent mètres, pas plus.

— D'accord, j'irai manœuvrer les portes...

— On ferait mieux de déguerpir, oui, fit-elle en envoyant la vapeur vers le distributeur.

La machine patina un peu puis roula. L'autre Roux et les gosses s'étaient rapprochés, avaient fini par s'asseoir sur le toit bombé de l'habacle.

— Et voilà, à vous de jouer.

Le géant sauta sur la banquise et marcha vers la pyramide. Quelle prestance ! Il n'avait pas cette allure particulière des Roux de tribus qui penchaient le corps en avant pour lutter contre le vent des solitudes et frôlaient la glace de leurs doigts longs.

— J'ai vu quelque chose, dit-elle.

Jdriele aussi, certainement, car il avertissait son ami. Farnelle dit à ses gosses de ne pas bouger, de se cramponner même dans le cas où elle devrait inverser la marche.

— Tu ne laisseras pas nos copains ! hurlèrent-ils en chœur.

— Regardez, c'est quoi, ce truc ?

— Un Garou, fit simplement Jdriele sans s'émouvoir. Un mélange d'homme et d'animal. Ici on dirait qu'il s'agit d'un chien... Peut-être d'une chèvre. On ne voit pas bien.

L'hybride marchait à flanc de la deuxième pyramide, un peu en retrait, et plus proche de la station dont on apercevait la verrière ruinée.

— Ça existe, ça ?

— Ça existe. C'est dangereux quand ça a faim.

— Alors la créature doit jeûner depuis longtemps car c'est tout juste si elle peut se traîner.

À l'aide d'une longue-vue elle l'épia. Jdruk approchait de la première pyramide, paraissait chercher quelque chose dans la glace. Il ne voyait pas le Garou qui descendait, allait contourner la masse et l'attaquer.

— Alors, ça !

Dans la pyramide se découpait un énorme rectangle plus haut que large. Une ouverture qui béait sur le noir.

— Ça m'impressionne, dit Farnelle ; pour sûr, ça m'impressionne. L'espèce de mal foutu là-bas va essayer d'entrer

aussi.

Mais il venait de glisser et ne parvenait pas à se relever.

— Jdruk fait signe. Il faut y aller.

— Vous êtes fou ? Là-bas ? Jamais !

— Farnelle ! Ne me dites pas que vous, vous tremblez...

— Si, voyageur Roux, si, je tremble et je n'en ai pas honte...

— Allez, un coup de vapeur...

Elle haussa les épaules et lentement appuya sur la manette. La loco tous combustibles glissa imperceptiblement. Là-bas, le Garou se mettait à genoux. Il ne représentait plus aucun danger.

— Il va mourir, dit Jdriele. Il est au-delà du point de non-retour. On pourrait le gaver qu'il mourrait quand même...

— On ne portera pas le deuil, dit Farnelle.

Une rampe lumineuse illuminait l'immense hangar et Farnelle laissait tomber sa mâchoire inférieure assez proéminente. Elle ne put rien dire. La loco glissait vers les butoirs. Jdriele descendit en marche et lorsqu'elle vit ses deux gosses en faire autant, elle retrouva assez de force pour crier.

Elle stoppa tout, mais n'osa descendre. Les deux Roux et les deux petits se dirigeaient vers le fond tandis que les portes se refermaient.

— Hé ! attendez... Et l'autre, dehors ? Vous n'allez pas vous pencher sur lui seulement ?

— Il est mort, dit Jdriele.

Elle les rejoignit, se retournant, levant la tête.

— Y en a d'autres peut-être dans le coin.

— Cet endroit est inaccessible.

— Qu'en savez-vous ?

Elle avait raison car dans une sorte de cursive ils découvrirent un corps en pleine décomposition, un hybride à tête de femme et à corps de génisse semblait-il. Il y en avait d'autres.

— Il fait bon, ici, constata Farnelle.

Et puis ce furent des salles, des cellules d'habitation. Elle n'avait jamais rien vu de tel.

— Ça ne peut pas rouler, ce machin-là. C'est pas interdit par la CANYST ?

— Ici nous ne dépendons plus de cette commission, dit Jdruk avec orgueil. Ici nous sommes en dehors de toute contrainte. La

dictature ferroviaire ne peut nous atteindre.

— D'accord, mais c'est impressionnant... J'ai pas l'habitude de vivre comme ça, dans un tas de sable... Au moins dans mon cargo on voyait à l'extérieur.

Soudain un écran géant s'illumina et des images apparurent.

— Regarde, cria Jdriale, c'est Yeuse ! Elle est donc venue ici ?

CHAPITRE III

Avant de descendre du wagon automoteur, Yeuse prit la précaution d'emporter le pistolet laser. Le véritable nom de cette arme était pulseur mais personne n'employait ce terme.

— Méfie-toi, lui dit Lady Diana. Ils peuvent s'embusquer, te tendre un guet-apens. La verrière paraît en bon état bien que le sas nord ne fonctionne plus. Y a-t-il des traces sur la glace du quai ?

— La crasse habituelle de ce genre de quai, répondit Yeuse crispée. Suie et débris de toute nature. Le *pampero* s'engouffre par le sud et ramasse tout contre les wagons d'habitation.

Elle descendit lentement, surveillant les fenêtres en verre si épais qu'il en devenait verdâtre. Comment voir un visage là derrière ?

La porte du wagon administratif céda tout de suite. Elle regarda le guichet à droite, les bancs en plastique sale sur la gauche, le gros poêle à huile. Le thermomètre réglementaire affichait moins trente-quatre degrés.

Du wagon administratif vide elle passa dans celui qu'auraient dû occuper le chef de poste et sa famille. Elle les trouva, les uns après les autres, dans leurs couchettes, raides morts. Les loups n'avaient pu attaquer les parois calorifugées. Par contre un autre wagon, celui des employés, avait été dévasté et les fauves avaient emporté les corps. On pouvait suivre la trace à travers le trou pratiqué à coup de griffes et de dents, en direction de l'Est.

Elle retourna dans les bureaux, trouva le télégraphe et ramassa le long accordéon de papier qui s'était dévidé inutilement durant des jours. Des télégrammes s'étaient imprimés, des centaines, deux par jour, concernaient la météo, d'autres diffusaient des instructions ferroviaires, des renseignements économiques sur le prix de la laine

d'alpaga, le cours de la viande et de la peau de guanaco. L'appareil s'était immobilisé suite à un engorgement de l'imprimante. Soigneusement elle tira sur la bande de papier, et lorsqu'elle eut dégagé le rouleau, la machine crépita à nouveau pour donner les dernières informations météo. On annonçait un vent de force moyenne avec certainement de la grêle. Puis ce furent des cours de marché. Mais Yeuse examinait les envois des jours derniers et finit par trouver : « Télégramme 0001 TER. Confid. La Présidente du Conseil d'administration de la Compagnie Panaméricaine est considérée comme morte à la suite de son enlèvement par un groupe de Rénovateurs. Ces derniers ont fui en direction des Andes où, comme on le sait, la survie est depuis des décennies impossible. Lady Diana souffrant d'une grave affection cardiaque n'a pu certainement supporter les rigueurs du climat... »

Elle retrouva d'autres télégrammes. Tous laissaient entendre que Lady Diana ne serait jamais revue vivante. Elle les découpa soigneusement et les apporta à l'intéressée qui les parcourut avec une sorte de jubilation.

— Ils vont vite, les imbéciles...

— Ils nous croient dans les Andes...

— Oui... Et comme personne n'est venu aux nouvelles dans cette station, je pense qu'ils ignorent que le 1917 est toujours praticable. Donc ils ne nous attendent pas dans ce coin, ce qui nous laisse toutes nos chances. Passe-moi les *Instructions Ferroviaires*, et pendant que je les étudie, va faire l'inventaire du matériel roulant.

Ce fut rapide. Il se réduisait à une archaïque draisine dont le moteur diesel avait gelé, et à une locomotive également hors d'usage.

Elle vint rendre compte à Lady Diana qui ne parut pas déçue.

— Ils ont laissé tomber ces gens-là parce que le réseau n'est plus rentable. Plus d'éleveurs, plus de stations agricoles. Rien que des tribus nomades, des Roux et les autres...

— Quels autres ?

— C'est un secret mais je peux bien te dire que des fous vivent comme les Roux... Ils construisent des igloos, se déplacent avec des traîneaux tirés par des chiens habitués au froid. Ils vivent dans ces montagnes sans jamais essayer de rejoindre la civilisation ferroviaire. On n'en parle jamais mais leur nombre augmente

régulièrement.

— Des dissidents ?

— Si tu veux... Des gens qui veulent vraiment vivre en dehors du Chaud.

Elle tapota les *Instructions* :

— On a nos chances... J'ai un itinéraire pour éviter Magellan Station et filer vers le Nord par le grand réseau. Mais nous n'avons aucune carte de priorité. J'ai pensé à tout sauf à cette facilité.

— Il y a pourtant un lecteur de schéma dans ce wagon ainsi qu'un décodeur.

— Je sais, mais il manque l'essentiel : la carte noire... Même la marron ferait l'affaire.

— Si j'allais fouiller dans les bureaux ?

— Dans cette station minable, une carte prioritaire ? Tu rêves... Je voudrais rejoindre NYST le plus rapidement possible. Sous huit jours, sinon ce sera trop tard. Tu auras beau me faire des transfusions et me dorloter, je mourrai avant d'avoir exprimé clairement ma volonté. Ils attaqueront mon testament, diront que tu as volé les bordereaux de mes actions. Palaga, le Maître Suprême des Aiguilleurs, parviendra à ses fins. Tu es une étrangère, mon ancienne ennemie. Jamais les Panaméricains ne t'accepteront si je ne parle pas à la tribune de la CANYST.

Elle commença d'expliquer son plan. Yeuse l'écouta avec attention avant d'intervenir calmement, mais sans se décourager devant les moues méprisantes de la vieille présidente.

— Tu veux t'emparer de Palaga ? C'est de la folie.

— Vous dites qu'il vit très simplement dans un train-habitation modeste.

— Quand il ne circule pas sur les réseaux... Toujours dans un compartiment de contrôleur, simplement, et en seconde classe. Il pourrait voyager en classe de luxe mais depuis toujours il vit comme un ascète. Il ne consomme que des laitages. Il n'a aucun vice, ne s'intéresse qu'au pouvoir occulte dont il dispose.

— Il est protégé ?

— Par tous les Aiguilleurs qui le vénèrent comme un dieu vivant. C'est un grand vieillard décharné, impressionnant avec sa peau parcheminée et ses yeux qui flamboient.

Surprise, Yeuse constatait que la terrible Diana en avait la chair

de poule rien que de l'évoquer.

— C'est votre oncle ?

— Le frère de ma mère... C'est incroyable qu'il soit en vie. Ma mère approcherait des quatre-vingt-dix ans et lui était beaucoup plus âgé qu'elle. J'ignore par quels sortilèges il est encore vivant et toujours en pleine possession de ses facultés intellectuelles. Seul le corps est faible. Tu ne pourrais jamais l'approcher pour l'enlever. Il faut rejoindre NYST au plus vite...

Le doigt de Yeuse se posa sur la carte du réseau régional :

— Regardez donc cette cross station. Croyez-vous que nous passerons inaperçus en arrivant d'Omero Station ?

— C'est le plus risqué.

— Notre wagon intriguera. Il est d'avant-garde. Et ici il n'y a pas d'autres véhicules disponibles...

— Si nous trouvions un autre matériel nous pourrions nous faire passer pour des fermiers... Toutes ces lignes secondaires ravitaillent des fermes d'élevage... J'ai le souvenir d'un marché à Chico Station. Les éleveurs arrivaient avec des tas de fourrures... C'était étrange. Ils les entassaient sur le toit de leurs locos, elles pendaient sur les côtés. Tout juste s'ils voyaient les rails depuis le poste de pilotage.

Yeuse soudain se leva et sans écouter les questions que criait Lady Diana sortit du wagon, alla jusqu'aux entrepôts, là-bas, tout au fond de la station où la verrière en partie écroulée avait été remplacée par un énorme mur de glace construit par les employés.

Les loups s'étaient attaqués au dépôt des fourrures de guanaco, de lama, d'alpaga, mais il en restait d'énormes ballots derrière des grillages épais que les fauves n'avaient pu atteindre. Elle essaya d'en tirer un mais il était trop lourd. Elle dut l'ouvrir en s'énervant, n'emporta que quelques fourrures.

— C'est une idée, dit Lady Diana. Il te faut tendre des câbles pour les accrocher. Modifie aussi les formes de ce wagon trop aérodynamique pour de pauvres paysans du coin. Il nous faudra attendre deux jours... le marché n'a lieu qu'une fois par semaine, le jeudi...

— J'aurai bien besoin de tout ce temps pour y parvenir, dit Yeuse. Ce sera un travail épuisant.

Elle trouva des câbles, dans le matériel de la station, qu'elle passa le reste de la journée à installer. Lorsque le lendemain matin

elle se rendit dans l'entrepôt, un énorme loup rouge la défia. Ils étaient six en train de s'attaquer au ballot de fourrure qu'elle avait abandonné. À coups de laser elle tua le grand loup rouge mais les autres ne s'enfuirent pas. Ils la laissèrent prélever ses fourrures et quand elle eut tourné les talons attaquèrent le cadavre frais.

Chaque fois elle dut les écarter et comme le laser risquait de se décharger rapidement, elle emporta un fusil trouvé dans le bureau du chef de station. Un modèle ancien avec un chargeur de huit cartouches. Elle étendit raides trois loups avant que les autres ne sortent de ce wagon entrepôt. Elle en tua un autre sur la banquise et cela occupa la meute le temps qu'elle déménage encore un ballot de peaux en quatre voyages.

Le wagon commençait de changer d'apparence et même de forme. Il ressemblait à une très ancienne locomotive que l'on aurait tapissée de fourrures de guanaco. Dans le tas il y avait aussi du mouflon, en fait d'anciens moutons domestiques redevenus sauvages et qui portaient une épaisse toison.

Pour que Lady Diana se rende compte de la métamorphose, elle décrocha la caméra arrière qui servait de rétroviseur, rajouta une rallonge de fil électrique pour filmer le wagon sur toutes les coutures. Lady Diana, que ces préparatifs exaltaient, se sentait mieux.

— Ça ira, dit-elle. On passera pour de gros trafiquants de fourrure, et si on te demande pourquoi tu viens de la direction d'Omero Station, tu diras que tu as racheté un stock. Il faut aussi en remplir le sas et le couloir. Un policier ferroviaire trop curieux peut essayer de venir voir... Il faudra partir avant minuit si nous voulons être dans les temps.

Yeuse récupéra un peu d'huile pour le moteur au cas où le réseau souffrirait de délestage électrique, ce qui était assez fréquent. Elle n'avait pas rétabli la liaison avec Pampa Station, craignant que Gomachi ne fasse du zèle et ne signale leur passage à l'administration centrale.

Bien avant l'aube, qui ne venait que vers dix heures dans ces régions australes, le wagon roulait en file derrière des attelages invraisemblables. Des éleveurs apportaient des bêtes vivantes au marché et celles-ci étaient encagées dans des wagons bricolés qui menaçaient de casser avant terme.

Sur le bas-côté on apercevait des épaves, des carcasses abandonnées. Les convois roulaient sur plusieurs voies et la priorité n'existait plus. Les quartiers de viande de mouflon pendaient, accrochés aux locos d'un autre âge. Des demi-carcasses vides, non éviscérées, avec leurs entrailles vertes dures comme du fer, leur foie, leur estomac.

— C'est répugnant, disait Lady Diana que Yeuse avait dû mettre sous perfusion et qui pouvait regarder au-dehors, grâce à une toute petite lucarne découpée dans une peau. Elle n'éclairait pas son compartiment pour ne pas attirer l'attention.

Yeuse laissa filer le convoi à l'approche de la station pour se laisser ralentir sur la voie de droite, en attendant le feu vert qui lui permettrait de contourner la cross. Cette ligne circulaire empruntait des sauts-de-mouton inquiétants par leurs oscillations, mais deux heures plus tard elles roulaient sur une voie non prioritaire en direction de Magellan Station.

Depuis peu les télex tombaient à nouveau de l'imprimante ou s'affichaient sur l'écran, et Yeuse avait dû pousser le fauteuil roulant de Lady Diana là devant.

— Ils ne parlent plus de moi, constata-t-elle avec colère. Ils m'ont déjà enterrée... Le conseil d'administration doit se réunir la semaine prochaine à NYST. Cela nous laisse exactement six jours pour arriver là-bas.

— C'est impossible sans carte de priorité, annonça Yeuse. Et encore à condition d'avoir la noire.

— À moins d'attaquer un notable ou un haut personnage, je ne vois pas comment tu pourrais t'en procurer une.

— Le Tunnel ?

— Il part de Magellan Station, mais le terminus est à trois mille kilomètres au nord, à Amazonian Station. Pour éviter les Andes, il a fallu faire un grand crochet... Il s'interrompt là pendant quatre mille kilomètres. On circule en surface jusqu'à Rocky Station où une branche conduit vers NYST.

— Et par la banquise Atlantique ?

— C'est effectivement possible, mais le réseau est fragile... Nous avons de gros problèmes...

— Tiens, vous avez toujours caché ces difficultés.

— Je n'en suis pas fière car jamais nous n'avons résolu le

problème. D'un côté les voies sont soumises à des variations de niveau dues au Gulf Stream... Les points les plus sûrs sont sur les inlandsis des anciennes îles... Antilles, Caraïbes... Mais le reste... Nous risquons d'être immobilisées... Et puis toute une population d'indésirables se livre au pillage des convois... Nous ne passerions pas.

— Il n'y a pas de difficultés à emprunter le Tunnel ?

— Si, justement, par mesure de sécurité on doit passer une visite pour prouver qu'on ne transporte aucune matière dangereuse... Il faut renoncer à cette idée, circuler en surface...

— On pourrait abandonner le wagon...

— J'y ai pensé mais c'est une preuve supplémentaire... Ils peuvent m'accuser de ne pas être Lady Diana...

— Mais vous avez bien passé un spectrographe, une auragraphie...

La grosse femme haussa les épaules :

— J'étais la maîtresse absolue de la Compagnie. Qui aurait osé me demander de me soumettre à ces relevés d'identité ?

— Vous voulez dire que vous ne pouvez pas prouver que vous êtes réellement vous-même ?

— Non. C'est pourquoi il faut conserver ce wagon, ces bordereaux, toutes mes affaires...

L'ennui était qu'il fallait rejoindre Magellan Station pour rejoindre le Grand Réseau Nord-Sud... Sinon, pour éviter la grande cité, il fallait emprunter une ligne secondaire au tracé très compliqué, affronter des chefs de petites stations très soupçonneux, toujours à l'affût de faire du zèle.

— On ne perdra pas de temps à descendre vers le Sud pour remonter ensuite vers le Nord. Nous sommes des marchands qui allons vendre des fourrures à Amazonian Station, c'est tout. Il faut modifier notre apparence.

La nuit suivante elles stationnèrent sur une voie de garage et Yeuse essaya de donner une apparence masculine à la grosse femme. Pour sa part elle y parvint assez bien grâce à du fond de teint et en découpant une fausse combinaison dans une des fourrures.

— Il vaut mieux que je garde mon apparence, dit Lady Diana. Tu diras que je suis ta mère, en cas d'ennuis.

Elles eurent un contrôle le lendemain matin, juste sur cette voie de garage. Un patrouilleur de la police ferroviaire vint se garer à côté du wagon transformé.

— Nous venons de Chico Station et nous allons vendre la marchandise à Amazonian Station.

— Une belle balade, dit un des policiers.

Par chance aucun ne portait l'uniforme d'Aiguilleur et ils laissèrent repartir le convoi après avoir vérifié le train de roulement. Ils parurent surpris de voir des bogies aussi perfectionnés, mais Yeuse leur expliqua qu'il s'agissait d'un wagon incendié qu'elle avait racheté dans un dépôt pour l'aménager.

CHAPITRE IV

Chaque matin, Liensun quittait son compartiment le cœur serré à la pensée du spectacle qu'il allait découvrir. Depuis qu'il avait été conduit sur cette branche latérale sud du Grand Viaduc transpacifique, son dégoût pour cette nature hostile, pour cette banquise immense se transformait en haine farouche.

Le Président Kid avait mis à sa disposition dix techniciens qui suivaient fidèlement ses instructions. Ces gens-là vivaient entre eux, dans un autre wagon, et n'avaient avec lui que des contacts professionnels. Visiblement ils se méfiaient de lui, le tenaient à l'écart. Liensun, qui avait la faculté de lire dans leurs pensées, savait à quoi s'en tenir sur l'opinion qu'ils avaient de lui. Ils savaient qu'il était un sale Rénovateur scientifique et que le Président le protégeait, ce qui le rendait encore plus suspect. Ils évitaient toute discussion avec lui, de crainte qu'il ne les dénonce pour n'importe quelle raison. Ils étaient bien payés pour ce travail inhabituel.

Le dirigeable commençait à prendre forme. On avait dû refaire entièrement l'enveloppe semi-rigide en utilisant des matériaux composites et rares. Puis on avait complètement démonté le filtre à hélium pour l'analyser dans ses moindres aspects. Les ingénieurs avaient étudié son fonctionnement et, dans les laboratoires de recherches générales qui travaillaient pour la sécurité de la Compagnie de la Banquise, on mettait au point deux nouveaux filtres beaucoup plus efficaces.

Le temps pressait et il fallait que d'ici un mois le dirigeable effectue sa première mission au-dessus de l'amibe géante Jelly qui ravageait le nord de la Compagnie.

Liensun revêtit sa combinaison isotherme spéciale et alla courir sur la branche latérale qui s'enfonçait vers le Sud sur une dizaine de

kilomètres encore. Il en existait, disait-on, des dizaines de ces branches, confiées à des colons pour une exploitation méthodique des richesses de la banquise. En général ces nouveaux venus installaient des puits à poissons dans la banquise et expédiaient leur pêche vers la capitale Titanpolis. Il y avait aussi ceux qui chassaient le morse, les manchots. Plus à l'Est, c'étaient les baleines qu'on traquait. Liensun, le troisième jour de son arrivée, avait enfin aperçu plusieurs de ces fameuses baleines volantes qui survolaient le Viaduc, et il en avait été très impressionné. Le fameux filtre à hélium avait d'ailleurs été mis au point à partir d'un organe de ces animaux qui, au cours de leur évolution, leur avait d'abord permis de ramper sur la banquise avant de voler, plus tard, et depuis peu d'ailleurs.

Il retourna dans son compartiment, prit une douche, déjeuna et se rendit au bureau d'études. Le dirigeable était arrimé à la glace par des cordages éprouvés. Il pouvait apercevoir la grosse enveloppe depuis ce grand compartiment de travail.

— Nous pensons qu'il faut encore ajouter une demi-douzaine de ballonnets pour la sécurité, dit l'ingénieur en chef, un certain Pawaloski. Cela permettra d'emporter une charge plus importante... Le moteur auquel nous songeons l'exige.

La construction du dirigeable lui échappait, en fait. Il n'était là que comme alibi, dans le cas où la CANYST se douterait de quelque chose. Le Président Kid pourrait toujours arguer qu'une colonie clandestine de Rénovateurs du Soleil s'était installée sur cette branche inutilisée du Viaduc pour réaliser ses projets interdits. Le dirigeable était une œuvre sacrilège envers la société ferroviaire.

Liensun rêvait beaucoup depuis qu'il était pour ainsi dire prisonnier du Kid. Il rêvait à Ann Suba qui dirigeait plus au nord-est la colonie des Rénovateurs, celle des Échafaudages d'épouvante dans les vallées tibétaines. Jolie et sensuelle Ann Suba qu'il désirait tant. Il rêvait d'elle la nuit, le jour, ne pouvait oublier les moments de plaisir qu'elle lui avait donnés. Comme il était loin d'elle et de tous ces gens qui construisaient là-bas une nouvelle base bien structurée. Un jour ils essaieraient à nouveau de faire briller le Soleil, de dissiper ces poussières épaisses qui depuis des siècles empêchaient l'astre de répandre sa lumière et sa chaleur sur la Terre.

Il pensait aussi à son demi-frère Jdrien. Ils avaient le même père, Lien Rag, le plus célèbre disparu de cette Terre, pensait-il avec dérision. On le recherchait depuis des années.

Jdrien avait eu une Rousse pour mère et le peuple du Froid le considérait comme le messie vivant, celui qui les réconcilierait avec le peuple du Chaud. Mais jusqu'à présent il n'avait guère fait évoluer les choses, se disait son frère. Il ne l'aimait pas tellement, ce métis qui avait le même sang que lui dans ses veines. Pourtant ils disposaient des mêmes pouvoirs extrasensoriels. Ils pouvaient lire dans l'esprit des gens, paralyser un cerveau humain ou un système électronique.

Là-bas dans le nord de la Compagnie, Jdrien essayait de paralyser cette amibe géante au système nerveux aussi primitif que flou. Une masse de protoplasma qui s'étalait sur des centaines de milliers de kilomètres carrés, lançait ses pseudopodes dans tous les sens pour phagocyter tous les êtres vivants, aussi bien les phoques que les hommes.

Les Sibériens voulant empêcher ce monstre d'envahir leur territoire avaient lancé contre lui une opération de destruction. Grâce à une solution bactérienne, ils la forçaient à céder du terrain et, ce faisant, elle envahissait la Compagnie du Kid. Avec son dirigeable, Liensun devait participer à la riposte que préparaient les laboratoires banquisiens.

Mais son frère avait déjà immobilisé sur place l'animal et même, à force de patience et de tendresse, essayait de convaincre Jelly de rechercher ailleurs son territoire.

La nuit, Liensun entrait parfois en communication avec l'esprit de son demi-frère. Quand les circonstances s'y prêtaient. Les ondes cérébrales connaissaient les mêmes difficultés que celles utilisées en radio, par exemple.

Jdrien souffrait que le Kid ait douté de lui au point d'enrôler également son demi-frère dans cette lutte. Jdrien voulait pénétrer dans le protoplasma, aider l'amibe à construire son système immunisant. Le Kid ne souhaitait qu'une chose, qu'elle ne redoute plus le produit sibérien et s'éloigne vers le pôle.

Liensun ricanait de la souffrance de Jdrien mais, parfois, secrètement, il le comprenait. Lui-même souffrait d'être toujours considéré avec suspicion. Personne ne l'aimait vraiment et Ann

Suba, qui disait l'adorer, avait préféré le pouvoir qui l'éloignait de lui. Même le Kid le méprisait, le payait pour cette mission. Cent mille dollars. Avec cet argent, il recruterait un équipage et des hommes de main. Son rêve était d'aller délivrer un certain professeur Charlster, astrophysicien, Rénovateur scientifique, que les Panaméricains avaient enfermé dans un train-bagne qui circulait dans leur Province Antarctique. Charlster prônait la théorie du nœud spatial, affirmant que l'expansion des poussières lunaires qui masquaient le Soleil provenait de ce fameux nœud spatial, que rien ne servait de pratiquer dans le ciel croûteux des lucarnes où le Soleil brillerait un temps limité. Il fallait s'attaquer au nœud spatial, le détruire, et en quelques années le Soleil serait enfin libéré.

Quelle gloire, quel renom pour lui s'il réussissait son coup, délivrer le professeur et lui permettre de diffuser sa théorie dans le monde entier. Avec de l'argent, on pourrait organiser une grande opération vérité sur les raisons de cette ère glaciaire. Les gens avaient pour la plupart oublié ce que signifiait le mot Soleil, à l'exclusion de quelques scientifiques. Ceux qu'on appelait les Rénovateurs du Soleil se divisaient en deux groupes distincts qui se détestaient cordialement. Les Rénovateurs mystiques, qui adoraient le Soleil comme un dieu et organisaient des sortes de messes noires pour le ressusciter. Ils utilisaient des grimoires magiques, qui n'étaient autres que d'anciens manuels scolaires présentant sommairement le système solaire, des objets aussi stupides que des miroirs en forme de soleil, ou des images qui représentaient l'astre avec un visage humain. Les Rénovateurs scientifiques, malgré leurs erreurs, leur fanatisme parfois, essayaient de procéder avec la plus grande logique, utilisant le doute comme dénominateur commun à toutes leurs recherches.

— Nous devons recevoir les filtres dans deux jours, lui dit l'ingénieur en chef. Un message me le confirme ce matin.

Liensun sortit de sa longue rêverie pour le regarder et lire dans son cerveau. C'était exact mais le message était arrivé la veille.

— Ce matin, vraiment ? fit-il goguenard.

Pawaloski rougit :

— Trop tard hier au soir pour vous avertir.

— Il est arrivé à quatre heures de l'après-midi alors que j'étais à la cafétéria pour le thé, dit Liensun. On ne vous a pas dit qu'il ne

fallait surtout pas essayer de me tromper ?

CHAPITRE V

Le trou à phoques n'avait jamais eu beaucoup d'importance. Si peu qu'une famille seule s'était aventurée là pour chasser les animaux. Ils se nommaient Potr et, en une nuit, ils avaient perdu deux de leurs enfants. Les pseudopodes de l'amibe géante avaient pu se faufiler dans l'unique wagon qui servait d'habitation et phagocyter les gosses.

Le train spécial du Kid arriva sans prévenir, un soir. L'endroit, comme tous ceux de la Banquise, était lugubre, relié au Réseau du 160° Méridien par une voie unique. Il y avait des dizaines d'installations de ce type plantées à un terminus. Les unes élevaient du poisson, les autres pêchaient, récoltaient des algues, filtraient l'eau du Pacifique pour en retirer certains éléments, y compris l'or. Mais surtout le sel.

Comme une furie, Vsin, la compagne de Jdrien, surgit du wagon en portant sa petite fille dans ses bras et invectiva le Gnome qui avait grand mal à marcher sur ses jambes courtes. À côté des rails, c'étaient des congères, des débris de phoque gelés.

— Là-bas, il est là-bas dans les montagnes mangeuses d'hommes. Encore une fois... Il attendait, attendait... Il pleurait... Il savait que vous aviez fait venir l'autre, son frère, le méchant... Alors il a fini par pénétrer dans la bête...

Le Gnome écarta ses deux gardes du corps qui voulaient le protéger des coups de poing qu'elle donnait à son bras gauche.

— Il attendait le matériel et vous n'avez rien envoyé.

— Tu parles de mieux en mieux l'anglais, dit-il. Et ma petite-fille adoptive... Voyons si elle grandit.

— Non. C'est pas votre petite-fille...

— Calme-toi... Viens à l'abri...

Mais dans le vieux wagon des Potr il fit la grimace. Le poêle à huile était éteint. Seule, Vsin n'en avait pas besoin, ni la petite fille métisse. Il garda sa cagoule, regarda autour de lui avec accablement. Dire que Jdrien vivait là, uniquement préoccupé d'entrer en communication mentale avec l'amibe Jelly.

— Là, vous la voyez, hurla Vsin en tendant sa main libre vers un hublot.

Vsiena, affolée par les cris de sa mère, se raccrochait à son sein droit qu'elle tétait furieusement. Elle enfouissait son joli visage dans les grands poils roux qui recouvraient le mamelon.

— Vous voyez ces sales mangeuses...

On aurait pu penser à des congères lissées par le vent, n'eût été la brillance. Le Kid resta médusé, n'imaginant pas que le monstre serait aussi proche, aussi gonflé de protoplasma. À la pensée qu'il s'étendait sur mille kilomètres vers le Nord il eut un frisson dans le dos.

— Quand est-il allé dans la bête ?

— Deux jours... Il est fou... Il a maigri à force de penser. Il est faible. Il dit qu'il va donner du sang à la bête pour qu'elle se défende... Vous comprenez, vous ?

Il comprenait mais arrivait trop tard. Il s'était douté que Jdrien devinerait par télépathie que son frère se trouvait sur le Grand Viaduc. Très occupé par son travail de Président, il n'avait pu accourir plus tôt.

— J'apporte le matériel, dit-il. Un sang artificiel, contenant des anticorps... Des écheveaux de capillaires...

Mais Vsin ne pouvait comprendre la signification de ces mots. C'était déjà merveilleux qu'elle parle aussi bien. Il l'en félicita et elle le regarda de travers :

— Jdrien dire... Non dit que moi je suis très intelligente... Il m'apprend par la tête... Il ne parle pas mais il parle dans ma tête. Vous comprenez ?

— Oui... C'est très bien.

— Lui, dire... Lui dit qu'il ne veut pas que je devienne Femme du Chaud, mais il veut que je parle comme Femme du Chaud... Je voulais qu'on me place la pilule longue dans moi...

Des implants. On opérât dans plusieurs Compagnies des femmes Rousses qui désiraient vivre dans les stations, quelques

hommes également. Le contraire était plus rare, mais on signalait un prêcheur d'une secte évangélique qui s'était fait greffer des hormones de longue durée pour convertir les Roux plus facilement. On ne connaissait pas les effets secondaires de l'opération, mais celle-ci devait être renouvelée tous les dix mois environ. La plupart des grandes Compagnies interdisaient cette opération et Vatican II menaçait d'excommunication les chirurgiens qui s'y prêtaient.

— Il a raison, dit-il. Tu dois rester avec les tiens.

— Je veux rester avec Jdrien... Lui s'ennuie avec les miens. Il préfère Hommes du Chaud... Femmes du Chaud, oui... Et celle qui n'est jamais là...

Yeuse ?

Le Kid soupira. Yeuse, bien sûr. Jdrien en était amoureux depuis tout petit alors qu'elle s'occupait de lui. Lui-même avait des sentiments identiques envers Yeuse.

Il avait remarqué que Jdrien avait de plus en plus de mal à partager l'existence de son peuple. Il souffrait du froid, n'aimait pas la nourriture crue et uniforme des Roux, s'intéressait à l'art, aux lettres, aux techniques.

— Il reviendra quand ?

— Lui a dit comme ça...

Elle montrait ses dix doigts écartés. La paume vers lui. Dans le cas contraire, si elle avait montré le dos de ses mains, il aurait compris que chaque doigt représentait un dixième du temps de grossesse, soit environ vingt-sept à vingt-huit jours. C'était ainsi que comptaient les Roux.

— Dix jours ?

— Il a de la viande séchée... De la graisse... Dans la bête il fait chaud... La viande a été séchée... La graisse enveloppée...

Mais en dix jours Jdrien ne pourrait jamais atteindre l'autre côté de l'amibe, là-bas chez les Sibériens. Qu'allait-il faire sans matériel, sans le sang artificiel bourré d'anticorps et sans les écheveaux de capillaires ?... Le dirigeable de Liensun serait bientôt opérationnel, pourrait débarquer des biologistes à proximité de l'animal pour étudier comment le rendre insensible aux attaques sibériennes.

— Il dit que les montagnes mangeuses d'hommes sont ses amies... Il les a empêchées de marcher depuis que nous sommes là...

Mais la nuit je surveille le bébé... Si les pattes de la bête arrivent, j'ai une hache pour les couper.

Il frissonna. Les Potr s'étaient laissé surprendre et avaient fui ce trou à phoques misérable. Il proposa à Vsin de la ramener au Dépotoir, là où les siens récuraient les os de baleine pour en extraire les débris de viandes, la graisse et la moelle.

— Non... Ici je l'attends... Longtemps, comme l'autre fois...

— Je t'apporte des provisions.

Il les fit débarquer. Plusieurs containers que ses gardes du corps déposaient dans le wagon délabré sans s'étonner. Leur patron les entraînait souvent dans des endroits inattendus, pouvait passer de sa capitale aux vingt-cinq coupoles cristallines à la plus misérable station.

— Il y a des aliments pour l'enfant.

— Il n'a besoin que de mon lait, dit-elle avec fierté.

Il regardait ses seins à la dérobée. Sous la fourrure d'or ils étaient d'une jolie couleur rose, veinulés de bleus. Vsin était magnifique et son équipage, qui était composé de gens pour la plupart hostiles à ces « sauvages », l'admirait.

— Ces caisses-là sont le matériel, dit-il. Je ne sais pas si Jdrien en aura besoin, mais elles sont là. Il faut faire attention avec le sang... Il est dangereux pour un humain.

— Jdrien saura, dit-elle. Son mauvais frère n'est pas avec toi ? Pourquoi l'as-tu fait venir ?

— J'avais besoin de son appareil pour voler.

— Jdrien a pleuré... Il a dit que tu ne croyais pas qu'il pouvait arrêter les montagnes qui dévorent...

Le Kid caressa la petite fille qui le regardait avec de grands yeux et retourna vers son train spécial. Il avait pensé que les deux frères auraient pu s'unir pour refouler l'amibe vers le Nord, mais s'était trompé. Jdrien avait préféré agir seul, par la persuasion.

— Voyageur Président, lui demanda le chef de train quand il remonta à bord, où est le Messie des Roux ? On ne le voit nulle part.

— Là-bas, dans cette masse spongieuse... Aussi incroyable que cela paraisse. Partons maintenant. Nous roulerons toute la nuit pour rejoindre Titanpolis.

Vsin avait déjà tourné ses talons nus lorsque le train spécial repartit en marche arrière.

CHAPITRE VI

Jalouse, Farnelle avait dû assister au déroulement de tous les films récemment enregistrés par les caméras de la pyramide. Cette femme belle, brune, apparaissait souvent. Et puis il y avait eu cet être étrange qui se baladait sur ses mains, faute de jambes.

— Lienty Ragus... Que vient-il faire ici ?... Et où sont-ils désormais ?

Fascinée, elle assistait à de drôles de choses. Les deux Roux évolués manipulaient des touches, paraissaient savoir se servir de tous les appareils, de tous les dispositifs, et ils étaient nombreux entassés dans cette pièce. Ils avaient dû réduire le chauffage pour pouvoir effectuer ces travaux et elle avait endossé sa cagoule.

— Qui c'est cette Yeuse ? répétait-elle sans obtenir de réponse.

Ses deux petits démons couraient dans les couloirs mais revenaient vite en nage. On ne pouvait baisser la température partout.

— Il y a d'autres monstres morts... Et une porte ouverte... Et on voit la station, avec des wagons brûlés, une machine enfoncée dans un trou.

Farnelle finit par les accompagner. Effectivement une porte était ouverte et l'on voyait des Garous en train de se décomposer un peu partout dans les parties encore chauffées. Ailleurs ils étaient raidis par le froid.

— Regarde la loco de travers.

Une loco avait basculé dans la fosse d'une plate-forme.

— Il n'y a plus personne, hein ? Plus de monstres vivants ? demandaient les enfants.

Par précaution, elle referma la porte, tourna la vanne pour la bloquer.

— Ce foutu caravansérail, c'est chauffé comment, et la lumière d'où elle vient ? cria-t-elle en pénétrant dans l'immense salle de contrôle. Votre locomotive dieu, vous l'avez retrouvée ? Toujours les images de cette femme... Bon, quand vous voudrez causer, vous me trouverez dans un coin. Je vais voir si on peut trouver quelque chose à manger.

Dans l'immense cuisine qui pouvait permettre de préparer de nombreux repas, elle trouva des produits alimentaires inédits et s'amusa à composer un menu. Les gosses, repoussés par la chaleur, avaient disparu. Elle trouva aussi des alcools et du vin, ce qui lui parut être le comble du luxe.

— Hé ! dit Jdruk, on ne s'en fait pas.

Il alla couper l'arrivée d'air chaud et avala un verre de vin.

— Ça sent bon. Mais quelle chaleur ! Il faut que je ressorte.

— Hé ! pas le gratin de poisson.

Mais c'était trop tard et elle se rabattit sur le morceau de viande qui cuisait au four. Nostalgique, elle se trancha des parts épaisses qu'elle mastiqua en pensant à autre chose. Une fichue idée que de venir dans cette station abandonnée. Une station fantôme. Il en existait à la pelle, mais toutes avaient des légendes effrayantes. Elle préférerait rouler avec toute la bande plutôt que d'être enfermée dans cette pyramide sans fenêtres sur l'extérieur, même pas un hublot.

Plus tard elle trouva une cabine très bien chauffée avec une couchette confortable. Elle avait renoncé à s'occuper de ses deux sales gamins qui n'en finissaient pas de galoper dans les boyaux de cette construction. Elle s'endormit assez vite et passa une nuit agitée.

Elle les retrouva tous dans la grande salle des écrans. Les gosses dormaient avec Jdruk tandis que Jdriele veillait.

— C'est quoi cette caméra qui roule sur des rails ?

Jdriele sourit :

— Elle ne roule pas seule, elle est fixée à l'avant de la fameuse loco et je suis en train de la guider. Elle est complètement folle... Quelque chose s'est dérégulé dans ses circuits... La jeune femme que vous avez vue hier...

— Comment déjà ? Yeuse ?

— C'est ça... Yeuse a laissé son empreinte à l'intérieur de la machine. Celle-ci a enregistré sa voix, sa chaleur, son odeur.

— Elle se lave jamais ?

— Il y a des capteurs d'odeurs ultra-sensibles qui perçoivent des effluves où vous ne sentiriez rien... Mais ce n'est pas tout. La machine a enregistré des ondes mentales, bref, la personnalité de Yeuse marque désormais la locomotive et celle-ci la recherche... Comme un chien pourrait chercher son maître dans une station immense... Vous comprenez cela ?

— Ouais, à peu près.

— J'essaye, nous essayons, depuis hier au soir, de la calmer, de lui faire quitter un secteur où elle tourne en rond. Tout en bas de la Dépression Indienne, entre le Réseau des Kerguelen et celui du Capricorne... En gros...

— Z'allez pas me dire qu'elle est vivante, cette machine ?

— Pourtant c'est à peu près ça... Pendant des années on lui a apporté des perfectionnements inouïs... Cette caméra a enregistré par exemple une scène incroyable. La machine a retrouvé la trace de Yeuse dans une certaine Storm Station... Sur les Quarantièmes Rugissants...

— Je connais... Dans le temps avec mon père j'ai navigué sur un foutu voilier des rails... C'était dur... Storm Station est une escale pourrie...

— La locomotive l'a complètement dévastée parce que Yeuse a dû y séjourner un temps.

— Elle est enragée, cette bête métallique ?

— En quelque sorte, oui.

— Mais dites, elle se trouve là-bas à des milliers de kilomètres, et vous dites que vous essayez de la diriger ? Par quelle opération, s'il vous plaît ? Jamais la radio n'est allée aussi loin.

— J'utilise les réseaux... Clandestinement... Ici nous sommes reliés au monde entier. Depuis quinze ans ces ordinateurs énormes qui se trouvent ici ont piraté tous les réseaux électroniques. Nous pourrions communiquer avec la Panaméricaine par exemple, faire apparaître un message sur un écran... ceux de la CANYST, par exemple.

— Je ne vous crois pas.

— Pourtant c'est la stricte vérité. Nous évitons de le faire inutilement pour ne pas donner l'éveil...

— Et vous dirigez la loco en question ?

— Je voudrais bien, mais elle est rétive... Depuis hier nous essayons de lui faire croire que Yeuse se trouve ici. Il faut étudier ses circuits dans le détail, et en même temps surveiller sa route si par hasard elle prenait une direction favorable à nos intentions ou non.

— C'est trop compliqué, je vais faire du café. Il y a des tonnes de café ici... J'ai jamais vu pareille débauche de marchandises... À croire que ceux qui habitaient ici ont pillé les entrepôts du monde entier.

Jdriele lui jeta un regard en coin :

— C'est possible... Autrefois il y avait du monde ici. Des gens comme vous et moi et puis des Garous dans une cache... Il semble que ces derniers ont réussi à s'évader et ont tué leurs gardiens.

— Tout était enregistré, n'est-ce pas ?

— Oui, tout.

— Et le gars sans jambes qui galope sur ses mains, vous l'avez revu sur les écrans ?

Jdriele hocha la tête, préoccupé par une image qui venait de surgir sur la gauche. Farnelle compta les rangées d'écrans à l'horizontale : quinze. Et à la verticale : huit. Ça faisait un sacré chiffre.

— Bon sang ! Réveillez Jdruk, j'ai besoin de lui.

— Ouais... C'est grave ?

— La loco fonce sur un convoi... Elle s'est débrouillée pour emprunter une voie en sens interdit. Je suis certain qu'elle l'a fait exprès... Elle est vraiment enragée... Une véritable locomotive tueuse.

Jdruk se réveilla aussitôt, réalisa immédiatement ce qui se passait et se rua sur les touches :

— Un seul moyen, prévenir le dispatching de...

Il regarda sur la droite le tableau synoptique lumineux.

— De Mozambic Station... Il faut saturer leurs écrans de contrôle jusqu'à ce qu'ils comprennent le danger...

— Mais l'enquête, plus tard, révélera une intervention inattendue et très à propos...

— Ils penseront que c'est un miracle.

Ils sélectionnèrent les réseaux de communications intermémos et par tâtonnements se rapprochèrent de Mozambic Station en quelques minutes. Les deux locomotives n'étaient plus qu'à une

dizaine de kilomètres l'une de l'autre. Le chauffeur du convoi allait apercevoir la loco géante sur son écran. Mais il serait trop tard pour passer sur une voie de garage.

CHAPITRE VII

Lorsqu'elle se sentait mieux, Lady Diana enregistrait ses confidences, ses recommandations, dévoilait une partie de ses secrets, mais Yeuse avait la certitude qu'elle réservait le plus important pour plus tard, que dans le fond de son âme elle doutait de sa mort, même si son réalisme habituel n'avait aucune illusion sur la proximité de sa fin.

— Heureuse fille qui vivra peut-être d'autres temps, lui dit-elle un soir où elle roulait depuis des heures sur une voie lente.

Yeuse n'en voyait pas la fin mais des convois prioritaires encombraient le Grand Réseau Sud-Nord.

— On dirait, murmura Yeuse, que des troupes se déplacent à bord de trains blindés.

— Possible, murmura Lady Diana. Possible que mon oncle prévoie des réticences du côté du conseil d'administration.

— C'est lui qui hérite ?

— À condition qu'il retrouve les bordereaux et mon testament. Sinon il lui faudra des mois.

— Pourquoi dites-vous « heureuse fille qui va connaître des temps meilleurs » ?

— Tu reverras le Soleil... Et moi je vais mourir avec mes milliards, ma puissance, et je n'aurais pas ce bonheur... Il y a des mois que ça me ronge... Nous le portons en nous, enfoui profondément mais nous le portons... Les croyants, Néo-Catholiques ou ceux des sectes ne parlent-ils pas d'un autre monde radieux ? N'est-ce pas l'aveu de nos désirs les plus secrets ?

Yeuse l'écoutait en surveillant les signaux. Pour l'instant aucun n'indiquait que la pénitence allait finir, qu'elles pourraient à nouveau emprunter les voies normales. La nuit était goudronneuse

et les convois prioritaires roulaient sans lumière et à toute vitesse.

— Vous devriez dormir, dit-elle à la grosse femme.

— Chercheras-tu l'alliance du Kid ? Plutôt lui que Floa Sadon, qui te fera du charme mais essayera de te rouler. Méfie-toi d'elle.

— Et les Tarphys, que vont-ils décider ?

— Il y a plusieurs branches. Normalement ils devraient travailler pour celui ou celle qui dirige le conseil d'administration, mais les Aiguilleurs les ont détournés de cette obéissance exclusive. C'est ainsi que Lien Rag s'est trouvé aux mains de ceux-là et qu'on l'a confié aux Éboueurs de la Vie Éternelle. Mais ils ignoraient que les Éboueurs avaient une mission étrange qui consistait à sauvegarder la vie des êtres utiles à l'humanité.

— Ils ont choisi Lien Rag, mais pas le professeur Harl Mern ni la Rousse Leouan.

— C'est ainsi... Ce qui confirmerait la légende de la prédestination de Lien Rag.

— Où est-il, le savez-vous ?

— Je crains qu'il n'ait voulu retrouver et suivre la Voie Oblique. C'est une supercherie. Elle ne peut être empruntée que dans un sens, hélas.

— Je ne comprends pas ce que tout cela signifie. Cette Voie a bien un point de départ ou un terminus ? Est-ce Concrete Station ? Lienty Ragus, dit Gus, a-t-il voulu aussi l'emprunter ?

— Concrete Station... Ai-je assez cherché cet endroit ? Des tas de gens ont travaillé là-dessus sur mon ordre, dépouillant une masse d'archives, et nous n'avons pas réussi... Possible que ce soit un point de départ... Moi je pense que c'est un terminus, et qu'il est dangereux de vouloir l'emprunter à rebours.

À ce moment-là Yeuse jura. Un feu venait de passer au rouge et elle devait obtempérer.

— À cette allure, il nous faudra quinze jours, maugréa-t-elle.

— Je serai morte depuis longtemps, répondit Lady Diana. Je me demande si mon oncle Palaga n'obstrue pas les réseaux pour paralyser la circulation sans semer le trouble. Un bon moyen de nous immobiliser dans les embouteillages.

— Comment saurait-il ?

— Il a des moyens puissants, et après tout Condor n'est qu'un vieillard cupide malgré ses manifestations de fidélité... Il a tout à

craindre de mon oncle... Ce dernier a pu remonter notre piste jusqu'à Santa Maria del Corazon...

Derrière elle un autre convoi attendait aussi, un train de voyageurs. Lady Diana s'assoupit et Yeuse vérifia sur les écrans ses rythmes cardiaque et respiratoire, sa tension. La vieille dame était faible mais elle tenait encore assez à la vie pour aller jusqu'au bout. Sa haine dirigée contre son oncle devait la galvaniser.

— Passe-moi les *Instructions Ferroviaires* pour voir s'il n'y a pas moyen de se sortir de cette cohue.

— Ne pensez-vous pas qu'une carte noire... Dans la prochaine station on doit pouvoir en acheter au marché noir.

— Ça coûte très cher et tu te feras remarquer avec autant d'argent. Ils te vendront la carte et te dénonceront aux Aiguilleurs, ne te fais pas d'illusions.

Pendant une heure elle étudia les *Instructions*, puis demanda à Yeuse de compléter ces informations par ordinateur. Grâce à un code, la jeune femme put accéder au dispatching de la prochaine cross station qui communiqua son tableau synoptique.

— On peut zigzaguer dans ce coin, dit-elle. Un réseau accessoire qui pour l'instant est libre.

— Eh bien, soit, dit Lady Diana. Tout est préférable à ce train d'actionnaire chenu.

Mais au dernier moment Yeuse hésita et s'en expliqua :

— Je dois présenter ma demande de voie tout de suite, c'est-à-dire environ une demi-heure avant d'atteindre l'aiguillage. Celui-ci certainement doté de mémoire va enregistrer notre code et le transmettre au dispatching de la prochaine cross station.

— J'y ai songé, figure-toi. Je vais t'apprendre comment saturer la mémoire en question. Te souviens-tu de ce gosse, Jdrien, qui, à trois ans, faisait sauter les barrages électroniques de n'importe quel réseau ? Il pouvait paralyser ma plus puissante flotte et passer sous le nez de mes cuirassés, avec son train... Comme j'ai regretté qu'il ne soit pas auprès de moi... Et tout cela pour aller prêcher la bonne parole à des Roux puants.

— C'est son bonheur, fit Yeuse soudain affaiblie par ses souvenirs.

Lady Diana l'épiait et eut un sourire sarcastique :

— C'est un joli garçon ? Tu as couché avec lui ? Le père puis le

fil, donc ?

— Je vous en prie... Nous avons autre chose à faire que de parler de mes amours.

— Ça me réconforte et me rappelle les miennes...

— Dites-moi comment saturer les mémoires ?

— Ce wagon n'est pas électroniquement marqué. Tu peux donc donner n'importe quel code pourvu qu'il soit conforme... Mais il vaut mieux en donner une dizaine. Ce genre d'aiguillage ne peut en absorber que huit et il va diffuser sur ce réseau secondaire des informations inexactes qui affoleront les opérateurs... Je te prépare la liste à envoyer...

— Et ça va marcher ?

— Bien sûr que ça marchera. J'ai depuis des mois étudié dans le détail ces astuces permettant de tricher avec mes propres installations.

CHAPITRE VIII

Mozambic Station mettait du temps à réagir et les Aiguilleurs risquaient de laisser passer la seule possibilité existant sur le réseau, à cet endroit précis, de diriger le convoi sur une voie lente ou de garage.

— Les imbéciles ! grogna Jdruk, impatient. Ce qui doit les préoccuper c'est surtout l'apparition de ces instructions inconnues, le piratage de leurs intermémos...

— Ce sont des Aiguilleurs, laissa tomber Jdriele qui paraissait plus fataliste. Ils se foutent bien de la sécurité de cet express, à partir du moment où leurs systèmes électroniques se trouvent déverrouillés.

Farnelle ouvrait de grands yeux, réglait son système d'écoute à travers sa cagoule de protection, mais ne comprenait pas grand-chose à ce qui se passait. Seul le tableau lumineux avec les deux traits rouges qui allaient l'un vers l'autre l'intéressait.

— Me parlez pas des Aiguilleurs, fit-elle en écho. Quand j'étais à Cargo *Princess*, ils venaient en inspection... Soi-disant que mon aiguillage de raccordement au réseau n'était pas conforme. En fait ils fouinaient partout, pensaient que je cachais dans le cargo des gens recherchés par eux... même qu'une fois ils ont tout fouillé... C'était un certain... Lig Ran qui les intéressait... Enfin un nom comme ça.

Jdriele se tourna vers elle :

— Ça ne serait pas plutôt Lien Rag ?

— Ouais, c'est ça... Un type fameux, non ?

— Paraît-il.

— Vous en avez déjà parlé, non, fit-elle songeuse. Hé ! regardez, les deux trains vont se télescoper.

En jurant, Jdruk cherchait à rejoindre de son côté les Aiguilleurs de Mozambic Station, et son message s'inscrivit sur un des écrans : « RESPONSABILITÉ AIGUILLEURS MOZ. STAT. PROUVÉE SERA COMMUNIQUÉE POUR EXPLOITATION MÉDIAS À LA PACIFIC CHANNEL CO. »

— C'est quoi la Pacific Channel ? demanda Farnelle. J'ai souvent vu ce nom dans les émissions télé... Pas dans mon cargo, c'est sûr, mais quand j'allais à la cross la plus proche. Le sigle s'inscrivait en bas de certaines émissions.

— C'est une petite Compagnie qui n'a que la télévision pour activité. Elle achète des programmes dans le monde entier et les revend en Australasienne... Ce sont des gens très dynamiques, très bien renseignés et qui n'hésitent pas à prendre des risques... Ils détiennent dans leurs archives de quoi embêter bien des Compagnies plus importantes... Mais personne ne sait où se trouvent ces archives... Ah ! ils réagissent quand même...

Il désignait le tableau lumineux. Un point clignotait, indiquant l'ouverture d'une voie lente devant l'express qui s'y engouffrait déjà.

— Regardez la machine, elle freine à mort.

— Elle va dérailler ! hurla Jdriele.

— Peut-être pas... Ce tableau ne représente aucune échelle exacte, ce serait trop délicat, ou alors il faudrait qu'il soit immense comme dans les grandes tours de contrôle des cross et des stars...

Et presque aussitôt sur un écran apparaissait un message : « ICI MOZ. STAT. MERCI POUR INFORMATION... QUI ÊTES-VOUS AMATEUR ? PRO ? »

— Amateurs, ricana Jdruk. Il y a des gens qui s'équipent pour court-circuiter les intermémos et les dispatchings. Ils passent leur journée à suivre la marche des trains dans cette partie du monde... C'est une passion comme une autre, sauf qu'elle est punie sévèrement. La CANYST prescrit la peine de mort mais celui qui se fait prendre finit sa vie dans un train-bagne...

Au même moment la locomotive géante franchissait sans encombre l'aiguillage ouvert. Mais toujours à contresens, si bien que Jdriele se leva en jurant :

— J'abandonne ! Elle n'en fait qu'à sa tête. Impossible de la ramener sur une bonne voie.

Un écran s'alluma et une jolie femme asiatique apparut. C'était

une image synthétique mais l'illusion était parfaite. Elle s'inclina trois fois avant de demander :

— Mon nom est Mieh et je représente la Pacific Channel. Nous avons enregistré votre message concernant la Mozambic Station et nous voudrions en savoir plus sur cet incident. Notre correspondant nous signale que deux trains ont failli entrer en collision, et qu'au dernier moment, mystérieusement prévenus, les Aiguilleurs ont pu éviter la catastrophe. Toutes les informations reçues sont régulièrement rémunérées. Voulez-vous entrer en contact avec nous ? Notre discrétion vous est assurée... Merci.

— C'est le message habituel... Eux aussi croient que nous sommes des amateurs de circuits électroniques qui ont les premiers vu la catastrophe qui s'annonçait...

— Regarde-moi cette fichue entêtée... Elle va ravager cette petite station...

— Les Aiguilleurs ont fait complètement évacuer cette ligne, dit Jdruk. Mais elle va tout casser...

Grâce à la caméra frontale de la loco, ils purent voir le sas de cette petite station voler en éclats. La machine pénétra à toute vitesse au centre même, affolant les voyageurs qui s'enfuyaient sur les autres quais. Déjà le sas de sortie éclatait et des débris restaient accrochés à la herse levée du monstre.

— J'ai une idée, dit Jdruk.

Il commuta les images de la télévision « in bord » de la loco en direction de la Pacific Channel Company qui reçut en direct un document inestimable.

Ils réagirent très vite et cette fois ce ne fut pas une image synthétique qui apparut, mais la véritable Mieh, encore plus souriante mais vraiment persuasive :

— O.K., dit-elle, nous vous achetons ce film pour dix mille dollars avec exclusivité pour le monde entier. Quarante pour cent sur tous les achats.

Jdruk répondit avec un télex : « O.K., mais ce sera gratuit. Une seule condition : diffusez sur le même canal toutes les synthèses que vous avez dû établir sur la rotation de la loco géante. Nous pensons qu'elle doit approximativement emprunter le même itinéraire, à quelques variantes près. »

— Qui êtes-vous ? Nous traitons toujours avec des confrères,

voire des amateurs, mais pour authentifier nos produits nous voulons savoir à qui nous avons affaire.

— Il vous faudra faire une exception. Sinon je coupe la diffusion de ces images inédites.

Pour l'instant la loco roulait à vive allure sur la banquise, à contre-voie mais sans obstacle en vue.

— Vous pouvez gagner des sommes considérables. Nous préférons payer que travailler dans des conditions douteuses.

— Disons que je représente en quelque sorte l'ancien propriétaire de cette loco géante...

Il y eut une interruption de quelques secondes.

Puis la jolie fille réapparut, l'air grave :

— Nous pensons que vous êtes un imposteur. L'ancien propriétaire était Kurts le pirate et il aurait disparu depuis près de quinze ans.

— C'est exact... Mais j'ai dit que j'étais son représentant... Son héritier direct, en somme.

— Son fils ?

Jdruk éclata de rire :

— Mettons que je sois son fils. J'ai des droits sur cette machine, même si elle est déclarée hors la loi depuis longtemps. Si vous m'aidez, je peux arriver à m'en rendre maître et je mettrai fin à ses ravages...

— C'est une histoire abracadabrante, fit la journaliste Mieh visiblement agacée... Pouvez-vous prouver ce que vous dites ?

— Vous croyez qu'un amateur aurait pu pirater le réseau électronique des Aiguilleurs ? C'est-à-dire déverrouiller tous les blocages, franchir les « interdits » ? Et comment aurais-je pu entrer en communication avec votre Compagnie ? Vous savez bien que ça ne se passe jamais ainsi. Les gens vous envoient des films par courrier mais jamais, sauf votre correspondant, par le câble.

— Admettons que vous soyez l'héritier, fit-elle ironiquement. Je veux l'exclusivité pour ma Compagnie de toute votre histoire.

— Ça nous verrons plus tard... Envoyez d'abord cette synthèse... Vous avez la réputation, dans le monde, de faire les meilleures qui soient à partir des programmes que vous achetez par centaines. Même les Panaméricains vous sollicitent pour ces synthèses.

— Nous diffusons comment ? Impossible d'encombrer nos

canaux habituels.

Jdruk ricana :

— Vous êtes maligne... Un instant...

Il leva les yeux vers les cent vingt écrans et sélectionna l'un des plus hauts, leur donna un indicatif et presque tout de suite Mieh apparut à cet endroit.

— Jdruk, elle va encore faire du mal dans l'Y station vers laquelle elle fonce. Regarde le tableau, regarde les images. Ces connards doivent préparer un barrage... Tu m'as bien dit qu'il restait encore pas mal de missiles à bord ?

Mais son ami menait toujours les négociations avec la jolie Asiate. Elle finit par accepter les conditions et peu après des tableaux se succédèrent sur l'écran sélectionné. Jdruk les faisait enregistrer par l'ordinateur qui finirait par en tirer, en analysant également son fond de mémoires, une série de propositions concrètes pour mettre fin à la ronde infernale.

Jdriele alla dans la cuisine, se servit du café.

Farnelle l'avait suivie :

— On va rester longtemps dans cette sale pyramide ? Moi je m'embête. Et les gosses vont finir par se blesser à galoper sans arrêt dans tout ce labyrinthe. C'est vraiment le fils de Kurts le pirate ?

— Vous en avez entendu parler ?

— C'était le copain de ce Lien Rag, hein ?

— Oui...

— Alors c'est le fils, oui ou non ?

— Vous avez entendu comme moi. Que voulez-vous que je vous dise ?

Farnelle considéra cette espèce de Roux à la manque avec ressentiment. D'où ils sortaient ces deux-là, pour se montrer aussi arrogants ? Les Roux des tribus étaient simples, tranquilles, sans histoires, et ce couple-là manipulait les ordinateurs, les réseaux électroniques comme personne...

— Ça devient passionnant, fit-elle, grinçante. Mais moi, je préfère rouler sur la banquise, c'est plus drôle... Je finirai par m'en aller avec mes deux polissons.

— Un peu de patience... Nous vous promettons le paradis.

— Il tarde à venir. C'est une bête rétive que cette machine... Un fauve, et vous n'arriverez pas à la dresser, moi je vous le dis.

Vaudrait mieux retrouver cette femme... La Yeuse... Vous ne faites pas le poids.

Jdriele retourna dans la salle des écrans, juste comme la Pacific Channel Compagnie diffusait un télex incrusté dans les synthèses des schémas ferroviaires empruntés par la loco depuis des semaines : « DISPATCHING MOZ. STAT. OFFRE RÉCOMPENSE À QUI DONNERA INDICATIONS PERMETTANT DE RETROUVER PIRATES DE SES RÉSEAUX ÉLECTRON. NOUS DEMANDENT DIFFUSION DE CE TEXTE. NE POUVONS REFUSER SANS RISQUER RÉTORSION. »

Jdruk haussa les épaules et répondit que ça n'avait aucune importance, mais qu'il préférerait avertir les Aiguilleurs de Mozambic Station en particulier, et toute la caste des Aiguilleurs en général, que la locomotive géante ne se laisserait intimider par aucun barrage ni déploiement de forces. Elle disposait d'un armement considérable pour affronter n'importe quelle situation.

Du coup la P.C.C. lui demanda de préciser quel genre d'armement et il se fit un plaisir d'en dresser la liste.

— Tu prends des risques, dit Jdriele. Ils finiront par nous repérer si tu continues à diffuser aussi longtemps.

— Les précautions ont été prises depuis plus de quinze ans. Tout passe par des relais dispersés dans toute l'Australasienne et même au-delà. Ils pourraient par exemple remonter une piste mais se retrouveraient dans le Nord, ou encore en Africana... Cela compliquerait les choses pour eux. Les meilleurs techniciens ont été embauchés à prix d'or pour réaliser cette mainmise sur toutes les informations, qu'elles soient techniques, commerciales, culturelles, politiques... Rien ne peut nous échapper et c'est un écheveau inextricable qu'il faudrait démêler. Les complicités ont disparu après tant d'années... Bien sûr, il serait dangereux de dépasser un certain laps de temps... J'y veillerai.

Une nouvelle incrustation apparaissait : « RÉCOMPENSE MOZ. STAT, 100 000 DOLLARS. »

— C'est pas cher payé. Depuis longtemps les Aiguilleurs savent que ce réseau pirate a des possibilités infinies. S'ils mettaient la main dessus, ils deviendraient vraiment les maîtres du monde.

— Ils le sont déjà, non ? grogna Farnelle.

— Leur puissance est limitée par celle des Compagnies. On dit

que dans celle de la Banquise, comme en Sibérienne ou Africana, ils n'ont pas la vie facile. Tantôt ils sont au sommet de leur gloire, tantôt ils dégringolent et deviennent des proscrits. La Sibérienne aurait essayé de les remplacer par d'autres professionnels mais a dû y renoncer en partie, sinon ses relations ferroviaires avec les autres Compagnies se seraient trouvées sabotées, et pratiquement supprimées... Dans ces cas-là ils font le gros dos et attendent que ça se passe... Le Président Kid, lui, a mieux réussi. Ses relations intercompagnies n'en souffrent pas. Il produit la meilleure huile du monde et tout le monde a besoin d'énergie.

Jdriele, fataliste, regardait approcher la petite Y station. La locomotive ralentissait comme si elle flairait un danger et la caméra frontale explorait toutes les lignes du réseau avec insistance, comme si un piège était à proximité. La machine finit par s'immobiliser.

— Il faut en profiter, dit Jdruk. C'est la première pause depuis hier soir.

Sur un écran spécial, central, qui regroupait seize petits tubes cathodiques, apparut le pupitre de commandes de la machine. Farnelle en louchait.

— Des centaines de touches, des voyants lumineux... faut être une dizaine pour piloter un tel engin.

Pourtant Jdruk paraissait très à l'aise et manipulait ses signaux dans l'espoir d'interférer sur l'ordinateur de bord et ses mémoires toutes saturées par le souvenir de Yeuse.

— Si seulement je pouvais reprogrammer ma voix. Juste ma voix... Plus tard le reste pourrait pénétrer dans les mémoires, se superposer à la personnalité de Yeuse.

Pétrifiée, Farnelle en avait des angoisses métaphysiques. Ce n'était plus une brave machine comme celles qu'elle avait toujours connues, ces engins d'une simplicité enfantine, qu'on bourrait de carburant solide ou liquide, qui crachaient de la vapeur par tous leurs bouts de cuivre percés, qui se montraient plus ou moins rétives, qui patinaient sur leurs grandes roues motrices, mais qui, en définitive, finissaient par rouler et surtout par produire de la chaleur. Rouler importait peu, en somme, c'était se chauffer qui primait. Son père lui racontait, lorsqu'elle était petite fille, que le monde entier avait été sauvé par ce genre de machines, qu'une poignée de survivants les avaient utilisées pour se protéger du froid.

Le père de Farnelle était un homme qui croyait en un Dieu vengeur et qui lisait la Bible d'un ton menaçant. Il découvrait dans les textes sacrés la justification des malheurs actuels, et affirmait que Dieu avait envoyé des locomotives à vapeur pour sauver l'humanité, comme il avait incité Noé à construire son arche. D'ailleurs leur vieille loco essoufflée, qui crachait ses poumons chaque fois qu'on chargeait son foyer, s'appelait l'Arche de Miséricorde.

Mais son père n'avait pas prévu cette locomotive géante, ce démon sophistiqué et rebelle qui se moquait bien des hommes, de leurs systèmes, des Aiguilleurs, comme des Roux évolués, et qui détruisait tout sur son passage. Elle se demandait en son for intérieur si ce n'était pas commettre un péché mortel que de vouloir la domestiquer. N'était-elle pas le nouveau fléau que le Dieu de son père envoyait sur terre pour punir une fois de plus les hommes ?

CHAPITRE IX

Le docteur Santiago possédait un train-clinique dans les faubourgs de cette cross station, en bordure de la banquise transatlantique. Rien de bien important ni de très moderne. On y recevait les femmes sur le point d'accoucher, on y soignait les pêcheurs dévorés par les engelures.

Toute la cross sentait le poisson fumé, c'était la spécialité du coin, et Lady Diana vitupérait contre cette odeur qui arrivait à s'infiltrer dans ce wagon ultramoderne à la climatisation très étudiée.

Yeuse trouva le docteur dans son bureau, en train d'établir un constat d'expertise. Il était d'origine locale, c'est-à-dire que son teint était foncé et ses cheveux encore très noirs malgré les bandes grises dues à son âge.

— J'ai une malade à bord, dit Yeuse. Intransportable. Je vous demande de venir la voir. Nous avons trouvé une place juste dans votre zone de stationnement.

— Je vais envoyer les infirmiers.

— Non, docteur. Venez d'abord la voir. Si c'est une question d'honoraires, soyez rassuré.

Santiago regarda les billets avec dégoût, les repoussa si fort qu'ils tombèrent de son bureau.

— On ne m'achète pas, dit-il avec mépris. Votre malade subira le sort commun. Je ne me dérange pas. Tout le monde le sait ici.

— Docteur, il s'agit d'un personnage important qui voyage incognito... Ce n'est pas un piège... Il est là à quelques mètres. Allez-vous le laisser mourir ?

Cette fois l'homme se leva. Il était assez rondouillard et lorsqu'il vit le wagon chargé de fourrures, il s'immobilisa :

— Une personnalité ? Un trafiquant, oui...

Mais il pénétra dans le sas et tout de suite comprit qu'il s'agissait d'une apparence. Lady Diana se trouvait dans le compartiment sanitaire et Santiago la reconnut tout de suite. Il parut saisi et incapable d'avancer plus loin.

— Je ne mords pas, dit la présidente de la Panaméricaine ; d'ailleurs j'ai de fausses dents...

— Lady Diana... On a annoncé votre mort...

— Et vous l'avez cru ?

— Je ne sais pas...

— Il faut que je tienne huit jours, docteur... Le temps pour nous de rejoindre NYST... Je veux déposer devant la Commission d'application des Accords de NYST. On est en train de me spolier... Mais vous vous en moquez, je suppose.

— Non, Lady Diana... Mais on dit que ce sera un Aiguilleur qui deviendra président et les gens s'inquiètent. Qu'est-ce que ça changera pour nous ?

Lady Diana ferma à demi ses paupières. Depuis longtemps on évitait de lui parler aussi franchement.

— Vous ne m'aimez pas, je suppose ?

— Non, mais vous ou un autre... Quoique les Aiguilleurs sont peut-être trop sectaires... Cette société ferroviaire secrète des maladies graves qu'il faudrait enfin reconnaître. Un être humain n'a pas été conçu pour voyager indéfiniment dans les pires conditions qui soient, pour se contenter la plupart du temps de quinze degrés de chaleur et de quinze cents calories de nourriture, et encore je suis optimiste... les gens souffrent de malnutrition, de brûlures causées par le froid et aussi de dérèglements. Les organes soumis à un quasi perpétuel mouvement sont peu à peu attaqués par des lésions irréversibles. Ce n'est pas le froid mais le roulis des trains qui provoque par exemple cette tendance au nanisme...

— Vous êtes là pour me faire la morale ou me soigner ?

Il sourit et ôta sa combinaison avant de l'ausculter. Il sollicita l'aide de Yeuse pour bouger l'énorme corps gras. Puis il demanda à la jeune femme d'aller chercher certains appareils auprès de la surveillante en chef.

— Vous la trouverez dans le deuxième wagon.

Lorsqu'elle revint, ils chuchotaient ensemble et Santiago

recommença ses examens. Il alla ensuite s'installer à la petite table rabattante du compartiment et les regarda :

— Vous le savez, votre état est grave et le cœur risque de céder à tout moment. Mais ce n'est pas le pire. Vos artères sont obstruées et je m'étonne qu'on vous ait laissé arriver à votre âge relativement jeune sans vous soigner.

— Le professeur Chouwark dirigeait l'équipe médicale qui s'occupait de moi.

— Depuis quand ?

— Deux ans.

— Et avant, qui était-ce ?

— Le professeur Mala.

Il sourit avec lassitude :

— Je le connais. J'ai failli être son élève mais je manquais d'argent pour suivre ses cours... Je l'ai toujours regretté... Le professeur Chouwark est compétent, mais il ne prête aucune attention aux maladies dues à la société ferroviaire, et pour cause, le professeur Chouwark appartient à la caste des Aiguilleurs. Ce sont eux qui ont dirigé ses études lorsqu'il a manifesté ses dons.

Lady Diana échangea un regard avec Yeuse.

— Il aurait dû vous dire que vos perpétuels déplacements, même dans le meilleur confort, vous étaient nuisibles. Qu'il fallait aussi empêcher vos artères de se boucher. Vous êtes faible et votre tension inférieure est presque égale à la supérieure, ce qui est déjà une preuve... Il ne vous reste pas longtemps à vivre dans ces conditions.

— Docteur, accompagnez-nous jusqu'à NYST et vous ne le regretterez pas.

Il la contempla avec une sorte de bienveillance fatiguée.

— Vous deviendrez le docteur officiel du futur président ou de la future présidente.

— Pourquoi tant d'honneurs ? Je suis bien ici, et j'ai des malades que je ne peux abandonner. Cette nuit je vais procéder à une césarienne. La jeune femme m'attend.

— Réfléchissez... Ne partez pas.

— Pourquoi vous cachez-vous ?

— Je ne suis pas en sécurité dans cette province de Patagonie. Les Aiguilleurs y sont trop puissants.

— Vous l’avez souhaité, non ? Quand, voici vingt ans, vous avez interrompu la fourniture d’électricité de la grande centrale de Magellan Station pour diriger tout le courant vers votre Tunnel en construction, vous avez commis un génocide effrayant. Des centaines de milliers de morts. Ma clinique avait heureusement un groupe électrogène mais les malades affluaient, devaient rester sur le quai en face en attendant que je m’occupe d’eux. La révolte grondait et vous avez fortement implanté la caste pour mater les manifestants...

— Je sais, mais c’est du passé... Si je vis...

— Bien sûr, si vous vivez vous êtes prête à améliorer le sort des voyageurs... Mais je ne vous crois pas... Je ne souhaite pas que vous mouriez mais je ne peux rien pour vous... Vous allez venir avec moi, jeune dame, et je vous donnerai de quoi la soutenir quelques jours.

Yeuse l’accompagna et c’est en passant devant le parc des draisines-ambulances que l’idée lui vint. Elle en fit part au docteur Santiago qui choisissait des médicaments dans une armoire. Il se retourna, surpris :

— Vous voulez m’acheter une loco-ambulance ? Mais aucune n’est à vendre.

— Je suis prête à la payer très cher...

— Même si je vous en vends une, elle ne résistera pas à un si long trajet.

— Je cours le risque... Combien ?

— C’est de la folie.

— Docteur, Lady Diana ne vous a pas tout dit. Si elle meurt, la future héritière ce sera moi. Je ne tiens pas à ce qu’elle périsse et si elle survivait j’aurais quand même un rôle important à jouer. Je vous promets que votre rapport sur les maladies inhérentes au mode de vie ferroviaire sera pris en compte.

Il soupira, sourit :

— Vous promettez déjà avant d’être à la tête de la Compagnie ? Vous cédez à cette manie de tous les dirigeants ?

— Je suis sûre de moi, dit-elle.

Il s’assit à son bureau, sortit un dossier d’un tiroir.

— Je ne vois que la loco diesel qui puisse vous convenir... Elle n’est pas rapide mais on peut installer la malade sur un lit très bien suspendu... Système hydraulique avec compensation... Elle souffrira

moins.

— Vous l'estimez à combien ?

— Je préfère vous la louer que la vendre. Cela rapportera plus à la clinique qui est en difficulté. Disons qu'il vous faudra cent vingt heures pour atteindre votre destination, cela fera six cents dollars.

— En voici douze cents. Vous oubliez le retour, docteur Santiago. Le déficit de votre train-clinique ne m'étonne plus.

CHAPITRE X

Le premier missile que tira la locomotive laissa Farnelle presque indifférente, jusqu'à ce qu'il explose à proximité de l'Y station. Tout d'abord elle avait cru à un objet que le vent emportait, à un débris de la précédente station, que la machine perdait.

— Mais, cria-t-elle, elle va tout détruire !

Un second corps allongé, de couleur verdâtre, suivait, et l'impact fut tout aussi terrifiant. La caméra transmettait les images de cette attaque.

— Elle repart en marche arrière, fit remarquer Jdriele.

Effectivement le décor défilait dans l'autre sens tandis que dans le fond de hautes flammes s'élevaient, rouges sur le ciel uniformément plombé.

— Je pense qu'il y avait, caché dans la station, un bâtiment de combat. La machine l'a détecté à temps.

Mieh, de la Pacific Channel Company, réapparut alors que les schémas s'effaçaient graduellement :

— Vos images sont extraordinaires... Nous allons interrompre la fourniture des données en notre possession. Nous espérons que nos synthèses vous ont satisfait mais le stock se trouve épuisé.

— Un instant, cria Jdruk qui se mit à taper sur son clavier avec frénésie.

Son message apparaissait en même temps.

— Que se passe-t-il donc, je suis certain que vous avez beaucoup plus à nous proposer.

— L'actualité prime, fut la seule réponse que daigna donner la journaliste.

— Quelle actualité ? protesta le Roux évolué. La machine folle n'est-elle pas de l'actualité, et de la brûlante ?

Mais sur l'écran de la Pacific Channel apparaissaient déjà d'autres images. Farnelle en oubliait ce qui se passait sur le Capricorne, car jamais elle n'avait vu une station comme celle qui se présentait aux regards.

— Mais où sommes-nous ? murmura-t-elle.

Comme en réponse l'indication fut fournie aussitôt en sous-titre : « DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL À NYST ».

— NYST ? La station de la CANYST ?

— Oui, dit Jdriele. Ce que l'on voyait, cet énorme train blanc à étage, c'est justement le train de la commission. Et pas très loin de là il y a le siège social de la Panaméricaine. Là où se réunissent les conseils d'administration.

Un Asiate d'une cinquantaine d'années, assez enveloppé, apparut :

— Ici Ham No de la Pacific Channel Company... Vous vous trouvez à NYST, capitale de la Panaméricaine et siège de la Commission d'application des Accords de New York Station. Accords qui, comme vous le savez, réglementent la vie de chacun d'entre nous, donnent des directives à la société ferroviaire depuis des décennies. À la demande de cette Commission, nous sommes, tous les correspondants agréés à NYST, convoqués pour entendre une communication importante... Vous le savez, depuis quelques jours des bruits non confirmés courent dans la station... On dit que la présidente Lady Diana serait très malade et aurait décidé de démissionner. Des rumeurs non contrôlées vont encore plus loin et laissent entendre que Lady Diana aurait été enlevée et assassinée par un groupe de Rénovateurs du Soleil, mais jusqu'à présent aucun officiel n'a voulu infirmer ou confirmer cela.

La caméra explorait les quais luxueux de la station.

— C'est du verre ? demanda Farnelle.

— Un verre noir, très beau, dit Jdriele.

— Vous avez déjà vu cette station ? Comment un Roux l'aurait-il pu ? Vos semblables ne sont pas admis là-bas...

— Non, mais j'ai vu des films...

— Taisez-vous, dit Jdruk.

La caméra pénétrait dans le train de la CANYST et l'on découvrait un immense hall, comme celui d'un ancien palais d'avant la période glaciaire.

— On ne se croirait pas dans un train, murmura Farnelle.

Ses deux gosses arrivés en catimini restaient bouche bée devant le spectacle. Des huissiers en uniforme rouge dirigeaient les journalistes vers une sorte d'amphithéâtre où ils prenaient place. En sous-titre la P.C.C. rappela que le reportage était, du fait de la distance, vieux d'une journée, mais que ce court délai représentait un exploit.

— Ça veut dire que ça s'est passé hier ? demanda Farnelle.

Personne ne lui répondit. La caméra cadrait l'escadre où plusieurs personnes venaient d'apparaître. Elles se rangeaient derrière une longue table et un homme de race noire, un Africanien, prit la parole :

— Nous sommes réunis ici pour une raison excessivement grave. Lady Diana, présidente du conseil d'administration de la Panaméricaine, détentrice d'une majorité d'actions, a été, voici quinze jours, enlevée par des terroristes appartenant au groupe des Rénovateurs du Soleil. En l'état des choses, et vu les difficultés pathologiques qu'elle éprouvait au moment de cet enlèvement, il semble raisonnable d'affirmer, non sans éprouver une grande émotion, que Lady Diana peut être considérée comme décédée. Vivant sous perfusion et sous administration de différents médicaments, elle se trouvait dans une très grande faiblesse. Ses ravisseurs ne disposant que de moyens primitifs pour la transporter et la cacher ne pouvaient qu'accélérer le processus final... Les médecins qui la soignaient au moment du drame sont formels.

Il y eut des rumeurs et Farnelle, bien qu'impressionnée, ne comprit pas l'émotion de Jdriele :

— Lady Diana morte ? Je n'en crois rien. Ou alors elle avait perdu ses facultés mentales pour se laisser piéger.

— L'Africanien continue, dit Jdruk.

L'homme de la CANYST, après avoir laissé se calmer l'émotion générale, expliquait que le conseil d'administration de la Panaméricaine, devant une situation sans précédent, avait préféré s'en remettre à la Commission d'application pour régler le problème de la succession.

— Pour l'instant le testament politique et financier de Lady Diana n'a pas encore été découvert. Comme le prévoit la loi ferroviaire des Accords, la succession appartient à celui ou à celle

qui possède le plus d'actions. Dans le cas où les héritiers de Lady Diana ne se manifesteraient pas dans les huit jours, en déposant les bordereaux correspondant aux actions sur le bureau de la CANYST, celle-ci se chargerait de comptabiliser les actions des membres panaméricains du conseil d'administration et rendrait son verdict. En l'absence de ces bordereaux, les actions de Lady Diana seront, pendant un délai maximum d'une année, considérées comme sous séquestre. Par la suite elles seront revendues au prix fort selon les règles en vigueur. Dans cette hypothèse il conviendrait, l'année écoulée, de procéder à un nouveau décompte pour désigner le président, ou la présidente, définitif.

— C'est compliqué, tout ça, dit Farnelle.

Le journaliste Ham No donnait quelques précisions à voix basse, tandis que l'Africanien indiquait qu'une période de trois jours marquerait pour le monde entier le deuil de la Compagnie la plus importante au monde.

Jdruk parlait avec Jdriele de l'événement et Farnelle n'écoutait plus, regardait la photographie de Lady Diana qui venait d'apparaître sur l'écran. Succédèrent plusieurs extraits de films qui la montraient dans différentes circonstances, principalement en train de visiter l'un des tronçons achevés du fameux Tunnel qui devait, dans son esprit, relier le pôle Nord au pôle Sud. Le journaliste asiatique expliquait que l'œuvre gigantesque était à rapprocher du célèbre Viaduc géant entrepris sous la direction du Président de la Compagnie de la Banquise. « Le même gigantisme effrayait et ne manquait pas de laisser les gens ordinaires assez sceptiques sur la finalité de ces deux entreprises. Lady Diana voulait exploiter les richesses enfouies dans la glace, retrouver les sites culturels, économiques, annonçait que lorsque le Tunnel serait terminé, le revenu moyen des Panaméricains serait multiplié par trois. Le Président Kid pense, lui, que le Viaduc permettra à la Banquise et à la Fédération Australasienne de rompre le quasi-isollement de ces régions, grâce à la liaison future avec la Panaméricaine. On se souvient qu'une guerre sanglante avait opposé les deux Compagnies, et que la Banquise avait fini par l'emporter bien qu'en partie occupée par la flotte panaméricaine. C'est en mettant le feu à la banquise sur une énorme surface que les partisans du Président Kid avaient réussi à détruire la plus

puissante flotte ferroviaire du monde. Des dizaines de cuirassés, de contre-torpilleurs, de trains blindés avaient été engloutis dans les abysses de l'océan Pacifique, et Lady Diana ne s'était jamais tout à fait relevée de cet échec. »

Il en avait terminé et ce fut Miehl qui réapparut sur l'écran.

— Vous venez d'assister à la cérémonie déclarant publiquement que Lady Diana était considérée comme morte. Ces images, comme nous vous le disions, datent de vingt-quatre heures. C'est déjà un exploit sans précédent d'avoir réussi à les diffuser aujourd'hui, alors que, normalement, il aurait fallu une cinquantaine d'heures en temps ordinaire. La Pacific Channel Company accentue ses efforts pour fournir à sa clientèle un service satisfaisant et rapide. Toujours en rapport avec ce reportage, nous avons obtenu par radio d'autres précisions de notre envoyé spécial Ham No. Nous ne pouvons vous diffuser ce reportage qui est assez inaudible, mais nos techniciens l'ont décrypté mot pour mot. Il ne date que de quelques heures, six, et c'est un nouvel exploit. Nous avons essayé d'utiliser un canal spécial et inédit mais quelques défaillances ont empêché que la voix reste compréhensible. Voici donc mot pour mot ce que nous disait notre envoyé spécial : « À l'heure où je vous parle, il est minuit dans NYST, d'autres rumeurs circulent. On affirme que le commando des Rénovateurs du Soleil ayant enlevé Lady Diana serait commandé par une femme. Une femme que la plupart des habitants de cette terre connaissent, puisqu'il s'agirait de Yeuse Semper, ancienne ambassadrice de la Banquise en Transeuropéenne pendant des années. On se souvient qu'elle était très liée avec le célèbre glaciologue Lien Rag, disparu depuis quinze ans, et qui aurait été abattu selon les rumeurs de l'époque par les hommes de Lady Diana. On pense que Yeuse Semper a longtemps médité sa vengeance et qu'elle a frappé alors que Lady Diana se trouvait dans un état sanitaire critique. Nous avons demandé au Président Kid s'il avait une déclaration à faire, mais pour l'instant Titanpolis a opposé le silence à nos demandes. Nous ne manquerons pas de vous tenir au courant des confirmations ou des démentis que nous pourrions obtenir sur ce sujet. »

CHAPITRE XI

En suivant le réseau côtier, Yeuse trouvait à se ravitailler aisément en huile. La loco-ambulance, bien que très rustique, lui donnait satisfaction et grâce à la carte marron que lui avait prêtée le docteur Santiago, elle parvenait à maintenir une bonne moyenne. Elle aurait pu rouler nuit et jour mais la fatigue commençait à se faire sentir. Il lui faudrait encore quatre jours, peut-être cinq, pour rallier NYST, si aucun incident ne survenait.

Les installations ne supportaient pas la comparaison avec celles du wagon luxueux de Lady Diana. L'abandon de celui-ci avait posé un problème délicat, jusqu'à ce que le docteur Santiago trouve une solution. Il avait guidé Yeuse jusqu'à un entrepôt de vieux véhicules.

— Laissez-le et dans quelques heures il sera complètement dépecé par une bande qui sévit dans le coin. Ils n'iront pas se vanter à la police de leurs exploits. Même s'ils s'étonnent qu'on laisse à portée de leur convoitise un stock de fourrures et un wagon automoteur en excellent état, et surtout d'une technique de pointe assez rare.

— Pourquoi faites-vous cela ? lui avait-elle demandé au retour dans la vieille draisine du docteur.

— Parce que j'espère que vous atteindrez le pouvoir suprême et que vos idées triompheront. Je hais Lady Diana. Je ne l'aurais même pas auscultée voici quelques années, quand elle a détourné la production de la centrale électrique pour alimenter son Tunnel. Mais vous me plaisez, et je ne pense pas que vous mentiez... De toute façon on verra bien.

Lady Diana affirmait qu'elle était mieux installée dans l'ambulance que dans son wagon luxueux, mais Yeuse souffrait de la pauvreté technique du loco. Juste un radar, un lecteur de schéma et

de carte de priorité. Pas d'ordinateur sophistiqué permettant de pirater les réseaux, pas de télévision in bord pour suivre les événements.

Elle s'arrêta en pleine nuit pour prendre de l'huile. Le distributeur, mal réveillé, remplit le réservoir, oscillant de fatigue sur ses jambes.

— Vous avez du café, du thé, quelque chose à manger ?

— Ça ferme pour trois jours, dit-il. On n'a rien prévu. Vous ne trouverez pas grand-chose sur le réseau.

— Vous fermez pour trois jours ? En quel honneur ?

— Deuil de trois jours, les salauds, pour cette vieille carne qui serait morte. Qu'en ai-je à foutre que Lady Diana soit crevée, je vous demande un peu ? J'espère que les Aiguilleurs vont mettre un peu d'ordre dans tout ça.

Yeuse remonta dans le loco très démoralisée, mais comme Lady Diana reposait, elle préféra ne pas la mettre au courant. Au bout de la nuit, elle commença de chercher un distributeur d'huile et finit par en dénicher un dans la banlieue perdue d'une cross station déserte.

— Que se passe-t-il ? demanda Lady Diana qui regardait par le hublot. C'est jour férié ?

— Je ne sais pas, mentit la jeune femme.

Le distributeur en profitait pour majorer ses prix.

— Vous ne prenez pas le deuil ?

— Je suis autorisé à rester ouvert. Service public. Vous allez loin avec cette ambulance ?

— Amazonian Station.

— Plus vous irez vers le Nord, plus ça sera dur. Vous devriez prendre des jerricans.

Elle en acheta cinq qu'elle casa dans la soute avec un brancard à roulettes et une boîte contenant des bouteilles d'oxygène. Elle dut d'ailleurs brancher l'inhalateur lorsqu'elles traversèrent une région d'altitude.

— On ne voit guère de convois, disait Lady Diana entre deux faiblesses.

Elle dormait de plus en plus souvent et paraissait avoir du mal à reprendre le sens des réalités. Une fois elle regarda Yeuse avec méfiance pendant cinq bonnes minutes avant de la reconnaître.

L'oxygène lui fit du bien et elle déclara qu'elle avait faim.

— Cela vous fera du mal de manger. La perfusion contient de quoi vous nourrir.

— Peut-être, mais ma bouche, elle, n'est pas satisfaite. J'ai toujours aimé prendre mon plaisir avec ma bouche, moi ; que ce soit pour manger ou pour faire l'amour avec mes partenaires.

Yeuse essaya de trouver quelque nourriture, mais les petits commerces habituels sur les quais des stations avaient tous fermé boutique.

— Tu me caches quelque chose, s'emporta Lady Diana. Ce n'est pas normal que les gens soient si rares, les convois peu nombreux. Il a dû se produire une catastrophe.

— On ne m'a rien dit.

Arrêtée sur une voie de garage, elle dut vider ses jerricans dans le réservoir. Elle pensait atteindre Amazonian dans la nuit mais se méfiait de tout pronostic.

— Il y a des émeutes ? demanda Lady Diana.

— Certainement pas. Tout est calme.

— Trop calme. Tu sais quelque chose et tu n'oses pas me le dire, c'est ça, hein ?

Yeuse haussa les épaules :

— Je préférerais me taire, mais la Compagnie est en deuil. Vous venez d'être déclarée officiellement morte par la CANYST.

— La CANYST, fit Lady Diana frappée de stupeur. Ils ont pris les devants... Ils nous ont piégées, ma pauvre fille... Si nous essayons d'arriver là-bas, ils nous arrêteront. On nous retrouvera à l'état de cadavre l'une et l'autre...

— Faut-il poursuivre ?

— Oui. Nous avons quatre jours pour trouver une solution, mais n'essaye pas de regagner un réseau principal. Celui-ci convient.

— On a du mal à se ravitailler, tout est fermé.

— Il faut tenir...

Dans Amazonian Station, Yeuse crut devenir folle. Tous les distributeurs d'huile étaient fermés et on finit, dans un bar, par lui conseiller d'essayer de rejoindre la bordure de la banquise. Là-bas existaient des coopératives de pêche qui produisaient une huile de poisson abondante.

— Mais elle sent très mauvais car elle n'est pas désodorisée... Ils

la vendent brute avant de l'expédier.

Elle rejoignit la bordure de la banquise dans des conditions extrêmement difficiles.

— Ne croyez-vous pas qu'il faudrait laisser passer ces trois jours de deuil en nous arrêtant dans un coin tranquille ? demanda-t-elle à Lady Diana.

— Nous devons aller vers le Nord, sinon ma mort deviendra un fait acquis. Pour l'instant les gens doivent douter. Je suis sûre qu'ils n'y croient pas, malgré la CANYST et les trois jours de deuil. Voistu, avec ces trois jours, ils ont fait une erreur. Ils ont voulu paralyser la Compagnie, empêcher que les gens s'interrogent ou que les autres actionnaires s'étonnent... D'ordinaire un seul jour de deuil est prévu.

— Vos copains actionnaires vont se bousculer pour prendre la direction de la Compagnie.

— Pas du tout. Ou ils sont trop vieux et trop soucieux de leur tranquillité, ou bien ils préfèrent jouir de leur argent. Tu ne les connais pas. Des larves couvertes d'or ou d'une avarice extrême... Lorsque j'ai hypothéqué mes actions pour renflouer l'entreprise du Tunnel, je leur avais demandé d'en faire autant. Nous voulions emprunter à des banquiers de différentes Compagnies, ils ont refusé et je suis la seule à avoir risqué mon paquet...

— L'argent ne vous intéressait pas ?

— Juste pour la puissance qu'il représente. Ne t'inquiète pas pour les actions. On a remboursé les banquiers avec les premières richesses trouvées dans le sous-sol, les réserves d'or d'une ancienne banque centrale... C'est amusant, non ?

Sur la côte, elle trouva assez facilement de l'huile et de la nourriture. Les pêcheurs qui passaient des journées et des nuits au fond des puits à poissons se moquaient bien du deuil et certains n'avaient même jamais entendu parler de Lady Diana.

— Ça pue vraiment, se plaignait celle-ci quand les réservoirs et les jerricans débordèrent. On va se faire repérer à l'odeur. Et tu as le courage de manger un sandwich au poisson, en plus ?

Elles remontèrent le long de la banquise avec même parfois une incursion sur celle-ci. Lady Diana lui avoua qu'elle détestait rouler sur cette mer glacée.

— Je ne comprends pas le Kid ni les voyageurs de sa

Compagnie. À leur place je mourrais chaque nuit...

Bien des gens se bourraient de tranquillisants dans la Compagnie de la Banquise, et quand Yeuse devait y séjourner, elle connaissait parfois des angoisses insurmontables.

— Je me souviens de ma belle flotte, la plus puissante, la plus moderne, des bâtiments à la puissance de feu considérable, des équipages superbement entraînés. Avec eux je pouvais ravager la Banquise de ce nabot, tout conquérir, s'il n'y avait pas mis le feu. Je n'oublierai jamais ces superbes unités, ces officiers, ces marins engloutis dans l'océan le plus sinistre. À la place de la banquise, une mer s'est formée et j'ai perdu la guerre ce jour-là en quelques heures, sans m'être doutée de quoi que ce soit. Il a fallu que je signe l'armistice, que je retire mes troupes. Cet insolent avorton avait gagné.

— Vous ne vous êtes jamais vengée, constata Yeuse.

— Je suis réaliste. Je dirige la plus puissante Compagnie et j'avais besoin du Kid... Je peux même dire qu'à la fin nous nous entendions bien. Mais quand j'ai appris que Jelly l'amibe envahissait sa Concession, j'ai quand même été heureuse... Il allait à son tour connaître la défaite.

— Que se passe-t-il en ce moment, le savez-vous ?

— Aux dernières nouvelles, Jdrien, ce gosse surdoué devenu un adulte, aurait stoppé la progression de ce protoplasma dévastateur. Par la simple suggestion de son esprit. Ah ! s'il avait accepté de travailler pour moi... Lien Rag, lui, me détestait... Toi aussi, et tu vas hériter de mon royaume.

— N'en parlez pas ainsi. Nous finirons peut-être assassinées.

Lady Diana ferma les yeux et sourit vaguement comme si elle faisait, à deux pas de la mort, encore confiance à son destin.

Elles roulèrent toute la nuit et Yeuse trouva à se ravitailler, au petit jour, auprès d'un gros tanker bourré d'huile qui faisait lui aussi route vers le Nord.

CHAPITRE XII

Jelly l'amibe avait rêvé qu'un corps étranger lui apporterait un jour un grand bonheur, et ce corps étranger qui faisait glisser dans son système nerveux réduit des sentiments de douceur, se trouvait effectivement en train d'avancer lentement dans son protoplasma. Il communiquait avec les quelques neurones abandonnés çà et là comme au hasard, les chargeait d'une volonté nouvelle de résistance.

« Là-bas, disait Jdrien par télépathie, là-bas sont les ennemis qui amputent ta masse et t'obligent à fuir. Ils te poursuivront sans cesse si tu cèdes la place, ils ne s'arrêteront que lorsque tu leur montreras que tu ne veux plus fuir... Regarde dans ton corps. Tu as stocké sans trop savoir pourquoi des réserves de sang bourré d'anticorps. Un sang qui vient de la nourriture que tu as engloutie ces dernières années. Sans même t'en rendre compte, tu préparais ta défense. Là-bas tes ennemis t'arrosent avec une solution qui te dévore, te fait souffrir alors que ce sang pourrait te sauver. Il faut que toutes les poches de réserve communiquent et que tu achemines ce produit vers ceux qui veulent ta mort. »

Jdrien avait repéré une énorme quantité de ce sang proche d'un neurone qu'il nourrissait d'informations simples et de schémas. La seule chose nécessaire était une grande patience car, dans la mémoire éparse, fragmentaire de Jelly, ne se trouvait aucune référence avec un quelconque circuit sanguin.

Ce fut grâce aux derniers phoques phagocytés par la bête que Jdrien commença d'agir. L'animal avait dans sa mémoire la chair sanglante avalée, cette chair si agréable qui donnait de la joie et reconfortait.

Pendant quarante-huit heures Jdrien gava le neurone de ce

souvenir, jusqu'à la saturation, mais il avait l'espoir que Jelly finirait par diffuser, sur les milliers de kilomètres carrés de sa masse gélatineuse, l'excédent d'informations. On avait tort de parler de bête, de donner même ce nom de Jelly. L'amibe se composait en fait de plusieurs centaines de masses agglutinées pour une seule fonction, la chasse à la nourriture et l'occupation d'un grand territoire pour trouver le gibier. Mais ce n'était qu'une entente hasardeuse sans véritables liens, sans rapports précis entre les neurones et ces taches violettes qui pouvaient être d'autres centres nerveux d'une qualité inconnue.

Pour l'instant le seul résultat probant était la possibilité, pour Jdrien, d'aller et venir dans le corps transparent, de creuser des galeries, de remonter respirer à la surface. Jelly, dans son ensemble, l'acceptait avec satisfaction. Parfois il enregistrait des frémissements continus, signes d'une béatitude certaine. Le gros animal ronronnait en quelque sorte, se prêtait avec bienveillance aux caprices de son nouvel ami.

Jdrien avait aussi retrouvé les échos de paroles prononcées par les Rénovateurs, du temps où ils occupaient au centre de Jelly une base conquise après des mois de lutte contre les instincts sanguinaires de la bête. Jelly regrettait ces gens-là, comme si de leur temps elle n'avait rien eu à redouter d'autre que leur implantation parasitaire. Elle avait fini par composer avec eux et les dommages qu'ils lui avaient infligés étaient peu de chose quand on les comparait à ceux apportés par l'armée sibérienne.

Le neurone concerné se développait en fines extrémités qui devenaient visibles. Jdrien retenait son souffle, bien qu'il fût alimenté par une prise d'air qu'il s'était lui-même aménagée jusqu'à la surface proche du protoplasma.

Le filament infime s'étirait, en direction du stock de sang, et c'était déjà un résultat incroyable. Cette terminaison pourrait atteindre la masse nerveuse en peu de temps, une heure environ. Elle la traverserait et poursuivrait sa progression vers la prochaine réserve du même type. Plus tard, lorsque toutes ces terminaisons nerveuses, issues de plusieurs neurones, auraient atteint la lisière du protoplasma, c'est-à-dire au nord, au contact direct avec les Sibériens, les neurones cesseraient de fournir l'influx nerveux. Les filaments disparaîtraient très vite, laissant la place à un capillaire

par lequel le sang pourrait affluer. Encore fallait-il imaginer une sorte de pompe, un circuit continu. Jdrien n'avait pas résolu cette difficulté, pensait utiliser les mouvements spasmodiques du protoplasma. Il avait la preuve que Jelly pouvait vibrer de satisfaction, comme un animal qui ronronne. Cette énergie pourrait être utilisée à tout un ensemble de contractions internes qui propulseraient le liquide chargé d'anticorps.

Sur l'origine de ce liquide, il avait désormais une certitude. Il l'avait analysé, le comparant dans sa mémoire à ses souvenirs d'études biologiques. C'était du sang humain pour soixante-dix pour cent, du sang animal pour le reste. Du sang humain de Sibériens phagocytés par Jelly. Des Sibériens auxquels on avait inoculé un vaccin spécial leur permettant de ne pas subir les effets fulgurants de la solution bactérienne employée contre l'amibe géante. Jelly n'avait pas été longue à comprendre, mais ce mot était exagéré, mieux valait parler d'instinct ou de réflexe, à comprendre donc que le corps de ces proies humaines n'était pas détruit par le mélange homogène bactérien. Et le sang animal provenait de phoques sur lesquels les Sibériens avaient expérimenté ce vaccin.

La réussite de son plan n'était qu'une question de temps, désormais. Jdrien estimait qu'un bon mois serait nécessaire avant que l'on observe un résultat probant.

CHAPITRE XIII

Le secrétaire particulier du Président Kid, voyageur Fields, éprouvait depuis deux jours un profond malaise, exactement depuis que son petit train spécial s'était engagé dans ces montagnes épouvantables. Dans une cross station dont il n'avait pas retenu le nom tant il était compliqué, il avait fallu équiper les roues de la motrice de bandes de roulement spéciales pour affronter les pentes accentuées du réseau. On lui avait présenté une facture élevée qu'il avait soigneusement examinée avant de la classer. Il disposait d'un budget important mais n'était pas homme à profiter de cette largesse du Président pour dilapider sans compter.

« — Vous avez brillamment réussi votre mission à China Voksal, lui avait dit le Kid, et je veux vous en confier une autre. »

Très flatté de ces félicitations, Fields n'avait pas trouvé le courage d'avouer qu'il détestait les escapades en dehors de la Compagnie de la Banquise. Toutes les autres Compagnies lui laissaient des impressions mitigées. Elles étaient mal organisées, primitives, ne connaissaient pas un confort équivalent à celui que l'on trouvait un peu partout dans la Banquise. La nourriture lui paraissait exécrable. Enfin certaines micro Compagnies de l'Australasienne étaient franchement dangereuses, gouvernées par des gangsters qui faisaient cher payer le droit de passage quand ils ne pillaient pas les convois.

Sa qualité d'envoyé spécial du Président Kid le servait heureusement, mais tous ces étrangers en profitaient pour lui soutirer des sommes exorbitantes.

« — Je vous envoie dans la Sun Company... Là-bas dans le Nord-Ouest, chez les Tibétains, heureux homme, avait déclaré le Kid non sans malice. Vous allez boire du thé au beurre rance et

déguster du yak fumé. Vous verrez les temples vertigineux accrochés en haut des falaises et les Échafaudages d'épouvante des cueilleurs de lichens. Vous verrez aussi des colonies de Rénovateurs du Soleil. » Voyageur Fields n'avait pu s'empêcher de protester timidement.

« — Voyageur Président... Toujours les Rénovateurs. Nous allons finir par avoir des ennuis avec la CANYST... déjà ce jeune garçon que je suis allé chercher à China Voksal... Et qui a reçu cent mille dollars pour son diabolique... heu... dirigeable. C'est ça... Et que dois-je faire dans cette Sun Company dont le nom est déjà inquiétant ? »

« — Ne vous inquiétez pas du nom, il est antérieur à la venue des Rénos... Là-bas ce sont des scientifiques, pas des Rénos mystiques. Vous allez recruter d'anciens membres d'équipage de dirigeables... Liensun, le jeune garçon que vous avez ramené, a dressé une liste. Il faut un commandant de bord, un second, trois pilotes, dix membres d'équipage aux fonctions bien déterminées. En tout une quinzaine de personnes, mais si vous en ramenez plus, aucune importance... Voici la liste, une lettre de Liensun... Et de l'argent. Vous les embauchez à n'importe quel prix... Mais vous commencez en leur promettant cinq cents dollars par mois... Ils crèvent de faim là-bas et certains s'ennuient... je parle de ceux qui vivotent à Evrest Station, les autres qui se sont transformés en voltigeurs d'échafaudages sont dans une vallée perdue... Vous n'avez pas le vertige ? »

« — Je ne sais pas, voyageur Kid. »

Fields avait très vite réalisé qu'il ne supportait pas le vide. Son train roulait au bord de précipices insondables et pour la première fois de sa vie il avait découvert une partie du monde où la glace pouvait ne pas exister. Certaines parois rocheuses en étaient dépourvues et même quelques plateaux de haute altitude.

Son train finit par atteindre la gorge profonde qui donnait accès à la Sun Company. Les Gardes Verts qui surveillaient le trafic examinèrent son passeport, ne parurent pas impressionnés par son titre d'envoyé spécial du Président Kid.

— Vous venez pour quelles raisons ?

— Voyage politique... Pour établir des relations entre nos deux Compagnies...

— Vous allez acheter du charbon ? Des yaks ?

— Plus tard certainement.

Son train roula dans la gorge si profonde qu'il y faisait nuit en plein midi. Tout en haut il apercevait les fameux temples construits en encorbellements, soutenus par des poutres coincées dans la paroi. Là-haut, des lamas priaient, se livraient à des tâches domestiques, ainsi suspendus dans le vide.

À Evrest Station il rencontra un délégué du comité provisoire de gestion qui gouvernait la Compagnie. Ce comité avait même été fondé par Liensun, quand il espérait prendre le pouvoir, mais très vite on l'avait écarté puis finalement chassé. Fields savait qu'en fait les prêtres, les fameux lamas, dirigeaient de façon occulte le pays. Liensun leur avait déplu et ils l'avaient éliminé.

Le Tibétain portait une combinaison couverte de broderies et un étrange bonnet. Fields était fasciné par cette tenue qui lui paraissait peu appropriée. On servit le thé et il dut avaler cette boue jaunâtre au goût atroce sans ciller.

— Votre grande Compagnie est réputée, disait le délégué, mais lointaine. Pourquoi nommeriez-vous un ambassadeur ?

— Nous cherchons à avoir de bonnes relations avec tout le monde et nous avons besoin de votre charbon pour notre industrie chimique. L'utiliser comme combustible est peu rentable alors que nous pouvons en retirer un grand nombre de produits utiles. Nous vous enverrons de l'huile de phoque très fine...

Le délégué ne paraissait pas convaincu.

— Nous pouvons aussi vous prêter de l'argent pour moderniser votre économie...

C'est ainsi qu'il put négocier, avec l'accord préalable du Kid, l'octroi d'un prêt de trois cent mille dollars sur cinq ans. En échange, il pouvait rencontrer les Rénovateurs.

— Et si vous les emmenez avec vous, tant mieux... Surtout ceux d'Evrest Station. Ce sont des parasites, des marginaux qu'il faut nourrir et chauffer sans obtenir d'eux le moindre remerciement.

— Ceux des Échafaudages ?

— Ils sont autonomes mais nous restons méfiants... Nous pensons qu'ils veulent rétablir le règne du Démon du Feu.

Fields ouvrait ses grands yeux de myope derrière ses lunettes cerclées d'or :

— Le Démon du Feu ?

— Ils ont déjà réussi une fois depuis qu'ils sont là... Enfin un des leurs, le dictateur Helmatt.

Le lendemain, Fields rencontrait ses premiers Rénos dans un quartier épouvantable de la petite capitale. Seul le centre était protégé par une verrière, mais des quartiers entiers n'avaient aucun abri, et une poignée de Rénos survivaient dans des wagons délabrés, se chauffant à la poussière de charbon. Ils en faisaient des briquettes avec un mélange de bouse de yak qui empestait. Ils mangeaient du beurre rance sur des sortes de galettes de millet.

— Moi j'étais mécanicien à bord de *Soleil du Monde*, lui dit un certain Klein.

Il figurait sur la liste et Fields lui proposa de venir dans la Banquise. Mais le nom de Liensun provoqua un silence hostile.

— C'est lui qui va diriger l'opération ? J'ignore laquelle... Mais on n'aime pas ce garçon. D'abord il est sorcier. Il lit dans votre tête, et ensuite il est trop autoritaire.

Mais Fields avança un chiffre et Klein regarda sa femme, une créature mangée par les engelures et affamée. Il y avait aussi trois gosses dans un état horrible. Affolé, Fields réalisa que le wagon vide qu'ils avaient tiré jusque-là serait insuffisant si chacun des quinze membres de l'équipage voyageait avec une famille aussi nombreuse.

— Et ensuite que deviendrons-nous ? Ça va durer deux ou trois mois cette histoire...

— On vous offrira une Concession sur la Banquise.

— La Banquise ? Merci bien... J'en ai goûté et c'est effrayant...

Il y avait aussi un certain Luidin, ancien timonier, célibataire. Lui il accepta sur-le-champ :

— Tout plutôt que de crever ici ou d'aller sur les Échafaudages. Ma Ker est morte mais Ann Suba qui commande là-bas est encore pire que la vieille.

— Pas d'autres spécialistes des aéronefs ? demanda Fields.

Il y eut bien une tentative de la part d'un petit vieux atteint de tremblements, mais il ne figurait pas sur la liste. Fields, touché par la misère de ces gens, leur laissa mille dollars pour acheter de la nourriture et du charbon.

— Ils vont le boire, lui dit Luidin. Ici on trouve une bière infecte mais qui réchauffe.

Luidin embarqua avec un petit bagage dans le wagon réservé aux nouveaux recrutés, ne cacha pas sa joie devant les couchettes moelleuses, les salles de bains, la bonne chaleur.

— On me le disait bien que la Banquise était un paradis et j'aurais dû émigrer plus tôt là-bas.

Le train roula longtemps avant d'atteindre la fameuse vallée des Échafaudages. Fields se réveilla alors qu'on venait de passer l'aiguillage donnant accès à la voie privée des Rénos. Dans le jour naissant, il profita d'une courbe pour regarder la paroi verticale le long de laquelle s'étagaient les fameuses plates-formes. Des dizaines, et même en se tordant le cou il ne pouvait apercevoir les dernières tout en haut.

Ann Suba fit longtemps attendre sa réponse. Une jeune femme était venue demander au chef de train ce qu'ils faisaient là, avait orienté le convoi vers une voie de garage. Il y en avait en tout une demi-douzaine. Fields observa la présence de piles de planches destinées aux échafaudages, mais il y avait d'autres marchandises. Dans les autres stations de la Compagnie, il avait été frappé par le peu d'activité économique des Tibétains. Parfois on apercevait un dépôt de charbon, un tas de ballots de viande séchée, mais c'était à peu près tout. Et dans cette vallée lugubre, les Rénovateurs semblaient au contraire en pleine expansion. Un tracteur à vapeur tirait des wagons que des hommes chargeaient ou vidaient.

La même jeune fille vint chercher Fields en lui disant que Ann Suba l'attendait.

— Nous allons grimper par les échelles ? s'inquiéta-t-il.

— Nous prendrons l'ascenseur, fit-elle avec un sourire moqueur.

Dans la cage vitrée il préféra tourner le dos au vide, lui demanda comment on pouvait vivre ainsi. Mais la réponse lui apparut très vite quand il découvrit les cavernes creusées dans la falaise. Mieux que des cavernes, c'étaient des installations troglodytes rationnelles, fortement éclairées.

— Nous vivons mieux qu'au début, dit la jeune fille. Nous avons maîtrisé les problèmes de chaleur et de nourriture et nous pouvons consacrer plus de temps à la recherche scientifique. Nous effectuons également des études sur l'origine de cette période glaciaire. Nous avons trouvé sur place des fresques qui remettraient en question nos certitudes et nous les analysons scientifiquement. Les Tibétains

eux-mêmes pensent que nous vivons cette période depuis beaucoup plus de siècles que trois cents ans... Ils rejoignent sans la connaître la théorie du dogme des Sibériens.

Tout le temps de son séjour, le secrétaire particulier du Président Kid devait se rendre compte d'une chose, que même une simple liftière, un simple gardien de yaks dans les cavernes, possédaient un bagage culturel qu'il était loin d'avoir lui-même. Ces gens-là travaillaient à mi-temps à des tâches vulgaires et le reste de leur journée était consacré à l'étude, à des activités scientifiques très poussées sans oublier la culture générale, artistique ou littéraire.

Ann Suba était une très jolie femme et il tomba sous le charme.

— Comment va Liensun ? demanda-t-elle aussitôt.

— Bien... Lorsque je l'ai vu la dernière fois... Je suis allé le chercher à China Voksal sur les instructions du Kid... Depuis je ne l'ai pas revu.

Il dut donner des tas d'explications sur le garçon et il comprit que cette femme de près de quarante ans était follement amoureuse de ce gamin de dix-sept, dix-huit ans, ce qui scandalisa son puritanisme et sa logique. Liensun lui était apparu comme un être fruste et violent, alors qu'Ann Suba ne pouvait dissimuler qu'elle était pétrie d'un intellectualisme réel, sans snobisme.

— J'aimerais le revoir un jour, fit-elle, émue.

Il attendait avec respect. On lui servit un petit déjeuner copieux et il apprécia que le beurre rance soit écarté des habitudes nutritives de cette secte. Depuis qu'il était là, il avait de plus en plus de mal à utiliser ce mot péjoratif de secte. Les Rénovateurs l'impressionnaient par leur efficacité qui n'était pas sans rappeler celle des Banquisiens. Même volonté de savoir et de vivre confortablement, même désir d'oublier un monde hostile pour atteindre de hautes satisfactions intellectuelles.

— Vous venez chercher un équipage de spécialistes... Expliquez-moi pourquoi le Kid a besoin d'un dirigeable et se met pour cette raison en illégalité totale.

Il appréciait les petits pains qu'on lui avait servis ainsi que la crème qu'on pouvait étendre dessus. Il y avait des confitures synthétiques parfaites.

— Nous avons obtenu des arômes synthétiques d'une qualité telle que nous pouvons désormais fabriquer n'importe quelle

nourriture. Et si nous réussissons à isoler les arômes des vins d'autrefois, nous en fabriquerons qui supporteront aisément la comparaison. Nous pouvons, à partir de la viande de yak qui parfois a un goût très prononcé, fabriquer n'importe quelle autre viande, que ce soit du porc, de l'agneau ou de la volaille. Nous lui ôtons sa propre saveur, sa consistance, pour en faire un autre produit tout aussi sain et nutritif.

Elle expliqua qu'ils allaient également fabriquer différents fruits à partir de cultures spéciales. C'est par la suite qu'ils donneraient des goûts différents.

— Mais répondez à ma question sur le dirigeable.

Fields jugea inutile de cacher la vérité sur Jelly et sur les ravages qu'elle causait au nord de la Compagnie. Il expliqua que Jdrien avait réussi à la contenir par sa puissance psychique et qu'il essayait de provoquer en elle des réactions de défense contre l'arme utilisée par les Sibériens.

— Mais le Président craignait que son fils adoptif ne suffise pas à la tâche et c'est ainsi que j'ai été amené à me rendre à China Voksal... Liensun essayait de monter le dirigeable mais avait de grosses difficultés.

— Il vivait seul ?

Fields eut du mal à dissimuler la réalité et Ann Suba insista.

— Dites-moi tout.

— Il vivait avec une fille très étrange, très dévergondée...

Il rougit violemment au souvenir de ses propres aventures avec cette Murmose.

— Il l'utilisait même pour parvenir à ses fins et cela lui avait attiré quelques désagréments avec les bonzes de la station...

Elle lui demanda sa liste qu'elle lui promit d'étudier avec soin.

— Je vous rendrai la réponse demain matin. Je vous invite à demeurer ici. On va vous conduire à votre chambre.

Ce mot le surprit. Dans la société actuelle, on parlait de compartiment, voire de cabine, mais le mot chambre était bien tombé en désuétude. Et c'était bien une chambre qu'on lui offrit, creusée dans la roche, avec une large porte-fenêtre vitrée donnant sur une plate-forme récemment construite sur laquelle il osa s'aventurer, car un grillage protecteur empêchait toute imprudence.

On lui fit visiter plus tard les installations d'élevage, les bacs de

cultures hydroponiques, le verger en préparation, les laboratoires, la centrale énergétique, la production d'eau froide et d'eau chaude. Il put même admirer les fameuses fresques dont les images superbes le laissèrent perplexe.

— Vous avez d'autres étages ? demanda-t-il à la jeune fille qui le guidait dans cette longue exploration de ce monde inédit.

— Oui, mais il est interdit d'y aller.

CHAPITRE XIV

Bêtement, Yeuse n'avait pas prévu qu'elles pourraient être arraisonnées par des sortes de pirates sur ce Réseau de la banquise Atlantique. Elle avait cru préférable d'emprunter cette voie où l'on trouvait facilement à se ravitailler, même au prix fort, plutôt que de risquer de tomber en panne sèche sur le grand Réseau Nord-Sud. Et lorsque cette vieille patache à vapeur avait surgi d'elle ne savait trop où et s'était plantée devant l'ambulance, l'obligeant à ralentir puis à s'arrêter, elle avait seulement réalisé qu'il s'agissait d'une attaque.

Ils étaient trois, étrangement vêtus, qui descendaient sans se presser de la locomotive haute sur roues, pour venir vers l'ambulance.

— On est attaquées, dit-elle seulement en glissant le pulseur laser dans sa combinaison entrouverte.

Sans se bousculer, ils ouvrirent le sas et deux grimpèrent tandis que le troisième contournait le loco.

— Salut, dit le plus petit.

Lui s'était affublé d'une tenue en gros cuir crispé, qui formait carapace. La fourrure portée à l'intérieur devait le réchauffer mais lui faisait une silhouette inattendue. Aux articulations, genoux, coudes, il avait incrusté des sortes de cônes en acier inoxydable qui jetaient des éclairs menaçants. Pour protéger son visage, un casque énorme, en métal, peut-être de l'aluminium, avec une visière rabattante, lui donnait l'apparence d'un chevalier du Moyen Âge. Son copain portait à peu près le même uniforme mais lui avait planté trois plumets en plastique sur son heaume.

— Vous allez où comme ça, ma jolie ?

— Je transporte une malade jusqu'à NYST.

— Comme ça en spéciale... Alors qu'il existe des compartiments

sanitaires dans plusieurs express et rapides ? Elle a du fric, la malade ?

— Non, mais elle ne pouvait pas être transbordée à bord d'un train et comme en plus c'est le deuil pour trois jours, pas moyen d'avoir une place.

— La vieille truie a enfin crevé, dit le plus grand. Ton nom ?

— Natcha.

— Celui de ta malade ?

— Adouj.

Ils hochèrent la tête. Le petit commença de défaire la ceinture de son pantalon en cuir :

— On va te planter puis on prendra le fric... Correct, non ?

Yeuse resta immobile. L'autre dénudait son sexe à moitié tendu.

— Allez, montre-moi où on s'allonge.

Dans un geste naturel Yeuse porta la main à sa combinaison comme si fascinée par la virilité de ce garçon elle commençait à dénuder sa poitrine.

— T'as une chouette combine, dis donc, fit le grand. Je suis sûr qu'elle me va.

Yeuse sortit le pulseur et sans hésiter foudroya le petit. Dans une odeur de grillade il tomba avec la moitié de la tête brûlée, dévorée par le rayon.

— Mais..., fit l'autre.

Sans insister, il recula vers le sas sans la quitter des yeux.

— Je vous donne une minute, dit-elle, sinon je grille votre patate là-devant et vous ensuite.

Elle le vit courir en criant à son troisième copain de venir vite. Ils remontèrent dans la locomotive et celle-ci ahana péniblement avant de s'arracher au verglas qui la clouait déjà aux rails.

Sans dégoût, elle tira le cadavre en dehors du sas, le balança sur le ballast.

Lady Diana dormait et ne s'était rendu compte de rien. Yeuse remit son laser en charge. Elle craignait que les deux pirates n'aient une planque dans une de ces stations « deserted » ou fantômes qui existaient sur tous les réseaux. Mais au bout de trois heures elle arriva dans une petite cross sans avoir eu d'ennuis.

— Vous avez de la chance, lui dit le pompiste qui remplissait son réservoir et ses jerricans ; c'est infesté de truands, ces jours. Le deuil

est trop long et ça va provoquer des troubles... Ces pourris osent se manifester parce que les Aiguilleurs ne sont plus dans le coin.

— Où sont-ils donc ?

— On dit, mais ce n'est peut-être qu'un bruit, qu'ils ont été tous convoqués à NYST... Ils doivent craindre quelque chose, là-bas... Ne restent que les lampistes pour diriger le trafic mais il est pratiquement nul.

Dans cette station on ne respectait plus le deuil au bout de deux jours de fermeture, et elle put acheter de la nourriture et même des médicaments pour Lady Diana. Lorsqu'elle revint, la vieille femme était réveillée.

— J'ai soif, dit-elle.

— J'ai acheté ce qu'il faut.

Elle jugea inutile de parler de l'attaque, mais répéta ce que lui avait appris le pompiste sur les Aiguilleurs.

— C'est la preuve que ça ne va pas tout seul avec la CANYST et le conseil d'administration. Nous avons nos chances, mais nous n'irons pas directement à NYST.

— Que voulez-vous dire ?

— On va choisir une autre destination. Apporte-moi les *Instructions Ferroviaires* de la région. Tu peux continuer à rouler vers le Nord pendant la journée.

Peu à peu le trafic s'étoffait et Yeuse soupira de soulagement lorsqu'elle voyagea en compagnie d'autres locos ou de trains plus importants. Visiblement, le troisième jour de deuil n'était pas respecté, et peut-être que les habitants de la Compagnie commençaient à trouver que c'était trop long, voire bizarre. La disparition des dirigeants Aiguilleurs devait aussi inquiéter. Personne, à l'exception de quelques fanatiques de l'ordre moral, ne pouvait souhaiter que la caste s'empare ouvertement ou non du pouvoir.

Lady Diana sommeillait à nouveau quand elles quittèrent enfin la banquise du golfe du Mexique pour remonter sur l'inlandsis, en direction de NYST.

Lors du ravitaillement suivant, Yeuse put acheter des journaux, mais quelqu'un lui dit qu'ils étaient censurés. On ne voulait pas que certains bruits se répandent parmi la population.

— Cette nuit j'ai pris une radio clandestine qui affirme que les

Rénos n'ont jamais enlevé Lady Diana. Et que cette femme, Yeuse, ne l'a pas tuée.

— Une radio réno ?

— Apparemment. Ils affirmaient que c'étaient les Aiguilleurs qui avaient fait le coup... Ils ont même cité des noms.

— Vous vous souvenez desquels ?

— Un seul... Pala... Paga...

— Palaga ?

— C'est ça. Ce serait le chef secret des Aiguilleurs, un vieillard de la famille de Lady Diana qui aurait voulu se débarrasser d'elle pour prendre sa place.

Lorsque Lady Diana se réveilla, elle lui fit part de cette nouvelle, et la présidente de la Panaméricaine retrouva un sourire de satisfaction cruelle :

— Très bon, ça, très bon.

Sur la carte des *Instructions Ferroviaires* elle indiqua un point précis, pas très éloigné de NYST mais qu'on pouvait atteindre par plusieurs itinéraires.

— Vous choisirez ce réseau.

Yeuse y regarda d'un peu plus près et soupira :

— Ce sera très compliqué... Il va me falloir un schéma et le loco-ambulance n'est pas équipé d'un programmeur de schéma. Je devrai en faire composer un dans la prochaine cross station. Ne craignez-vous pas que j'attire l'attention ?

— Vous êtes assez fine pour vous tirer de ce genre de situation.

C'était un des privilèges des Aiguilleurs que d'établir les schémas pour lesquels ils touchaient des honoraires. En même temps ils contrôlaient de près le trafic des loco-cars et des draisines privés.

La prochaine station importante était même une star qui s'appelait Red Star Station. Mais étant donné la concentration des chefs Aiguilleurs à NYST, leurs subordonnés surchargés par le travail de régulation avaient confié la programmation des schémas à des agents administratifs. En échange d'un billet de vingt dollars elle obtint un excellent schéma.

Lady Diana en fut très satisfaite.

— Mais où allons-nous ? insista Yeuse. Nous faisons un grand détour vers l'Ouest pour finalement revenir à une centaine de

kilomètres de NYST.

— Nous allons chez une des principales actionnaires de la Panaméricaine.

— Vous ne craignez pas...

— Je me méfie de tout le monde, mais Mirasola est une femme voluptueuse qui ne pense qu'à son plaisir. Elle vit dans une propriété sous bulle où une végétation exubérante prolifère dans une chaleur d'étuve. Mirasola, elle, parle de chaleur tropicale mais qu'est-ce que ça veut dire dans notre monde ? Il paraît qu'elle est folle de vieux films d'aventures, et qu'elle a voulu un décor exactement calqué sur celui d'un film où l'on voit des arbres gigantesques, des palmiers avec des fruits, des oiseaux de couleurs et une mer d'un bleu spécial... Elle y vit nue en changeant de partenaire tous les trois mois. Elle en avait trouvé un capable de se balancer d'un arbre à un autre en poussant un abominable cri qui la mettait en transe, mais le malheureux s'est ouvert le crâne en tombant d'un arbre...

— Et vous croyez qu'elle acceptera de vous aider ?

— Je n'en sais rien. Mais sa propriété est voisine de celle de Jeb Interson.

— Qui est ce Jeb ?

— Un avocat très célèbre et qui détient le monopole des protéines animales dans la Compagnie. S'il le veut, il peut affamer la population en fermant ses usines. C'est mon ennemi personnel. Dans les réunions du conseil restreint, il est très critique à mon égard et ne me pardonne rien.

— C'est lui que vous choisissiez comme allié ?

— C'est étonnant, n'est-ce pas ? Mais Interson est l'ennemi juré des Aiguilleurs. Il a toujours lutté contre leur influence et il n'acceptera jamais qu'ils guident le choix du conseil. De plus, malgré ses réserves sur ma façon de gérer la Compagnie, il appréciait que je laisse les monopoles comme le sien se développer sans qu'il soit sanctionné.

— Si je dois vous succéder, je n'accepterai pas d'aider cet homme-là, dit Yeuse.

C'était la première fois qu'elle laissait entendre son acceptation de l'héritage de Lady Diana.

— Tu feras ce que tu voudras plus tard. L'essentiel est qu'il

accepte de nous aider et je suis certaine qu'il le fera. Il entraînera aussi Mirasola. L'homme dangereux c'est Housk. Tu le connais. Je l'avais envoyé en Transeuropéenne pour te séduire et te faire parler.

— Le play-boy ? Il est assez minable.

— C'est l'homme des Aiguilleurs. Ensuite il y a Borska qui ne songe qu'à convertir ses biens en pièces d'or anciennes. Dans son trois-compartiments modeste d'un quartier minable, elle dort sur sa fortune. Se contentant d'un minimum de chaleur et de nourriture. Pour de l'or elle se rangera à côté des Aiguilleurs. Enfin il y a le fils de celui que nous appelions le Vétéran. C'est déjà un vieillard à peu près débile qui cependant dresse l'oreille dès qu'il s'agit de ses intérêts.

— Belle collection ! ironisa Yeuse. Je vais devoir composer avec ces médiocres ?

— Jeb Interson n'est pas ainsi. Fascinant dans sa laideur. Mirasola ne manque pas de bon sens.

Une tempête de grêle les surprit en pleine campagne et Yeuse dut ralentir, rouler même au pas. Un signal d'arrêt faillit lui échapper et elle freina in extremis derrière un train express immobilisé par des congères. Il fallait attendre qu'une machine racleuse vienne débayer la voie.

— C'est agaçant, s'inquiéta Lady Diana que cette contrariété bouleversait.

Yeuse dut la remettre sous perfusion et ensuite placer le masque à oxygène sur son visage pour la sortir de son marasme.

CHAPITRE XV

Ils n'y arriveraient jamais, pensait Farnelle. Ils allaient se fatiguer inutilement mais ne ramèneraient pas cette machine folle jusqu'à cette pyramide. Quelle idée aussi que la poursuite d'un tel gibier ! Ça c'était bien un caprice d'hommes. Qu'ils soient Roux ou normaux, ils ne pensaient qu'à conquérir, vaincre, et se montraient capables de mourir pour réaliser leur ambition. Ils se fatiguaient donc, ils se laissaient presque mourir de faim et elle s'ennuyait mortellement dans ce lieu clos.

Ce matin-là elle s'équipa pour aller voir du côté de la petite station. Il lui fallut affronter des congères, contourner les véritables pyramides de sable pour avoir une vue plongeante sur l'intérieur de cette verrière à moitié effondrée.

— Dieu me damne, murmura-t-elle en voyant les cadavres de Garous çà et là.

Elle faillit rentrer au chaud, verrouiller la porte extérieure. Ces monstres l'épouvantaient et elle ne comprenait pas ce qu'ils faisaient là. Jdruk lui avait vaguement expliqué qu'autrefois on les avait transportés jusque-là pour étudier leur anomalie, rechercher comment ils avaient pu naître ainsi et ce qui était à l'origine de leur monstruosité. Ceux qui travaillaient dans la pyramide espéraient ainsi percer les secrets de leur origine, mais aussi de celle des Roux, et Jdruk avait enfin cité la fameuse Voie Oblique.

Farnelle se souvenait d'une discussion avec son mari autrefois sur la Voie Oblique. Il soutenait, parce qu'il l'avait entendu dire dans sa famille, que c'était la voie de la délivrance. Qu'au terminus il n'y avait plus de froid, plus de faim, rien que du bonheur.

Farnelle commença de descendre vers la station, prudemment, augmentant la sensibilité de ses écouteurs de cagoule, prête à

s'enfuir au moindre bruit anormal. Mais le silence de la banquise était total. Même pas de goélands ni de loups. Rien.

La glace seule craquait sous ses bottes iso, et elle s'arrêtait de temps en temps pour être sûre que l'unique bruit était produit par elle.

C'était une station entièrement dévastée. Plus un seul wagon intact, cette loco basculée sur le flanc dans la fosse de la plate-forme tournante, les rails tordus, d'autres wagons incendiés, et ces monstres morts, certainement de faim car ils étaient d'une maigreur épouvantable. Elle regarda une femelle, corps de femme avec tête de chèvre, et finit par s'habituer à la monstruosité. On lui avait toujours parlé de ces étranges animaux et même on disait que certains cirques en exhibaient clandestinement. Il fallait payer très cher et être recommandé pour les regarder. Mais elle avait toujours cru qu'il s'agissait d'une légende.

Lorsqu'elle retourna auprès des autres, elle était d'une gravité inattendue chez elle. Les deux Roux étaient devant les consoles, les écrans, et on voyait le paysage transmis par la caméra frontale de la locomotive géante.

— Elle est repartie en marche avant ? demanda-t-elle.

— Elle a fini par trouver une série d'aiguillages lui permettant d'être dans le bon sens. Elle est moins dangereuse. Si on n'essaye pas de l'arrêter.

— Elle ne vous obéit pas encore ?

— Jdruk pense avoir quelque chose... Il a réveillé une de ses mémoires occultées depuis des années. On va voir si ça marchera. Pour l'instant on n'a aucun repère. Elle va trop vite pour qu'on lise le nom des stations, et le tableau lumineux n'est pas assez affiné.

Dans la cuisine, ses deux gosses, après s'être gavés de confitures synthétiques, les utilisaient pour peindre des fresques sur les murs. Il y avait du rouge, du jaune et du vert, et elle les emporta sous chaque bras pour les coller dans une baignoire malgré leurs cris.

Ils détestaient l'eau chaude, bien sûr, mais elle les trempa dans l'eau tiède pour dissoudre le sucre.

— On veut s'en aller, hurlaient-ils, on ne veut pas rester ici.

— Moi non plus, dit-elle. On va le leur dire.

Les autres, Jdruk et Jdriele, parurent absolument indifférents à cette fronde. Farnelle les menaça de filer avec sa loco et de les

laisser sans moyen de transport et livrés à eux-mêmes.

— On va réussir, dit Jdruk, et tu seras heureuse de t'installer dans la mécanique géante. Tu n'imagines pas, hein, qu'il y ait des étages, des compartiments immenses ?

— Votre paradis, je m'en fous.

Ce fut dans la nuit que l'idée lui vint, alors qu'elle avait du mal à dormir. Il ne faisait pas très chaud dans cette cabine puisque, pour épargner les deux Roux et ses deux fils elle devait baisser le chauffage.

Elle se leva, s'habilla chaudement sous sa combinaison et les rejoignit dans la salle des écrans. Jdruk et Jdriele mangeaient un morceau en buvant du café, sans lâcher les écrans du regard malgré tout. D'après la caméra frontale, la locomotive géante continuait de chercher cette jeune femme dans la Dépression Indienne.

— Vous avez essayé de la débarrasser de son obsession et c'était complètement stupide, dit-elle.

Ils ne faisaient pas attention à elle et elle dut prendre sa voix criarde :

— Je disais, hurla-t-elle, que vous manquez de sens commun. Vous commencez par me dire que la locomotive géante est presque une personne humaine, qu'elle enregistre dans sa mémoire des tas d'impressions, de sensations et qu'elle se comporte en amoureuse... En ce moment l'objet de sa passion c'est bien cette femme, Yeuse ?

— On dirait un roman d'amour, ricana Jdruk, mais c'est à peu près ça.

— Vous, tout ce que vous trouvez à faire c'est la perturber en essayant de changer l'objet de sa passion. Je pense que vous voulez vous substituer à Yeuse ? Bon. C'est complètement idiot.

— Si on avait Yeuse sous la main, commença Jdriele.

— Vous l'avez, non ?

Ils se regardèrent comme si elle devenait folle et continuèrent de mastiquer vigoureusement en fixant les écrans. Farnelle alla se placer entre eux et la batterie de tubes cathodiques.

— Je répète que vous avez Yeuse.

Jdriele pouffa :

— C'est vous, Farnelle ?

— Non, mais il y a tous ces films enregistrés quand cette fille est venue ici... Peut-être qu'il y a d'autres renseignements, sur son

parfum, ses paroles, je ne sais quoi...

Le premier Jdriele se leva, les yeux hors de la tête :

— Mais comment avez-vous fait pour y penser ? C'était tout simple et nous avons failli échouer.

— On a des tas de données, dit Jdruk. Ici quand on rentre on est soumis à une analyse générale. On y passe tous. Yeuse a dû laisser sa carte d'identité physiologique et psychologique dans l'ordinateur.

CHAPITRE XVI

En l'absence de Fields, le secrétaire particulier du Président Kid, c'était une jeune femme, Mary Halan, qui occupait sa fonction. Le Kid se montrait réservé avec elle car il la trouvait trop jolie pour qu'elle fût vraiment efficace, et sa mauvaise foi se trouva dénoncée lorsque Mary le réveilla pour lui annoncer la grande nouvelle :

— Lady Diana est morte.

Il venait de se coucher après une nuit de travail et il crut avoir rêvé. Elle dut secouer le Gnome pour qu'il ouvre les yeux :

— C'est vous qui avez dit quelque chose ?

— La CANYST vient d'annoncer que Lady Diana était morte. Nous venons d'avoir un télex de la Pacific Channel à laquelle nous sommes abonnés depuis quelque temps.

Depuis que Yeuse, en Transeuropéenne, avait pu apprécier l'honnêteté et l'efficacité des journalistes de cette minuscule Compagnie qui consacrait toute son activité aux médias.

— C'est incroyable.

Il enfila sa robe de chambre et alla lire le télex à son bureau. À partir de cette heure matinale les messages commencèrent d'affluer et le Kid ordonna la mise en alerte de la flotte australe.

— Qu'elle fasse route vers la frontière avec la Province d'Antarctique, j'en prends le commandement direct. Que l'on mobilise aussi la flotte Ouest et que le maître Aiguilleur Lichten se tienne prêt à faire route vers le Sud avec sa propre escadre.

Il se félicita de ces mesures lorsqu'il eut connaissance des bruits qui couraient en Panaméricaine. Ceux qui accusaient Yeuse d'être à la tête du commando des Rénovateurs qui avaient enlevé Lady Diana.

— Ils inventent n'importe quoi et ça sent mauvais. Un complot

contre Lady Diana... Qu'a fait notre représentant à la CANYST ?

— Rien. Du moins on n'a aucune précision.

— Envoyez-lui le message suivant. Il doit protester avec la dernière énergie et sans ménagements, menacer au besoin de quitter la Commission et laisser entendre que la Banquise ne se laissera pas impunément insulter à travers l'une de ses plus brillantes personnalités.

— Vous croyez que je doive envoyer ça ? demanda posément Mary Halan.

— Je vous l'ordonne.

— C'est un ultimatum.

— Je m'en fiche.

— Il ne s'agit que de rumeurs...

Le Kid utilisa son fauteuil électrique pour faire le tour de son compartiment-bureau. Étant donné sa taille de nain, due surtout à ses minuscules jambes, les Roux l'appelaient « l'homme aux jambes de bébé », il compensait avec ce fauteuil ultra-perfectionné. Lors de ses dernières rencontres avec Lady Diana il avait pu voir la grosse femme utiliser un engin similaire, ce qui les avait fait bien rire.

— D'accord, supprimez les menaces, mais la flotte ira quand même se montrer à la frontière...

— Vous pensez que Lichten doit participer à cette affaire ?

— Que voulez-vous dire ?

— S'il y a complot, il ne peut venir que des ennemis de Lady Diana, c'est-à-dire des Aiguilleurs. Nous avons des renseignements là-dessus...

— Qui vous permet d'avoir des idées personnelles ? hurla-t-il soudain, lançant son fauteuil à toute vitesse dans la direction de la jolie fille qui resta immobile.

Il dut freiner au dernier moment en inversant la rotation du moteur si bien qu'il dérapa et faillit verser.

— Ce ne sont pas des idées personnelles, voyageur Président, mais le résultat d'un travail de synthèse. Je sors de l'École de formation politique que vous avez vous-même créée. Et je me souviens que, pour le baptême de ma promotion, vous nous avez surtout incités à réfléchir en dehors de la routine et des idées reçues. Depuis que je suis dans vos services, je travaille précisément sur la situation intérieure de la Panaméricaine. Nous savons que Lady

Diana est malade, et que les Aiguilleurs noyautent sa gestion depuis qu'elle a perdu ses moyens intellectuels. Ces Aiguilleurs dépendent d'un certain Palaga. Nous avons fait de longues recherches et il semble que ce Palaga soit l'oncle maternel de Lady Diana. Il porterait le titre secret de grand Maître Suprême des Aiguilleurs, et son existence ne serait connue que de quelques grands pontes de cette caste.

Il l'écoutait sans même s'en rendre compte. Il l'écoutait fasciné et oubliait sa colère :

— Vous pouvez prouver cela ?

— Tout de suite ; je vais chercher nos études. Nous sommes quatre à avoir travaillé sur le dossier et je ne suis pas la seule responsable.

Dès qu'il eut feuilleté le dossier, il se fit beaucoup plus aimable.

— Laissez Lichten venir avec son escadre, mais lorsqu'il ne sera pas loin demandez-lui de passer me voir.

On apporta d'autres télex de la P.C.C. et ils confirmaient que Lady Diana était considérée comme morte, étant donné son état de santé au moment de son enlèvement et les conditions dans lesquelles elle avait dû être détenue.

— Pas de nouvelles de notre délégué ?

— Toujours rien. Il faudra deux jours pour qu'il reçoive vos ordres, fit remarquer Mary Halan.

— Cette radio qui ne fait aucun progrès... Et le système de télégraphe qui ne va guère mieux. Ah ! si mon Viaduc était terminé ! En quelques secondes nous aurions une liaison avec NYST. Que dis-je, nous pourrions parler directement au téléphone...

Il pensa tout naturellement à la grande entreprise de Lady Diana, le Tunnel pôle Nord/pôle Sud, et son visage s'assombrit. N'était-ce pas cette œuvre ambitieuse qui l'avait conduite au désastre ? Pour poursuivre des travaux gigantesques elle avait dû priver sa population de chaleur et de nourriture, détourner les centrales électriques, se ruiner en achats de combustibles de toute nature, y compris des cadavres.

Il regarda le plan de son Viaduc et resta songeur. Lui aussi dépensait beaucoup pour ce monument colossal. Mais la Compagnie vivait bien. Le niveau de vie était le meilleur de la Terre et les gens ne souffraient que d'une chose : du mal de la Banquise.

La plupart craignaient que celle-ci ne se fende ou ne fonde une nuit et que l'océan ne les engloutisse.

— Lichten est prévenu, il rassemble ses bâtiments.

— Il était au courant de la mort de Lady Diana ?

— Il a fait celui qui l'ignorait, répondit la jeune femme.

— Vous avez des nouvelles de Fields ?

— Non. Il doit se trouver en Sun Company et les relations sont difficiles, dans ce coin.

CHAPITRE XVII

Cette nuit-là, grâce à des conditions extrêmement favorables, Liensun put rejoindre son demi-frère en pensée et une sorte de dialogue s'établit entre eux. En fait, Liensun sut qu'il était en contact avec Jdrien, mais ce dernier, d'abord agacé, laissa la pensée de son frère fouiller dans son cortex, favorisant même cette intrusion avec une certaine indulgence.

— Oui, je suis dans Jelly et j'organise sa résistance à l'aide d'un réseau sanguin artificiel.

Liensun pensa que ce n'était pas possible dans un protoplasma, mais Jdrien continuait d'expliquer ce qu'il faisait.

— Elle a stocké, par instinct, des tonnes de sang bourré d'anticorps qui peuvent s'opposer aux bactéries dont les Sibériens l'arrosent. Je ne sais comment elle a compris que ce sang pouvait un jour l'aider mais elle l'a gardé. Elle ne songeait pas à l'utiliser et je suis là pour l'y pousser.

— Attends-moi, je vais arriver avec le dirigeable, à tous les deux nous irons plus vite.

— Grâce aux filaments nerveux, je trace un écheveau de capillaires dans son cytoplasma. Je pense utiliser les vacuoles ensuite pour obtenir un gros débit rapide.

— Le cœur, où est le cœur ? se moqua Liensun qui, sur sa couchette à des milliers de kilomètres, pensait que son frère n'avait aucune solution pour obtenir une pompe organique.

« Attends-nous, on t'apportera un cœur artificiel géant mis au point par le Laboratoire du Kid. »

— Inutile, Jelly a compris qu'avec des frémissements, des contractions, elle ferait circuler le sang.

— C'est absurde ! Comment cette chose bête et immense aurait

l'intelligence de...

— Et pourtant ça marche. L'ennui c'est de créer un retour. Elle comprend que le sang doit aller à sa lisière pour combattre les bactéries, mais ne comprend pas qu'il faille le ramener... Elle voudrait le répandre, le gaspiller.

Liensun se dressa sur sa couchette. C'était une tension intolérable et parfois le contact se perdait et il pénétrait dans l'esprit d'une autre personne. Il avait l'impression, dans ce cas-là, de chercher sur un poste de télévision les différents canaux émetteurs pour programmer les bons. Il dut, cette nuit-là, passer du cerveau d'un pêcheur de crevettes en train de réparer son filet à celui d'un phoque qui rêvait d'une femelle.

Il finit par retrouver Jdrien après un quart d'heure d'efforts qui le laissaient à bout de souffle.

— Oui, je vais rester jusqu'au bout, il faut réunir ces réserves de sang... Je pense que les Sibériens ont trouvé la solution bactérienne en affamant ces unicellulaires qui sont d'ordinaire végétariens. Il leur a fallu des générations pour obtenir une mutation de celles-là qui acceptent de dévorer une matière animale...

— L'amibe aussi est un unicellulaire... Mais il dévore de la matière animale.

— Pour l'instant je suis en présence d'un kyste formé justement par des bactéries qui n'ont pas pu jouer leur rôle. Elles sont prisonnières du protoplasma de Jelly et s'y développent lentement. Un jour, dans cent ans, elles finiront par avoir raison de Jelly... Plus loin il y a une formidable réserve de sang. Je ne sais pas comment il ne coagule pas, mais dès qu'un capillaire est creusé il y pénètre sans difficulté grâce à sa fluidité.

Cela dura encore quelques minutes et puis le contact fut rompu définitivement, Liensun n'ayant pas le courage de reprendre ses recherches. Il s'endormit comme une masse et le lendemain à la cafétéria il arborait un visage de joyeux fêtard.

L'ingénieur en chef vint s'asseoir en face de lui :

— Les filtres fonctionnent à merveille. Nous allons pouvoir gonfler les ballonnets et installer le système de soupape. Le moteur sera aussi rapidement en place.

— Reste l'équipage, n'est-ce pas ?

— Nous n'avons que deux volontaires pour monter à bord de

cette nacelle fragile. Moi et un de mes ingénieurs.

— L'équipage sera là dans quelques jours. On pourra quand même procéder à un essai limité au-dessus de cette branche du Viaduc. Par sécurité, on pourra rester captifs au bout d'un câble.

— Et si les hélices se prennent dedans ?

— Je sais quand même manœuvrer.

— Vous irez sur Jelly la semaine prochaine, pensez-vous ?

— Je ne sais pas si ce sera utile, fit Liensun sombrement. Mon frère est en train de réussir son opération.

— Voulez-vous parler de ce métis de Roux ?

Liensun le regarda méchamment :

— Ce métis de Roux a hypnotisé Jelly et lui fabrique un système auto-immunitaire, si vous voulez tout savoir. Qui en serait capable parmi vous ?

— Allons donc, fit Pawaloski méprisant. Comment un sauvage pourrait réussir là où nos biologistes ont eu tant de mal à trouver une solution ?

— Vous pariez ? Vous pariez ? fit Liensun blanc comme une glace vierge. Vous pariez que j'aurai le droit de vous demander des excuses pour mon frère devant tous vos copains ingénieurs ?

Pawaloski se leva indigné. Liensun en fit autant et ils s'affrontèrent du regard.

CHAPITRE XVIII

Un hublot de l'ambulance avait volé en éclats lors de la tempête de neige, et Yeuse dut le faire remplacer dans la cross suivante. Mais les ateliers avaient des dizaines de véhicules à réparer, et même en payant le prix fort elle ne put repartir que six heures plus tard. Lady Diana avait de plus en plus de mal à respirer et la jeune femme craignait désormais d'aller dans la cabine sanitaire. Une odeur douceâtre y devenait de plus en plus perceptible, comme si la mort dévorait lentement ce gros corps inerte.

La présidente de la Panaméricaine comprenait ses inquiétudes et s'efforçait de la rassurer :

— Ne crains rien. Je tiendrai le coup. Mon esprit survivra même si mon corps pourrit. Tu seras mon héritière parce que je le veux, parce que ma haine de Palaga est plus forte que la mort qui me guette là, au pied de ce lit.

Mirasola habitait non loin d'une petite station à laquelle la raccordait un réseau de huit voies.

— Pour rester dans la légalité, ricanait Lady Diana, et laisser croire que son palais peut se déplacer sur les rails alors qu'il n'en est rien. Mais les apparences sont sauves.

De loin, Yeuse aperçut la fameuse bulle fabriquée d'une seule pièce grâce à une soufflerie spéciale. Elle brillait intérieurement comme une bulle de savon et, à des kilomètres à la ronde, les habitants pouvaient l'admirer.

— Quand la nuit est tombée, on dirait une boule de feu... Mirasola dépense une fortune pour ses éclairages et le chauffage.

— Ses gardes ne nous laisseront pas entrer...

— Il n'y a pas de gardes, juste un verrouillage avec un code spécial. Imagine-toi que je serais une piètre présidente si j'ignorais

ce code.

— Mais elle a pu en changer.

— Ça vaut la peine d'essayer. Mirasola est une insouciant qui croit qu'elle vit dans un monde paisible... Depuis qu'elle a reconstitué cet univers de cinéma d'autrefois, son esprit a également basculé dans la féerie. Et puis qui oserait attaquer l'une des grandes actionnaires de cette Compagnie, un membre du conseil restreint ?

Effectivement le sas de la bulle s'ouvrit devant elles lorsque la jeune femme fut allée composer le code à la main. C'était peut-être inattendu, car les visiteurs de Mirasola devaient disposer à bord d'une télécommande, mais nul n'était là pour l'observer.

— Prends à gauche.

— Vous savez bien que je n'ai pas de commande à distance des aiguillages. Ceci est un loco-ambulance assez rustique...

— Va le déplacer à la main.

La chaleur d'étuve suffoqua Yeuse qui dut ouvrir sa combinaison. La flore envahissait tout et des arbres, des plantes inconnues formaient un tunnel au-dessus des voies. Yeuse trouva la commande de l'aiguillage humide car la sève de cette végétation abondait en énormes larmes écumeuses.

Toujours sous la conduite de Lady Diana, elle approcha du lac vivement éclairé. Une eau turquoise était agitée de vaguelettes régulières et un véritable voilier d'opérette se balançait à l'ancre. Le loco-ambulance se dissimula dans la verdure, sur une voie utilisée seulement par le personnel de nettoyage.

Yeuse repéra vite la grande tente à rayures blanches et bleues sur la droite du lac.

— Mirasola ne dit pas lac mais lagon. J'ai cherché ce mot dans de vieux dictionnaires. C'était autrefois, dans le Pacifique, un lac intérieur d'un îlot corallien. Ça ne nous dit pas grand-chose à l'une et à l'autre, mais il semble que ce mot soit enchanteur pour notre amie.

— D'où vient la lumière ?

— De projecteurs puissants braqués vers le haut de la bulle. Une couche réflectrice renvoie leur lumière et crée cette illusion de grand jour lumineux... Cela me rappelle la réapparition du Soleil, voici déjà pas mal de temps... Il fait chaud, trop chaud pour moi... Et rien n'est prévu pour nous rafraîchir.

— Que dois-je faire ?

— Tu vas sortir et chercher un téléphone. Il y en a partout. Tu composeras le code de Mirasola pour l'obtenir directement et tu lui diras que je ne suis pas morte.

— C'est tout ?

— Non. Tu lui demanderas un rendez-vous secret ici même, et tu observeras ce qui se passe avec attention. Elle doit se trouver sous la tente en train de manger ou de faire l'amour puisqu'elle ne nage pas dans le lagon.

— Elle n'utilise jamais ce... bateau ?

Le mot ne lui venait pas facilement, et le mot voilier lui paraissait réservé aux bâtiments qui déployaient leurs ailes sur les réseaux du Sud.

— Je ne sais pas. C'est possible. Elle le rejoint quelquefois à la nage. Quand je venais la voir, elle me faisait une démonstration de ses talents, mais je ne me suis jamais baignée. Dans une baignoire, d'accord, mais pas dans une eau aussi profonde. Il y aurait dix mètres au milieu du lagon.

Yeuse frissonna. À Kaménépolis existaient des piscines, mais elle ne s'y était jamais sentie très à l'aise.

— Lady Diana, je ne suis pas d'accord avec cette façon de faire. Je préférerais observer d'abord ce qui se passe, puis agir. Mirasola finira bien par se promener ou rester seule. Je crains qu'elle ne s'effraye et ne nous livre aux Aiguilleurs.

— Yeuse, je n'ai pas le temps de finasser, je me sens mourir. Il faut faire vite.

Yeuse regardait vers la tente à rayures, apercevait une dizaine de personnes sans distinguer vraiment leur visage. Ils étaient nus et leur peau était uniformément couleur ocre. En fait elle avait d'abord cru qu'il s'agissait d'Africaniens métissés de blanc.

À la longue, elle adapta sa vue et découvrit une forme allongée dans une sorte de lit à rayures également. D'après la description que lui en avait faite Lady Diana, il ne pouvait s'agir que de Mirasola.

Brusquement elle se rendit compte que la lumière perdait de son intensité et s'en étonna :

— C'est voulu, dit la grosse femme. Mirasola a voulu qu'il y ait un cycle normal, avec crépuscule et nuit. Tu verras, des petites lumières scintillent en haut de la bulle. Il paraît que ce sont des

étoiles.

— Dans le temps, les nuits étaient aussi éclairées par... la Lune.

Si le mot Soleil avait peu à peu disparu des mémoires, celui de « Lune » en était banni avec une sorte de terreur innée. C'était peut-être l'une des rares fois où Yeuse osait le prononcer à voix haute.

— Elle n'a quand même pas osé la faire figurer dans le décor, murmura Lady Diana. Par crainte du scandale et aussi pour ne pas terroriser ses invités.

Malgré la diminution du jour artificiel, Yeuse distinguait encore très bien le groupe sous la tente. Même à l'équateur, en plein midi, on ne jouissait pas d'une telle lumière. La température aussi fraîchissait, mais Yeuse continuait de transpirer à grosses gouttes, si bien qu'elle finit par se débarrasser de sa combinaison et des vêtements qu'elle portait en dessous. Elle ne garda qu'une sorte de chemise courte et son slip.

— Toujours aussi belle, la complimenta Lady Diana. Tu ne vieillis pas, dis donc... Pas de graisse superflue, pas de rides... Tes seins restent orgueilleux... Floa Sadon, ton amie de la Transeuropéenne, est moins bien conservée que toi.

— Vous me gênez, dit Yeuse.

— Bah, tu n'as rien à craindre, chuchota Lady Diana. Il faut faire vite maintenant.

— Ce serait imprudent... Mirasola est très entourée... Ah ! je la vois qui se lève... Elle s'approche de l'eau... Ça descend en pente douce là-bas.

— C'est une plage. Un autre mot incompréhensible dans ce sens-là... On parle d'une plage pour un objet, pour un moment de silence, pour une étendue de banquise sans congères, mais jamais d'une étendue de sable auprès de l'eau.

— Il y a du sable ?

— Un sable spécial blanc argenté extrait à prix d'or dans le sous-sol glaciaire.

— Elle a de l'eau jusqu'en haut des cuisses. Ça y est elle nage...

— On la suit ?

— Pour l'instant, non.

— Les invités ont peur... Il faut une grande habitude pour oser affronter cette eau profonde, pour aussi transparente qu'elle soit.

— Avec le crépuscule elle devient noire.

— Tout à l'heure des projecteurs installés au fond l'éclaireront. Tu sais ce que tu vas faire puisque tu sais nager ? Tu vas la rejoindre au milieu du lagon. Elle aime bien se faire admirer pour ses performances. Il lui arrive même de traverser cette étendue d'eau qui dans sa plus grande largeur doit faire cinq cents mètres.

— Non, dit Yeuse, je ne pourrai jamais nager autant... Je serai vite paralysée par l'épouvante.

— Il le faut. Contourne le lagon et quand tu verras qu'elle est à portée de tes forces, tu iras.

Yeuse hésitait, soudain frileuse malgré les trente degrés extérieurs.

— L'eau est très chaude... Une caresse...

Elle soupira et se résigna.

— Ne crains rien, dit Lady Diana, tu me retrouveras en vie, si ce sont là tes derniers scrupules.

Elle ne pouvait plus reculer et elle sortit de l'ambulance, commença à marcher sous les frondaisons le long du lac. Elle suivait le sillage légèrement phosphorescent de la nageuse, et soudain comprit que celle-ci se dirigeait vers le voilier à l'ancre.

Alors elle pénétra dans l'eau et malgré sa tiédeur se mit à claquer des dents. Le crépuscule fonçait encore et on ne distinguait plus la tente à rayures.

Mais au même instant celle-ci s'éclaira alors que le « lagon » restait sombre.

Yeuse fit un effort pour s'allonger et, grelottant, nagea vers le voilier, atteignit la chaîne d'ancre et s'accrocha à elle. Le voilier venait de tanguer, preuve que Mirasola s'accrochait à l'arrière.

Lorsque l'avant se redressa Yeuse profita de ce mouvement pour sortir de l'eau et s'agripper à l'espèce de balcon de la proue. Il faisait désormais nuit et on ne pouvait l'apercevoir.

— Hou hou ! criait-on depuis la tente.

— Tout va bien, leur répondit Mirasola. Ne vous inquiétez pas et dînez sans moi. Je vous rejoindrai plus tard.

Puis elle gloussa et parla à voix plus basse :

— Quelle bande de froussards !... Enfin heureusement qu'ils n'aiment pas se baigner quand il fait nuit. Je vais avoir la paix pendant un moment.

D'abord Yeuse pensa qu'elle venait rejoindre quelqu'un, un

partenaire amoureux, mais il n'y eut pas de réponse et Mirasola parlait comme une personne qui se croit seule... Un monologue inconsistant, laissant échapper des lambeaux de phrases.

— Besoin urgent... Ils devaient partir plus tôt... S'accrochent... Faut que je trouve le matériel...

Yeuse avait découvert un hublot de la petite cabine où Mirasola venait de descendre. Elle apercevait cette femme complètement nue, assez grasse mais bien faite. Ses seins étaient énormes, tendus comme de petits missiles, et ses fesses rebondies se creusaient de fossettes. Mirasola cherchait quelque chose et le trouva. Elle s'assit sur une des deux couchettes et se livra à une mystérieuse opération que Yeuse eut du mal à comprendre.

Ce fut quand elle aperçut la seringue qu'elle comprit. Elle avait déjà entendu parler de gens qui se droguaient et de cultures interdites d'une certaine plante fournissant cette drogue.

Mirasola avait fait chauffer un mélange dans une coupelle et en remplissait sa seringue. Puis elle se fit un garrot avec une lanière qui attendait et, sans hésiter, enfonça l'aiguille dans une veine qui saillait.

— Ah ! enfin, soupira Mirasola en appuyant sur le piston de la seringue avec son pouce.

CHAPITRE XIX

Au bout d'un quart d'heure, Mirasola, étendue sur la couchette, souriait aux anges mais gardait les yeux ouverts. Yeuse choisit ce moment pour la rejoindre dans la cabine.

— Salut, dit Mirasola. Vous avez osé nager jusqu'ici ?

— Bonsoir... C'est quoi comme drogue ?

— On appelle ça de la blanche... Ça vaut très cher... J'ai calculé que pour s'approvisionner régulièrement il faudrait le salaire mensuel d'un ingénieur tous les jours... Ça coûte cher de faire pousser le pavot sous serres... Il faut chaleur, humidité et clandestinité. C'est dangereux, vous savez ?

— Je sais. Même pour une femme aussi puissante que vous ?

— Si jamais les Aiguilleurs l'apprenaient... Mais qui êtes-vous ? Je ne vous ai pas invitée que je sache... Je vous ai déjà vue mais je ne sais pas où.

— Vous risquez gros, hein ? Et je suis sûre que parmi vos invités de ce soir il y a un espion des Aiguilleurs. Est-ce que je me trompe ?

— Taisez-vous, connasse... Vous voulez nous faire coincer ? C'est ce salaud de Juber qui vous envoie ? À moins que ce ne soit la fille Bertica. Elle m'a fait du gringue depuis ce matin, comme si elle était disposée à coucher avec moi, mais je me méfiais... Je sais qu'elle a un grade important dans la caste... Vous êtes qui ?

— Je viens de la part de Lady Diana.

Mirasola ouvrit de grands yeux puis éclata d'un rire sourd :

— La bonne blague ?... Elle a fini par crever, la vieille salope, mais ça n'arrange rien... Je croyais, au début, et maintenant ça devient dangereux...

— Lady Diana est vivante et m'envoie vous prévenir...

— Vous êtes folle... Mais...

Elle se releva et Yeuse put voir ses pupilles dilatées :

— Je vous reconnais... On a affiché votre photo car vous êtes recherchée pour le meurtre de la Présidente... Vous êtes la Banquisienne, l'ambassadrice Yeuse, et vous dirigez un commando de Rénovateurs terroristes...

Yeuse la maîtrisa non sans mal car en même temps elle devait lui fermer sa bouche avec sa main. Elle la renversa sur la couchette, s'allongea sur elle et noua ses jambes autour des cuisses fortes mais musclées. Elles haletaient toutes les deux en se débattant et soudain Yeuse comprit que Mirasola se contorsionnait pour autre chose que dans un but de résistance. Sous sa main la bouche ne criait plus mais gémissait. Avec prudence elle ôta sa paume et les lèvres pulpeuses de Mirasola se retroussaient sur ses dents courtes et blanches.

— Oui, encore...

Leurs ventres étaient étroitement joints sans que Yeuse l'ait voulu dans une intention érotique, leurs sexes s'écrasaient l'un contre l'autre et Mirasola jouissait. Yeuse faillit s'écarter, soudain gênée. Elle avait connu sensuellement d'autres femmes mais n'avait jamais songé un instant à Mirasola comme partenaire. Et puis, froidement réaliste, elle accepta de profiter de la situation et dans un mouvement de va-et-vient de tout son corps s'imposa totalement à son adversaire.

— Embrasse-moi... Vite !

Yeuse n'éprouvait rien d'autre qu'une grande envie d'en finir vite avec cette comédie amoureuse.

Elle hésita mais les mains de Mirasola se libérèrent et appuyèrent sur sa nuque. La langue de cette femme envahit sa bouche.

La chaleur de Mirasola finit par réchauffer son propre corps. Ce contact n'était pas déplaisant mais elle n'avait pas l'esprit à ça, et ce baiser qui se prolongeait la dégoûtait même un peu. Se souvenant alors de son expérience passée elle conduisit rapidement Mirasola à l'orgasme, et soupira de soulagement quand celle-ci exhala en soupirs profonds sa jouissance.

Yeuse se releva mais resta vigilante, le temps que l'autre reprenne ses esprits, ce qui sous l'influence de la drogue fut assez long.

— Je suis bien, dit Mirasola. Faire l'amour avec une tueuse, c'est vraiment royal... Tu n'as pas joui... Je sais que tu n'as pas joui...

Elle ouvrit les yeux et détailla Yeuse des pieds à la tête :

— Tu es mignonne avec ta chemise qui colle à tes seins et à ton ventre... Jolies jambes aussi... Tu sais ce que j'ai envie de te faire ? Te lécher partout... Tu sais je suis très bonne pour ça et surtout pour les femmes... Les hommes aussi, mais avec les femmes...

Elle radotait et Yeuse, qui gardait son sang-froid, cherchait à exploiter cette tendresse inattendue.

— Je ne veux pas rester à bord de ce... voilier, murmura-t-elle, ça me donne la nausée...

— C'est pourquoi tu n'as pas pris ton plaisir ? Je comprends ça. Il faut l'habitude...

— On descend...

— Et les autres ?

— On pourrait aller sur le côté, là où la végétation est la plus fournie.

— Oui, haleta Mirasola. Tu t'appuieras à un arbre et moi à genoux je te ferai connaître le paradis...

— Tu pourras nager ?

— Je suis en pleine forme et ce n'est pas loin... Il ne faut pas qu'on nous voie depuis la plage... Et les projecteurs de fond vont bientôt s'allumer.

Elle titubait un peu et Yeuse dut l'aider à glisser dans l'eau noire. Elle-même s'y mit avec répugnance et elles nagèrent très vite vers le couvert.

— Mets-toi là, dit Mirasola. Enlève tes vêtements que je te voie dans la pénombre.

— Plus loin, dit Yeuse.

— Mais comment es-tu rentrée ?... Tu étais venue me tuer ?

— Je ne suis pas une tueuse et Lady Diana est vivante et même elle est ici... À quelques mètres...

En même temps elle saisit le poignet de Mirasola qui, retrouvant quelque lucidité, tentait de s'échapper.

— Écoute-moi, siffla Yeuse avec une rage froide. Je t'ai vue en train de te droguer... Je n'étais pas seule. J'avais un complice qui a pris des photographies et qui a quitté la bulle depuis. Si tu essayes de crier, de m'échapper ou de me dénoncer, les photographies

seront envoyées à Palaga.

— Salope !... Je m'en fous... De toute façon ils me tiennent...

— Non, si tu viens voir Lady Diana, si tu l'aides... Elle va te dire ce que tu dois faire...

— Tu es folle ? Il y a ces deux espions des Aiguilleurs là-bas sous la tente... Si je ne repars pas ils vont se douter de quelque chose. Ils me surveillent étroitement...

— D'abord Lady Diana... On trouvera une solution... Si tu veux conserver tes privilèges, tu dois marcher avec nous.

CHAPITRE XX

Mary Halan vint l'avertir que l'escadre de Lichten rejoindrait dans la journée le front sud. Déjà deux flottes couvraient la frontière, surveillaient tous les réseaux.

— On signale quelques patrouilles panaméricaines. Mais depuis deux jours les convois de marchandises n'arrivent plus.

— On aurait dû s'en inquiéter plus tôt, grogna le Kid. Où en est-on avec les nouvelles ?

— Toujours rien... Les trois jours de deuil n'ont pas été suivis avec tristesse par la population... Cela dépend des endroits, mais nombreux seraient ceux qui se posent des questions sur un délai qui paralyse la vie économique. D'après nos représentants occultes, les Aiguilleurs sont suspectés de préparer un coup d'État... Les chefs importants auraient quitté les provinces pour se rendre à NYST.

— Et notre délégué à la Commission ?

— Nous attendons un message... Le relais radio d'Africana aurait des ennuis de redistribution, car l'abondance des nouvelles a surpris tout le monde. Nous avons une réaction de la Transeuropéenne. Floa Sadon, qui dirige la Compagnie, a déclaré qu'elle acceptait difficilement la mort de Lady Diana et souhaitait que toute la lumière soit faite sur ce drame... Elle a ajouté que voyageuse Yeuse était son amie et qu'elle ne pouvait admettre l'accusation dirigée contre elle.

— Pas mal, se réjouit le Kid. Nous aurions une alliée... Ils ont besoin de notre huile et surtout de nos crédits... La Sibérienne ?

— La Convention du Moratoire a simplement enregistré la nouvelle et envoie ses condoléances, mais le maréchal Sofi vient de déclarer que voyageuse Yeuse était au-dessus de tous soupçons et qu'elle n'avait jamais eu, à son avis, de relations avec les

Rénovateurs du Soleil.

— Pas mal, tout ça... Les Aiguilleurs vont se retrouver dans une drôle de situation... Il faudra qu'ils donnent des preuves... On ne sait toujours rien sur l'enlèvement de Yeuse dans la Dépression Indienne ?

— Si. C'est à Storm Station qu'elle a été dénoncée par ses camarades de travail. Nous avons réussi à obtenir un procès-verbal du mandat d'écrou... Les autorités de Stanley Station sont très embarrassées et les Forces Fédérales d'Intervention devront donner des précisions sur la remise de Yeuse aux Tarphys...

— Je vous remercie... Quand le grand maître sera dans le coin, vous le ferez conduire ici.

— Nous avons aussi des nouvelles du dirigeable.

Le Kid sursauta :

— Pas ce mot-là dans les bureaux, compris ? Il y a un code.

— Excusez-moi... Des nouvelles de l'opération Jelly... L'appareil a effectué un vol d'essai qui a donné satisfaction, mais sans équipage, il n'est pas question d'aller plus loin.

— Fields ?

— Toujours rien.

— Cette Ann Suba ne voudra peut-être pas lâcher ses techniciens. Même pour quelques mois. J'espère que Fields n'hésitera pas à ouvrir son portefeuille. Je lui ai donné de gros crédits mais son avarice naturelle couvre aussi les dépenses de la Compagnie. L'argent public lui est aussi cher que le sien. Je sais que c'est une qualité mais dans ce cas nous voulons des résultats.

— Nous n'avons aucune nouvelle de votre fils adoptif Jdrien, et pour cause. Sa compagne, Vsin, refuse de parler dans l'émetteur radio mis à sa disposition. Il faut qu'un officier de police ferroviaire se rende à Potr Station, si vous voulez des nouvelles. Il semble que l'amibe se soit stabilisée car on n'a plus à utiliser les lance-flammes pour la contenir.

— Jdrien est là-dedans, soupira le Kid.

Mais rencontrant le regard incrédule de Mary Halan, il eut un petit sourire sarcastique :

— Vous croyez que je deviens gâteaux... Vous sortez d'une grande école, vous êtes pétrie de bon sens et de certitudes, mais vous n'avez jamais rencontré l'extraordinaire, le surnaturel. Vous avez peut-être

vu voler des baleines, mais vous pensez que c'est une réaction de la nature face à la glaciation. Vous ne croyez pas qu'un homme puisse pénétrer dans le protoplasma d'un monstre pareil ? Croyez-vous seulement que Jelly existe ?

— J'ai lu des rapports, vu des films, fit-elle interloquée.

— Les Sibériens ont mis des mois pour y croire... Mais personne n'admet que Jdrien est assez fort pour mater cette bête et même pour aller dans son corps en toute sécurité... Vous pensez qu'il s'agit d'un tour de prestidigitation... Je vous trouve très bien, très efficace, très travailleuse, mais il vous manquera toujours le brin de folie indispensable. Quand j'ai décidé de conquérir cette banquise, j'ai voyagé seul à bord d'une sorte de remorqueur à vapeur épouvantable, et j'ai connu les plus grandes terreurs de ma vie. Cette période-là a été bénéfique car j'ai compris qu'il existait autre chose que la réalité, que l'invraisemblable pouvait se produire à tout moment.

Mary Halan restait songeuse.

— Allez collecter vos nouvelles et revenez dans une heure me les débiter.

CHAPITRE XXI

Au moment de pénétrer dans le loco-ambulance, Mirasola eut un mouvement de recul.

— Ce n'est pas le moment d'abandonner, lui souffla Yeuse sèchement. Ou alors nous publions ces photographies.

— Je ne veux pas paraître devant Lady Diana toute nue. N'avez-vous pas un vêtement ?

Yeuse lui trouva une blouse blanche d'infirmière dans le placard des vêtements sanitaires. Elle eut du mal à la boutonner sur sa grosse poitrine et le devant bâilla.

Lady Diana avait retrouvé une partie de sa vitalité et ses yeux noirs leur éclat. Elle parut sonder la nouvelle venue jusqu'à l'âme.

— Bonsoir, Mirasola. Je suis heureuse de te voir ici... Malgré les circonstances.

Mirasola, très impressionnée, hochait la tête, ne savait que faire de ses mains.

— Tout ce qu'on a dit sur ma mort et sur Yeuse est absolument faux. Il s'agit d'un coup monté par les Aiguilleurs. On a enlevé Yeuse et on m'a proposé de la recevoir dans mon train spécial, ce que j'ai accepté. Dès lors ils ont entrepris de me faire mourir avec des perfusions empoisonnées et des remèdes inadaptés à mon cas... Grâce à Yeuse je m'en suis sortie. Je veux reconquérir le pouvoir. Veux-tu m'aider ?

— Mais seule... Il y a chez moi des invités, dont deux espions des Aiguilleurs... Comment pourrais-je intervenir ?... Vous savez bien que je suis assez ignorante des histoires politiques.

— Mirasola, si les Aiguilleurs prennent le pouvoir, tu sais très bien ce qui se passera. Sous prétexte de réformer les mœurs, ils se montreront impitoyables et avides. Ils confisqueront ta bulle pour y

installer les leurs. Ils doivent récompenser leurs responsables et où prendront-ils l'argent, les biens, les belles installations comme la tienne ? La loi leur interdit de posséder des sommes trop importantes, mais en confisquant les fortunes au nom de la Compagnie et en incorporant le butin au capital social de celle-ci, ils détournent la loi. Tu te retrouveras, Mirasola, obligée de travailler pour survivre. Ils spolieront tous les gros actionnaires, sous prétexte de distribution aux voyageurs, mais n'accompliront jamais ce transfert.

— Lady Diana, je ne sais que dire... Vous me connaissez... Je ne demande qu'à vivre comme j'ai toujours vécu et...

— Je ne te demande qu'une chose, d'être muette sur notre présence et de faire venir Jeb Interson chez toi pour le conduire auprès de moi.

La propriétaire des lieux ouvrit des grands yeux. L'effet de la drogue se poursuivait et elle était partagée entre une euphorie rassurante et une inquiétude naissante.

— Jeb me déteste... Il refuse toujours de venir à mes réceptions...

— Débrouille-toi... Prends un loco-car et va le trouver.

— Ils me surveillent et les communications par téléphone ou télex doivent être aussi sur écoute...

— Retire-toi dans tes appartements en prétextant que tu es malade et ensuite, pendant la nuit, tu rejoindras Jeb Interson.

— On l'a assigné à résidence... Sa station est surveillée.

— Tu trouveras bien un moyen, je te fais confiance. Tu disposes de l'argent, de véhicules, à toi de jouer.

— Vous devriez, dit Yeuse, saboter votre centrale afin que la nuit soit totale et que le froid revienne. Chacun pensera à sa sauvegarde et ne songera plus à vous surveiller.

Mirasola hocha la tête, peu convaincue.

— Dépêche-toi, dit Lady Diana. Chaque minute perdue te conduit à la ruine. Peut-être penses-tu être épargnée... Mais je vais te dire un secret connu de moi seule... Tu as déjà entendu parler du Maître Suprême des Aiguilleurs ?

— C'est une légende, balbutia Mirasola. Il n'existe que pour faire peur à des gens comme moi... On ne l'a jamais vu.

— Moi je le connais, moi seule... Il s'agit de mon oncle Palaga.

L'autre la regarda, perdue dans les effets troubles de son délire artificiel.

— Palaga, ce petit vieux centenaire ?

— Essaie de prononcer ce nom devant un dignitaire de la caste et tu verras... Mais je te préviens, tu peux aussi signer ton arrêt de mort en le faisant. Va chercher Jeb Interson et qu'il soit ici avant l'aube.

— Il vous déteste. Comment pouvez-vous faire appel à lui ?

— Il déteste encore plus les Aiguilleurs. Il sait à quoi s'en tenir avec moi, alors que les Aiguilleurs finiront par le liquider et par confisquer ses biens.

Comme Mirasola paraissait vouloir rentrer chez elle, Yeuse la rejoignit :

— Rendez-moi cette blouse, on pourrait s'étonner.

— J'ai peur, Yeuse, je suis morte de peur.

— Mais non, fit la jeune femme attendrie en la serrant contre elle et en l'embrassant tendrement... Soyez courageuse... Vous verrez que tout ira bien.

Lady Diana ouvrit les yeux quand elle revint s'asseoir en face d'elle.

— Maintenant c'est quitte ou double. Nous verrons bien d'ici une heure si elle nous envoie les Aiguilleurs. Qu'avait-elle pour paraître aussi bizarre ?

— Je l'ai surprise en train de s'injecter de la drogue dans une veine. Je lui ai laissé croire que je n'étais pas venue seule, et qu'un complice après avoir pris des photos avait quitté le domaine pour se tenir prêt à remettre les négatifs aux Aiguilleurs.

— De la drogue ? Je comprends bien des choses maintenant... Mirasola m'a revendu des actions l'an dernier et je m'en suis étonnée car elle n'a effectué aucun placement avec cet argent... Tu sais que l'héroïne vaut un prix fou ?

— C'est le nom de cette drogue ?

— On l'extrait d'une plante cultivée dans des serres spéciales qui valent une fortune.

— Elle a parlé d'un salaire mensuel d'ingénieur pour une dose journalière...

— C'est exact. Maintenant je vais dormir. Si les Aiguilleurs doivent venir nous tuer, je préfère être reposée.

La jeune femme pensa qu'elle devait la remettre sous perfusion et lui redonner de l'oxygène. Vers la fin son élocution devenait pâteuse.

Elle préféra attendre dehors, assise sur une fausse pierre en plastique, dans la verdure. Là-bas la fête continuait sous la tente. On devait ripailler, peut-être se diriger peu à peu vers une orgie collective.

Et puis soudain les lumières du fond du lac s'allumèrent, donnant à l'eau une couleur encore plus verte, phosphorescente.

— La salope, murmura Yeuse, elle n'a pas tenu parole.

Elle rentra, prête à saisir le pulseur de laser en cas de besoin, mais un quart d'heure plus tard toutes les lumières s'éteignirent.

Elle sortit dans l'obscurité pour rester aux aguets. Il y avait des cris, des gens qui paraissaient affolés et qui couraient dans tous les sens. Elle surprit aussi des mouvements furtifs dans le feuillage, pensant que des couples qui s'étaient un peu éloignés éprouvaient le besoin de se rapprocher de l'habitation principale, et en même temps la première impression de fraîcheur la fit frissonner. Elle alla revêtir sa combinaison, ressortit, mais en fermant le sas cette fois.

Il n'y avait plus de doute : Mirasola avait saboté sa centrale d'énergie et non seulement la lumière avait disparu, mais la température dégringolait. Certes, grâce à la bulle elle ne descendrait pas très bas, peut-être jusqu'au zéro, mais c'était suffisant pour gâcher la soirée des invités et les alarmer. Comment réagissaient les espions des Aiguilleurs ? Pourvu que Mirasola ait également songé à interrompre les communications avec l'extérieur.

Ces gens-là possédaient des loco-cars de luxe, des silico-cars, même, fabriqués dans la Banquise avec du silicium, et tous devaient disposer de radios et de télex.

C'était une pensée très désagréable pour Yeuse. Leur tentative pouvait être étouffée dans l'œuf si Juber et Bertica, les deux espions en question, prévenaient les Aiguilleurs de NYST. Ces derniers pouvaient trouver étrange cet accident de centrale électrique.

Lady Diana dormait et Yeuse décida d'aller à la recherche des véhicules personnels en emportant son laser. On avait allumé des éclairages de secours qui faisaient figure de lumignons, mais elle se guida sur eux et contourna le lagon, aperçut la masse sombre du palais ferroviaire de Mirasola, pensa que les loco-cars se trouvaient

devant.

Effectivement il régnait là une activité fébrile. On avait allumé les phares et on se regroupait.

— Vous n'avez pas vu Mirta ?

— Et Mirasola, qu'est-elle devenue ?

— Juber et Bertica veulent partir... Vous ne croyez pas qu'on devrait en faire autant ?

— D'ici une heure on va geler sur place, oui...

— C'est la draisine de Juber, là-bas, qui veut quitter la bulle...

Yeuse aperçut une draisine qui effectivement manœuvrait sur le faisceau des voies de garage pour rejoindre le réseau de sortie. Elle se mit à courir vers le sas, comprenant que les deux espions ne pouvaient envoyer un message radio tant qu'ils seraient sous la bulle. La matière réfléchissante destinée à donner l'impression de lumière totale devait empêcher la diffusion des ondes.

Il ne fallait pas qu'ils sortent avant le retour de Mirasola qui avait dû emprunter une autre issue. Yeuse courait vite, transpirant dans sa combinaison isotherme qu'elle avait dû refermer pour mieux avancer. La température était de vingt degrés environ, et c'était encore beaucoup pour elle.

Le sas approchait et là-bas la draisine atteignait l'aiguillage d'accès. Ses trois phares illuminaient la végétation. Yeuse courait à côté du réseau, dans une sorte de sentier recouvert de sable synthétique très agréable sous les pieds, peut-être une cendrée où Mirasola venait faire du jogging pour perdre les kilos que sa gourmandise accumulait.

Elle ne savait pas encore ce qu'elle allait faire. Impossible de liquider les deux espions ou de détruire leur véhicule. Les Aiguilleurs, très vite informés, envahiraient le domaine pour mieux comprendre ce qui s'y tramait.

Ce fut dans les dernières secondes qu'elle trouva. Le sas. Il lui fallait saboter le portier électronique avec ses touches numérotées, tout simplement, et sans qu'on puisse s'en douter.

Elle aperçut la borne intérieure installée à cinquante mètres du sas, afin que les chauffeurs et pilotes puissent pianoter le code pour sortir. Elle dut franchir le réseau peu avant que les phares de la draisine, encore loin, n'éclairent cet endroit. Elle se cacha derrière la borne, fit sauter la porte arrière de l'installation avec un infime coup

de laser et arracha les fils d'un seul coup. Elle repoussa la porte. Bien sûr, en y regardant de près, on découvrirait qu'elle avait été fracturée, mais peu importait. Ce ne serait pas sur-le-champ, et les invités allaient tous se trouver coincés, discuter, retourner chercher un employé, s'apercevoir que le froid venait. Le temps pour Mirasola de revenir de chez l'avocat Jeb Interson.

Elle se dissimula derrière un énorme tronc spongieux. La draisine arrivait et stoppait.

— C'est bien le 1734518 ? demanda une voix de femme un peu rauque.

— Oui 17 et des multiples de 17... Je ne suis pas fâché de cet incident. J'en avais marre de sa party... Quelle bande de pourris ! répondit un homme.

— J'ai dû me tromper, dit la voix de celle que Mirasola avait appelée Bertica.

— Calme-toi. Il n'y a pas le feu. On sort, on trouve une voie de garage et on envoie un message. Simple routine. Nos chefs ont autre chose à faire qu'à écouter nos petites conneries.

— Je ne trouve pas que ce sont des conneries... Mirasola est bizarre, ce soir... Or elle n'a pas tellement bu, je l'ai surveillée...

— Tu as fait le numéro de code ?

— Oui... Sans me tromper.

— Ça ne marche pas.

Derrière eux retentit une petite sirène. D'autres invités, dans une silico-limousine dernier cri, demandaient le passage, et Bertica, énervée, sortit pour recommencer son pianotage.

Yeuse en avait assez entendu et vu, courait à nouveau vers le lagon, en suivant le rivage pour retrouver le loco-ambulance. Lady Diana dormait et elle soupira de soulagement, alla regarder le thermomètre extérieur qui continuait de descendre. On en était à douze degrés. Là-bas près du sas, ils devaient tempêter, essayer de comprendre, appeler les employés qui, profitant de l'obscurité, ne devaient manifester aucun empressement à les satisfaire. Peut-être que Mirasola leur avait donné des ordres.

— Quelle heure est-il ? demanda Lady Diana qui venait d'ouvrir les yeux.

— Dix heures.

— Il y a une heure qu'elle a dû partir chez Interson ?

— Environ, oui. Deux heures qu'elle nous a quittées. J'ai vu les deux espions essayer de sortir de la bulle dans leur draisine.

— Essayer de sortir ?

Yeuse expliqua comment elle avait préféré saboter la borne du portier électronique.

— J'ai craint qu'ils n'envoient un message radio. Ça n'aurait pas donné l'alerte générale, mais peut-être que la surveillance aurait été renforcée autour de Jeb Interson et nous avons besoin d'un sursis.

— Très bien.

Yeuse lui donna à boire ; malgré la perfusion, elle avait toujours soif. Elle-même mangea des galettes sucrées et but du thé bouillant.

— J'entends du bruit, dit-elle.

Elle sortit pour se cacher et vit arriver un silico-car tout blanc. Lumières éteintes et moteur silencieux.

CHAPITRE XXII

Farnelle boudait, ayant l'impression d'être frustrée de sa découverte. Ils avaient beau lui expliquer que désormais tout se passait entre l'ordinateur de la pyramide et celui de la locomotive géante, elle continuait à penser qu'ils se moquaient d'elle.

— La locomotive sait que nous avons ici des images de Yeuse... Un grand nombre de Yeuse et de ce cul-de-jatte qu'elle appelle Gus, mais qui en réalité porte le nom de Lienty Ragus.

— Bon, d'accord, et puis ?

— L'ordinateur de bord analyse ces images et essaye de les situer. Nous avons codé un schéma de route pour lui et il l'étudie avec une grande méfiance. Ça pourrait être un piège. Malheureusement nous n'avons rien pour lui prouver le contraire.

— Puisqu'elle a passé des années ici, elle doit quand même s'en souvenir, si elle est aussi intelligente que vous le dites ?

Jdriele soupira mais garda toute sa patience :

— Elle vivait au ralenti. Elle était branchée sur l'ordinateur de la pyramide... Bien sûr elle a accumulé des souvenirs, je veux dire des détails mémorisés, mais Yeuse a disparu dans la Dépression Indienne et elle reste fixée sur cette région... Pour revenir ici, c'est toute une expédition. Il lui faudra affronter des grandes stations, des réseaux hautement fréquentés, des patrouilles de F.F.I., peut-être des traquenards...

Farnelle prenait une expression tragi-comique, gonflant ses joues, ce qui rentrait sa bouche et faisait ressortir son menton en galoche.

— Lienty Ragus ? Ragus c'est un peu comme Rag, non ?

— La même famille qui s'est divisée en deux branches. Pour des raisons de sécurité, l'une d'elles a raccourci son nom. Tous ont une

ancêtre commune qui habitait dans les montagnes de Transeuropéenne qui s'appellent les Alpes... Elle voulait qu'on conserve la langue ancienne de ce pays, le français. Elle a écrit un livre et on s'est rendu compte, grâce à ce livre, qu'elle possédait des pouvoirs extrasensoriels.

— Ça, ça me fait peur, avoua Farnelle.

— Elle pouvait lire dans la tête des gens.

— Une sorcière, quoi ?

— Et aussi les influencer... Même avec son livre. Il fascine, il hypnotise.

— Je le lirai jamais. Ah ! ça non, un livre qui vous rend l'esclave d'une bonne femme morte depuis longtemps ? Je sais que vous me racontez des blagues mais ça me fout quand même une frousse... Sûr que je vais en rêver deux trois nuits de suite.

— Nous ne racontons que la vérité, dit Jdriele. Tous ceux qui ont lu un exemplaire de ce livre ont d'abord éprouvé une sorte d'ennui. Mais ils ont repris cette lecture et alors le miracle s'est produit. J'en connais qui sont restés dans une sorte de rêve éveillé des heures durant.

Elle les regardait avec suspicion :

— Dites donc, les Roux évolués, super-intelligents et tout et tout, vous l'avez lu ce sacré bouquin ?

— Moi je l'ai lu en effet, dit Jdruk.

— Moi aussi, ajouta Jdriele.

— Feriez mieux de lire la *Bible*... Mon père lisait la *Bible* et je rigolais... Je crois que je vais m'y remettre un jour, mais votre foutu bouquin, certainement pas !

— Pourtant c'est une sorte de nouvelle *Bible*.

— Voilà que vous devenez sacrilège. Y a pas de livres qui puissent remplacer la *Bible* et vous le savez.

— Et les autres livres saints ? Le *Coran*, par exemple ?

Elle préféra renoncer à cette discussion mais tint bon pour avoir des précisions sur les réactions de la locomotive. D'après les renseignements collectés, grâce à la caméra, l'ordinateur de bord et la P.C.C., la locomotive géante continuait d'errer un peu au hasard dans la Dépression Indienne.

— Je savais bien qu'une locomotive ne pouvait pas tomber amoureuse de quelqu'un, ricana Farnelle.

— Je vous fais remarquer, dit Jdriele, que c'est vous qui nous avez conseillé d'utiliser tous les documents que nous possédions sur Yeuse... Nous avons même communiqué à l'ordinateur son code génétique, celui de son parfum personnel, celui de sa voix... Nous avons aussi répertorié ses gestes les plus habituels, ses tics gestuels, de langage... Jamais une telle masse de renseignements n'ont été fournis sur une personne... Maintenant c'est à la locomotive géante de décider.

— Bah, elle ne raisonne pas.

— Elle a son libre arbitre, déclara Jdruk. Elle a été restructurée voici quinze ans pour acquérir une sorte d'indépendance. Son premier maître, Kurts le pirate, était trop attaché à la liberté pour ne pas également la donner à sa machine, à son second lui-même.

Farnelle levait les yeux au ciel, gonflait ses joues, raclait sa gorge, tire-bouchonnait ses cheveux filasse d'un air sceptique, mais dans le fond d'elle-même elle gardait comme un espoir, la faible conviction qu'il disait vrai.

Elle se coucha de bonne heure, essaya de regarder un film puisé dans la grande réserve de la pyramide mais finit par s'endormir. Ce fut un de ses fils, Gdano, qui la réveilla sans ménagements.

— Hé ! ils te demandent là-bas... Fais vite.

Sans trop savoir comment elle se rhabilla, galopa dans les couloirs, faillit s'étaler sur une flaque de confiture que ses gosses avaient laissée là, un pot écrasé, et déboucha comme un ouragan dans la salle des écrans.

— Hé, du calme, dit Jdruk.

— On a un espoir... Il semblerait qu'elle cherche à se diriger vers le Nord... Elle a essayé le Réseau du Méridien 40 mais au dernier moment elle a renoncé. Elle a flairé une escadre australasienne qui navigue dans le secteur.

— Elle semble se diriger vers l'Africana, mais c'est peut-être une ruse.

— Les réseaux se ferment devant elle, expliqua Jdriele. Ils voudraient bien la coincer car elle est bourrée d'innovations techniques qu'aucune Compagnie ne possède. Dire que celles-ci sont installées à son bord depuis quinze ans...

Il n'y avait plus d'informations de la Pacific Channel Company qui se consacrait entièrement aux événements de Panaméricaine.

D'après les dernières rumeurs, il se répétait sur la bordure est de la banquise atlantique que Lady Diana ne serait pas morte et qu'elle tenterait de reprendre le pouvoir.

— On s'en fout de Lady Diana, dit Farnelle. Cette locomotive a visiblement envie de revenir par ici... Ça se voit, non ?

Les écrans commutés sur ordinateurs n'en finissaient pas de montrer des schémas d'itinéraires possibles. Et puis soudain ce fut le miracle. La locomotive déverrouilla un barrage et fonça en direction du Réseau du Méridien 50.

— Elle va rejoindre celui des Seychelles puis des Maldives... fit Jdriele haletant. Demain elle pourrait arriver ici.

CHAPITRE XXIII

Pour que Jelly comprenne ce qu'était un circuit de circulation sanguine, Jdrien avait dû en créer un de dimension réduite entre deux réserves de sang étranger. À l'aide d'une fibre nerveuse, il avait rejoint des vacuoles, puis avait effectué un retour. L'amibe savait propulser le sang en frémissant mais ne le faisait pas de façon régulière, si bien que le transit se faisait très mal. Mais à la fin de la journée elle semblait, du moins les centres nerveux présents, semblaient avoir assimilé la leçon. Le noyau central de cette colonie d'amibes – car plus il étudiait cette masse plus il était convaincu qu'il s'agissait d'une immense colonie – le noyau central avait enregistré les nouvelles informations.

Il prit quelque repos en ne sommeillant que deux heures et, lorsqu'il se réveilla, un nouveau circuit beaucoup plus développé avait été créé. Maintenant il lui fallait diriger cette volonté de se défendre vers le Nord-Ouest, c'est-à-dire vers les Sibériens. Une distance qu'il évaluait à désormais cinq cents kilomètres car, en même temps qu'il définissait le circuit sanguin, il incitait Jelly à s'étirer vers l'Ouest, vers la Panaméricaine, pour réduire les distances.

Les Sibériens avaient dû être surpris de cet allongement qu'ils n'avaient pas prévu. Désormais l'amibe remontait très haut vers le Réseau des Disparus et le pôle Nord. Vue d'une baleine volante ou d'un dirigeable, elle devait avoir la forme d'un croissant. Les Sibériens effrayés allaient devoir porter leurs efforts sur le Réseau de Béring que ce mouvement menaçait. Jdrien, satisfait de cette tactique, pouvait se consacrer à sa tâche principale et continuer à encourager la croissance des filaments nerveux. Il avait obtenu, en agissant sur les informations transmises par un neurone, des axones

de belles dimensions, un en particulier gros comme son petit doigt, qui s'enfonçait à toute vitesse dans le protoplasma, réunissait des vacuoles par dizaines en une heure. Et les autres centres nerveux alertés poursuivaient aussi la même tâche, finissaient par fabriquer des simili-artères sur des kilomètres. On était loin de la lisière, mais cela viendrait. Jdrien pensait que le mouvement serait irréversible d'ici deux ou trois jours et qu'il pourrait alors abandonner Jelly, du moins la colonie d'amibes qui portait ce nom.

Pourquoi ces unicellulaires, d'habitude indépendants, s'étaient-ils réunis au lieu de se phagocyter ? Poussés par quel cataclysme ou dans quel but ? Le froid ? La raréfaction de la nourriture ou au contraire la présence de proies trop grosses pour un seul individu ? Il ne le trouverait que dans la mémoire des centres nerveux, mais à condition de sacrifier des mois de lecture télépathe et de savoir décrypter certains signaux.

En même temps que les artères se fabriquait un réseau de veines artificielles pour le retour vers les poches de réserves. Le mouvement commençait à se régulariser et il pouvait apercevoir, dans certains étranglements, des vacuoles par exemple, jaillir le sang sous la pression du cytoplasma. Un sang très fluide, très bien conservé et qui bientôt irriguerait la partie nord-ouest de l'animal et détruirait les solutés bactériens des Sibériens.

Sa fatigue devenait chaque jour un peu plus insupportable. Il ne pouvait vraiment se reposer car Jelly avait constamment besoin qu'on lui manifeste son affection, qu'on la rassure, qu'on lui laisse entrevoir un avenir magnifique. Que se passerait-il quand il devrait retourner auprès de Vsin et de sa fille ?

CHAPITRE XXIV

De haute taille pour l'époque, Jeb Interson se courbait légèrement en avant. Très maigre, les cheveux d'un blanc soyeux, il toisa Yeuse d'un air méfiant. Mirasola la présenta et il fit la moue :

— C'est donc vous. Que signifie votre présence ici ? Où est Lady Diana ? Vous ne l'avez donc pas tuée ?

Il fonça vers l'ambulance et s'immobilisa à deux pas de la couche de la Présidente. Celle-ci faisait un effort surhumain pour sourire et paraître en meilleur état qu'elle n'était.

— Bonsoir, Jeb... Merci d'être là... Asseyez-vous... Mirasola, vous avez été excellente...

— Il faut que je rejoigne mes invités. Que se passe-t-il au sas est ?

Yeuse l'accompagna pour le lui expliquer.

— Je vais essayer d'arranger ça...

— Ne relancez pas tout de suite la centrale d'énergie.

— C'est qu'il ne fait pas chaud... Mes arbres sont si fragiles. Ils ne doivent pas geler.

— Encore une heure...

Mirasola la regarda de façon provocante :

— On se reverra ?

— Pourquoi pas.

— J'aimerais bien.

Yeuse retourna dans l'ambulance. Jeb et Lady Diana chuchotaient et elle préféra ressortir jusqu'à ce que la malade l'appelle. Le célèbre avocat la toisa une fois de plus en pinçant ses lèvres sèches.

— Il sait désormais. Il accepte de nous aider. L'important c'est de rejoindre la CANYST. Tout se fera là-bas et seulement là-bas.

— Le candidat des Aiguilleurs est Peter Housk, fit Interson. Ils ont des moyens de pression sur nous. Le fils du Vétéran est gâteux et marchera avec eux... Borska a peur pour son or. Les Aiguilleurs menacent d'en jeter des tonnes sur le marché et cette grippe-sou se trouverait privée de quelques milliards... Elle préfère voter pour Housk. Ces gens-là entraînent des dizaines de moyens porteurs d'actions. Mirasola elle-même jouera sur les deux tableaux...

— Vous seul êtes loyal, lança Yeuse pour le défier.

— Aussi étrange que cela paraisse, oui. Je suis juriste et pour la légalité. Lady Diana détient la majorité de pouvoirs. Elle vous fait l'héritière de ses actions, c'est vous qui devenez la Présidente. C'est tout.

— Vous me faites confiance ?

— Non. Vous allez laisser le Gnome de la Banquise accentuer son influence. Vous lui céderez l'Antarctique pour commencer et vous l'aiderez à terminer son Viaduc... C'est bien ce que vous envisagez, non ?

— Pour l'instant je veux que Lady Diana puisse s'exprimer devant la CANYST et trouve des médecins capables pour la soigner. Des gens qui ne soient pas manipulés par les Aiguilleurs.

Jeb Interson étira ses longues jambes et emprisonna son menton osseux dans ses mains bizarres.

— Il faut créer une diversion... La CANYST est sous haute surveillance, vous vous en doutez puisqu'elle représente l'instance arbitrale définitive. Elle étudiera les bordereaux d'actions, les authentifiera...

— Qui sera pour nous ? demanda Lady Diana.

— Je me méfie des Africaniens et même des Transeuropéens... Les Australasiens ne voudront jamais d'une amie du Président Kid... Et il faudra négocier avec les Sibériens. Le représentant panaméricain est une créature des Aiguilleurs.

— Quelle diversion ? demanda Lady Diana.

— Je m'en charge. Dès mon retour chez moi j'ordonne l'arrêt des fabrications de protéine animale. Ils m'ont assigné à résidence mais je continue à diriger mes affaires... Et personne ne comprendrait que je n'aie pas la liberté de suspendre l'élaboration d'un produit qui n'est plus rentable... Il n'est plus rentable à partir du moment où les importations d'huile deviennent plus rares... C'est

ce qui se produit depuis que les Aiguilleurs ont annoncé votre mort, et que ces trois jours de deuil ont semé le doute... Les importateurs se méfient... Ils stockent l'huile en dehors de la Panaméricaine et principalement en Australasienne... Dans de petites Compagnies... D'ailleurs ils ont créé artificiellement une Compagnie dans le nord-est de la Fédération qu'ils ont sans complexe baptisée du nom de Tankoil Company.

— Mais ce sont des spéculateurs, s'indigna Yeuse. Le Kid ne peut être au courant de ces tripotages.

— Le Kid vend à qui achète ses produits... Je vais donc arrêter la production de protéines, et comme les stocks sont nuls, en moins d'une semaine ce sera la pénurie. Les Aiguilleurs devront intervenir et prouveront qu'ils ont l'intention d'opérer une mainmise dirigiste sur notre économie libérale.

— Vous allez affamer la population, fit remarquer Yeuse.

— Je vous en prie, pas de sentimentalisme... Pour l'instant vous n'êtes qu'une héritière présumée... Rien d'autre... Et je vous offre une occasion superbe d'être adulée du jour au lendemain. Une fois investie présidente, vous annoncerez que la fabrication des protéines a repris... Toute la Panaméricaine vous en sera reconnaissante... N'est-ce pas une excellente façon de débiter votre carrière de P.D.G. ? ricana-t-il.

— C'est écoeurant, murmura-t-elle.

— C'est d'accord, dit Lady Diana. Mais une semaine...

— Il faudra bien ça... Mais entre-temps vous allez gagner une autre retraite. Mirasola n'est pas très sûre... Ne lui donnons pas l'occasion de retourner sa veste.

— Je ne tiendrai pas une semaine, Jeb... Je ne tiendrai pas quarante-huit heures.

— Je vous demande vingt-quatre heures... Le temps que les médias diffusent la terrible nouvelle qu'il n'y aura plus de protéines animales... Je suis le roi de la protéine mais je détiens aussi les grands réseaux de diffusion, journaux télévisés, écrits, radios... Des réseaux indépendants de ceux des Aiguilleurs.

— Je connais votre puissance, soupira Lady Diana. Vous auriez pu devenir Président.

— Je suis fait pour être opposant, pas dirigeant... Quand votre protégée sera sur votre trône, qu'elle se méfie bien de moi car je ne

la ménagerai pas... C'est alors que je reprendrai mon véritable rôle, mon contre-pouvoir, mais pour l'instant il s'agit de balayer les Aiguilleurs et Palaga... est-ce vraiment votre oncle ? Voilà qui a toujours été tenu secret... On a bien sûr murmuré dans les soirées et les réceptions, mais personne n'a jamais pu apporter la preuve...

— C'est le frère de ma mère...

— Mais alors il serait centenaire ?

— Il devrait l'être en effet.

— Voyageuse Yeuse, nous quittons cette propriété... Suivez mon silico-car avec votre ambulance.

Il se retourna avant de franchir le sas :

— À propos ces silico-cars, quelles merveilles ! Je n'ai jamais eu un véhicule aussi agréable.

— Comment êtes-vous sorti de votre domaine, demanda Lady Diana, si vous êtes surveillé par les Aiguilleurs ?

— Ma station privée possède des tas d'issues secrètes et Mirasola en connaissait une.

— Où allons-nous ? demanda Yeuse.

— Dans une « deserted » station.

Yeuse fit la grimace mais s'installa aux commandes. Derrière le silico blanc, elles quittèrent la bulle, au sud, par un sas très réduit, un tunnel installé sous un amoncellement de congères énormes et certainement artificielles. Mirasola avait depuis longtemps pris ses précautions, comme Lady Diana avait pris les siennes et Yeuse allait de surprises en effarements. Ces actionnaires puissants que le monde entier imaginait inabordables, intouchables, vivaient dans l'inquiétude permanente du complot et surtout dans la méfiance absolue envers les Aiguilleurs. Dans les autres Compagnies, on affirmait que la Panaméricaine se trouvait liée par des ententes privilégiées et secrètes avec la caste, mais en fait qu'en était-il, sinon un équilibre fragile des forces en présence. La caste avait, des années durant, rongé son frein en attendant l'occasion de prendre le pouvoir et avait cru le moment arrivé.

En Transeuropéenne, dans la Banquise, les Aiguilleurs avaient été de tous les complots et le Kid avait eu souvent maille à partir avec des rebelles secrètement poussés par la caste, notamment les Harponneurs de la Guilde.

Ils roulaient tous feux éteints sur une ligne secondaire et Yeuse

essayait de ne pas laisser se creuser un écart entre la tache blanche du silico et l'ambulance.

Jeb Interson devait disposer de radar, de dispositifs spéciaux pour se repérer dans cette nuit totale.

— Nous roulons vers l'Est, vers NYST, constata Lady Diana. C'est déjà une bonne chose.

Puis ce fut la « deserted », en bordure d'un réseau plus important qui, indifférent, passait à côté de cette station désormais abandonnée.

Yeuse aperçut de vagues lueurs, des silhouettes, des wagons abandonnés, éventrés. Le silico zigzaguait à travers des piles de vieux matériel et soudain s'immobilisa. Jeb Interson alluma ses phares pour prouver qu'il n'y avait rien à craindre, et descendit pour les rejoindre.

— Vous êtes en sécurité. L'endroit est peuplé de traîne-wagons qui en fait sont à mon service. C'est un cimetière de wagons et de locos. Ils récupèrent les pièces d'occasion, le bois, les matériaux pour les revendre. La station m'appartient et je leur trouve des marchés avantageux. Ils sont une trentaine et ne s'en laissent pas conter. La police ferroviaire n'ose pas venir ici. Les Aiguilleurs encore moins.

Lady Diana paraissait agacée qu'un tel endroit existe. Un État dans l'État. Son autorité s'en trouvait amoindrie, devait-elle penser.

— Nous avons tous nos coins secrets, dit Jeb Interson qui devinait son état d'esprit. Vous êtes bien heureuse que Kab Station existe. Je vais partir maintenant rejoindre mon domaine. Je vais vous envoyer une équipe médicale...

Les deux femmes restèrent seules. Lady Diana paraissait songeuse et Yeuse lui demanda si c'était au sujet de Jeb Interson qu'elle s'inquiétait.

— Non, je le crois sincère. Il a été surpris que tu sois mon héritière, mais il a très vite admis le fait. C'est un réaliste... Ce que je crains c'est le manque de temps. Je me sens très mal... Je ne sais pas si je tiendrai même quarante-huit heures.

On frappa à la porte du sas et un traîne-wagon arriva avec un plateau :

— Voilà de quoi bouffer et boire... À votre service pour n'importe quoi, voyageuses.

CHAPITRE XXV

Une nouvelle fois le Président Kid fut réveillé en pleine nuit par la secrétaire intérimaire Mary Halan. Il venait juste de s'endormir et il la regarda d'un air furieux :

— Je me demande si vous faites du zèle avec l'espoir de faucher la place à ce pauvre Fields, ou si vraiment l'urgence est telle que vous osiez me tirer de mon sommeil.

— Nous avons un étrange message codé de votre délégué permanent auprès de la CANYST. Il a utilisé le code que vous seul pouvez décrypter, ce qui prouve, sinon l'urgence, du moins la gravité de cette communication.

Le Kid se leva sans se soucier de sa nudité. Elle resta impassible, même si la vue de ces toutes petites jambes et de ce tronc démesuré lui était insupportable. Il fit exprès de ne pas lui tourner le dos et d'exhiber un sexe en semi-érection. Chaque nuit il faisait depuis quelque temps le même rêve érotique où Yeuse tenait un rôle surprenant. Il enfila sans se presser sa robe de chambre.

Dans son fauteuil roulant il se rendit à sa propre console électronique, introduisit son chiffre secret, puis le texte de son délégué permanent à NYST.

La traduction fut presque instantanée : « Nous vous prions d'interrompre immédiatement toute livraison d'huiles à destination de la Panaméricaine, de l'Australasienne et de la Tankoil Co. Explications impossibles. Complot des Aiguilleurs flagrant. Nous engageons notre responsabilité et notre honneur pour garantir cette demande. Palgeste. »

Le Kid resta songeur devant cette traduction affichée sur l'écran. Palgeste était un homme de quarante ans, très sérieux, digne de confiance même si parfois il se permettait d'adapter les

consignes du Président Kid aux circonstances. Mais jusqu'ici il avait souvent eu raison. S'il demandait la suspension des livraisons d'huiles c'était qu'un fait nouveau était intervenu.

— Combien de temps a mis le message ?

— Trente-quatre heures, voyageur Président.

— C'est toujours trop long.

Un jour il s'attaquerait sérieusement à ce problème des communications intercompagnies. Il y songeait depuis longtemps mais n'avait jamais eu de temps à consacrer à une étude préliminaire et au chiffrage financier, sans parler des difficultés diplomatiques. Il lui faudrait trouver un homme ou une femme qui prendrait la direction de ce dossier et le mènerait au bout. Trente-quatre heures pour que ce message lui parvienne. On disait que la diffusion des ondes radio était handicapée par des phénomènes inconnus dans la haute atmosphère.

— Prenez note... À dater de ce jour et de cette heure, toutes les livraisons d'huiles de toutes catégories à destination des Compagnies Panaméricaine, Australasienne et de la Tankoil sont suspendues jusqu'à nouvel ordre. Vous donnez à ce texte la plus grande publicité et vous avertissez les représentants de ces trois Compagnies.

— Mais, voyageur Président, c'est la guerre économique que vous déclenchez... Les cours vont monter et les mesures de rétorsion...

— Obéissez sans commentaire, pour l'instant... Demandez aux bureaux spécialisés qu'ils fassent une note sur les conséquences à court et à long terme. Merci, je vais me recoucher.

Mais il n'en fit rien et continua d'aller et venir sur son fauteuil électrique. Il demanda du café et le dossier de Palgeste. Ce dernier pouvait participer à une spéculation éhontée sur les huiles, se croyant à l'abri de toutes représailles à des milliers de kilomètres de Titanpolis. Très vite le prix de l'huile et des sous-produits allait grimper à des cours excessifs.

Il se fit communiquer la liste des principaux acheteurs et finit par découvrir que le premier intéressé dans cette affaire serait Jeb Interson, le roi de la protéine animale, qui retirait des huiles de quoi alimenter toute la population panaméricaine.

Ces protéines, mélangées à des produits différents, permettaient

d'apporter une alimentation équilibrée à des millions de gens. Ce Jeb Interson appartenait au conseil d'administration de la Panaméricaine.

Dans cette Compagnie des actions étaient aux mains de quelques personnes, alors que dans la Banquise le Kid avait voulu que chaque habitant en possède un chiffre minimum, lui-même se réservant la majorité de blocage.

— Je veux des renseignements sur Jeb Interson.

— Votre secrétaire Fields vient de se présenter à la frontière ouest avec une quinzaine de personnes, lui annonça Mary Halan.

— Dirigez-le immédiatement vers le Viaduc, branche latérale Sud 85.

— Sans leur laisser le temps de s'arrêter à Titanpolis ?

— Exactement. Fields reviendra ensuite ici au rapport... Les renseignements sur Jeb Interson, ça vient ?

On les sortit de l'ordinateur et il commença de recevoir des chutes d'imprimantes. Jeb Interson était un avocat fameux qui soutenait les intérêts des grands actionnaires contre les décisions de Lady Diana. C'était son opposant le plus féroce, le plus intransigeant, mais il défendait aussi tous ceux qui, pour une raison ou une autre, engageaient une procédure contre les Aiguilleurs.

— Voilà qui est intéressant, murmura le Kid. Je commence à y voir plus clair.

Il lut avec intérêt une anecdote assez significative. Jeb Interson, le grand avocat, le roi de la protéine animale, avait durant deux ans plaidé contre les Aiguilleurs pour une famille de modestes fermiers qui avaient été spoliés par la caste. Il fallait une motivation profonde pour que cet homme très occupé perde ainsi des heures à lutter contre cette puissance occulte. C'était tout en sa faveur, et cette attitude expliquait que Palgeste ait demandé que l'on interrompe l'exportation des huiles. Palgeste avait dû rencontrer secrètement l'avocat qui l'avait prié d'intervenir auprès du Kid. Sans protéines animales, sans huile, les Aiguilleurs, du moins leur candidat à la succession de Lady Diana, devraient faire face à une situation explosive.

Palgeste avait-il choisi Jeb Interson comme successeur de Lady Diana ? Estimait-il que c'était celui qui se trouvait le plus intéressant pour la Compagnie de la Banquise ? C'était certes un

bon client, mais le Kid n'était pas certain qu'il ait en plus des sentiments très amicaux pour lui. À plusieurs reprises il avait reproché à Lady Diana de se montrer trop faible envers le Kid, de n'avoir pas essayé de reprendre sa revanche après la défaite effroyable qu'elle avait subie sur la banquise. Toute sa flotte engloutie d'un coup.

— Il y a autre chose... Palgeste ne peut en dire plus sinon son message mettrait une semaine à nous parvenir... Et Yeuse dans tout cela ? Yeuse qu'on disait prisonnière de Lady Diana et qui, d'après les Aiguilleurs, aurait enlevé celle-ci pour l'assassiner ? C'est tout à fait imaginable.

Il n'avait plus sommeil, mais la fatigue le rendait désagréable. Il exigeait que l'on essaye d'avoir des informations par tous les moyens.

— Harcelez nos correspondants, nos représentants, épluchez les listes de la police des frontières. Il y a peut-être des voyageurs qui arrivent de Panaméricaine et qui savent quelque chose. Ne vous contentez pas des gens installés là-bas. Il est possible qu'en Transeuropéenne ou en Africana, pourquoi pas en Sibérienne, on en sache plus long que nous. Dites au maréchal Sofi que je veux le voir le plus rapidement possible.

Le célèbre manchot se présenta un peu avant midi dans son bureau.

— J'ai appris, pour votre ambassadrice voyageuse Yeuse... Je vous annonce que j'ai déjà protesté auprès de l'ambassadeur panaméricain sur l'accusation portée contre elle... Il s'agit d'une machination très certainement, avec les Aiguilleurs qui tirent les ficelles. Notre Convention du Moratoire a déjà mis le monde entier en garde contre la caste, et chez nous nous essayons de les remplacer par des personnes n'appartenant pas au milieu.

C'était exact mais c'était un échec car les relations avec les autres Compagnies, relations ferroviaires et économiques, s'en trouvaient compliquées. Les Aiguilleurs bloquaient les convois de marchandises, les détournaient, les orientaient mal, faisaient du zèle en vérifiant la sécurité, contrôlaient les permis des chauffeurs, veillaient au respect des conventions internationales. Si bien que la Sibérienne avait dû assouplir sa prise de position.

— D'après les renseignements que j'ai, dit le maréchal, Lady

Diana serait très mal. Mais on m'a assuré qu'elle n'était pas morte et qu'elle envisageait de désigner son successeur.

— Ce serait Jeb Interson ? demanda le Kid.

— Certainement pas. On parle d'une héritière tenue secrète jusque-là.

CHAPITRE XXVI

Fatigué mais satisfait, Fields revint avec Liensun jusqu'à son train spécial pour lui présenter l'équipage qu'il avait recruté là-bas, dans cette Sun Company à tous les diables.

— J'ai cru que je n'en sortirais jamais... Quel monde étrange... Ces temples suspendus dans le vide, ces échafaudages...

— Comment va Ann Suba ?

— Oh, très bien... Je l'ai trouvée charmante, très belle... Je ne m'attendais pas, dans un pays aussi sinistre, aux belles réalisations qu'elle a obtenues de ses compagnons... Ils vivent dans un grand confort à tous les niveaux, ont délaissé les plates-formes pour les cavernes. C'est très réussi...

— Elle ne vous a pas donné de message pour moi ?

— Non...

— Elle vit seule ?

Fields parut choqué par cette question :

— Vous pensez bien que je n'ai pas eu l'outrecuidance de lui poser ce genre de question... J'ai vu qu'elle était très occupée, qu'elle veillait tard, se levait très tôt... Je ne pense pas qu'elle ait encore le temps de songer... d'envisager une vie sentimentale.

Liensun pénétra dans le wagon de l'équipage et tout de suite eut une impression désagréable. D'abord le wagon était mal tenu et empestait, et ensuite il ne connaissait aucun de ces hommes à part un certain Luidin, très bon timonier par ailleurs.

— Qui est le commandant de bord ?

— C'est moi. Je me nomme Quinsey.

— De mon temps vous n'étiez ni commandant, ni second, fit brutalement Liensun.

— Mais, protesta Fields, voyageuse Suba m'a affirmé...

— Elle vous a roulé, dit Liensun... Vous a refilé les rebuts d'équipage dont elle ne voulait pas. Les vrais professionnels, les commandants et les hommes, elle les a gardés... C'est de bonne guerre, mais je veux qu'on sache que je ne suis pas dupe. Quinsey, je sais maintenant que vous étiez lieutenant en second. Ni commandant, ni commandant en second.

Quinsey baissait la tête sans répondre. Liensun lisait dans la pensée de ces quinze hommes qui lui faisaient face, dans le compartiment central qui servait de salle à manger.

— Il y a deux bons mécanos parmi vous à condition qu'ils arrêtent de boire. Un bon timonier : Luidin. Les autres, vous ne savez pas grand-chose sur les dirigeables. Pourtant vous l'avez vu celui qui est dehors. Il est prêt à voler. Nous avons fait des essais mais toujours en bout de câble.

— Voyageur Liensun, je suis désolé que vous ne soyez pas satisfait de ma mission... Pour ma défense je vous dirai que je n'y connais rien et que je me suis laissé duper... Vous pouvez faire part de votre mécontentement au Président Kid...

— Non, dit Liensun en souriant. Je vais m'arranger avec cette bande-là.

Fields finit par s'en aller à bord de son train spécial, abandonnant le wagon à l'équipage.

Ces gens-là paraissaient maussades, inquiets et sur le point de se révolter. Liensun explorait chaque cerveau et il finit par avoir une opinion sur chacun.

— Asseyons-nous, dit-il.

Il s'installa au bout de la table, fit apporter de quoi boire. Fields le puritain n'avait fait servir que des boissons sans alcool. Lui, commanda de la bière et de la vodka. Les visages de certains s'épanouirent. Mais cinq ou six se contentèrent d'un peu de bière et même de café. Liensun les repéra tout de suite. Parmi eux le timonier Luidin auquel il s'adressa presque tout le temps :

— Vous toucherez la solde qu'on vous a promise, mais comme certains se sont inventé des spécialités qu'ils n'ont jamais exercées, je pense que toutes les soldes seront mises ensemble et puis partagées par quinze. Par la suite on verra qui est capable, qui ne l'est pas. C'est correct, non ? Ceux qui ne sont pas d'accord peuvent le dire. On les reconduira ce jour même à la frontière avec une

somme suffisante pour retourner d'où ils viennent.

— Vous savez bien que les lamas ne nous laisseront jamais revenir, cria Quinsey.

— Il fallait y penser avant.

Quinsey essaya de supporter son regard mais Liensun abusa de son pouvoir et finit par l'effrayer en pénétrant dans son cerveau. Quinsey préféra boire sa bière additionnée de vodka.

— Luidin deviendra le commandant de bord. C'est un bon timonier et il a volé des centaines d'heures sur tous les aéronefs de la Fraternité. Nous effectuerons un vol d'essai demain. À bout de câble pour commencer, puis d'ici trois jours nous aurons notre autonomie.

— Pourquoi le Président Kid a besoin d'un dirigeable au risque de s'attirer des ennuis ? demanda Luidin.

— Pour aller survoler Jelly. L'amibe géante connaît une expansion rapide vers le Sud et menace des installations banquisiennes. Nous devons y mettre un terme. Si vous ne connaissez pas tous les dirigeables, vous connaissez bien Jelly. Votre expérience nous sera fort utile.

Ils se regardèrent atterrés à la pensée de retrouver les mêmes dangers déjà rencontrés dans la base de Fraternité II.

CHAPITRE XXVII

Dans la nuit arriva une voiture automoteur dans le cimetière de vieux wagons et Lady Diana fut transférée à l'intérieur. C'était une unité médicale très sophistiquée où trois médecins prirent en charge la malade. Les dernières techniques cardiaques furent employées pour soutenir son organisme, et quand Yeuse se réveilla dans une aube venteuse, on vint la chercher car Lady Diana la réclamait.

Assise dans son lit, elle paraissait ragaillardie, mais le médecin-chef qui avait reçu la jeune femme lui avait confié que ce n'était plus qu'une affaire d'heures.

— J'attends deux délégués de la CANYST, dit Lady Diana, pour authentifier mon testament.

— Mais les Aiguilleurs ne les laisseront jamais venir ici.

— Jeb Interson m'a téléphoné d'être prête à les recevoir. Il s'agit du délégué permanent du Kid, Palgeste, et de celui de la Transeuropéenne, Fontil. Possible qu'ils amènent avec eux celui de la Sibérienne : Oralov.

— Trois sur six, fit Yeuse interloquée ; l'avocat a bien travaillé.

— Et l'Africanien qui préside la CANYST pour cette année ne sera pas hostile.

Les trois hommes arrivèrent dans un très vieux ensemble de wagons condamnés à la casse. Il avait fallu les faire voyager dans ce piètre convoi pour les soustraire à la surveillance des Aiguilleurs.

Ils paraissaient furieux d'ailleurs et Yeuse redouta que l'entrevue ne tournât mal, mais l'un des traîne-wagons de Kab Station la rassura :

— Ils sont remontés contre les Aiguilleurs, trouvent intolérable leur pression, dit l'homme en lui apportant de quoi déjeuner.

Il venait de servir les gens de la CANYST avant de venir la voir.

— Ils ont discuté avec la vieille et maintenant ils se concertent. Jamais vu autant de personnages importants dans le coin. Ça va devenir célèbre si ça continue.

Un peu plus tard, Palgeste vint la voir. C'était un petit homme rabougri, souffreteux mais d'une grande intelligence.

— J'espère que le Kid a bien reçu mon message radio pour stopper la vente d'huile à différentes Compagnies... Nous avons vu les bordereaux de Lady Diana... Il va falloir tout vérifier, bien sûr, et ça va demander du temps... D'autant plus que nous devons agir secrètement, ce que nous admettons difficilement. Fontil ne supporte plus les Aiguilleurs et a basculé dans notre camp.

— Vous saviez que Lady Diana était en vie et que c'était une machination.

— Interson nous a prévenus, mais nous avons du mal à le croire. J'ai demandé à la rencontrer... Oralov aussi. Et puis Fontil a suivi...

— Les autres délégués ?

— Nous avons dû tenir l'Australasien et le Panaméricain dans l'ignorance de nos démarches. Le président africain a décidé de s'abstenir, de rester neutre jusqu'à plus informé. Nous avons pris des photographies ainsi que les doubles des bordereaux... Nous avons déjà fait l'inventaire des actions de Lady Diana pour une répartition future, si jamais elle était morte intestat. Il y aurait eu vente au plus offrant.

— Palaga aurait surenchéri, dit-elle.

Il la regarda avec l'air de celui qui ne comprend pas.

— Lady Diana ne vous a pas parlé d'un oncle ?

— Un oncle ! s'exclama Palgeste. Première nouvelle. Un oncle à son âge ?

— Le frère de sa mère, le M.S.A. des Aiguilleurs. Il se nomme Palaga.

— Que racontez-vous là ?

Calmement elle lui rapporta ce qu'elle savait, sans comprendre pourquoi Lady Diana avait tu l'existence de Palaga. Peut-être commençait-elle d'avoir des déficiences mentales au fur et à mesure où son état se dégradait.

— C'est difficile à croire, dit Palgeste. On n'a jamais parlé d'un

Maître Suprême chez les Aiguilleurs...

— Il pourra prouver sa parenté et aura, sinon l'héritage, un droit de préemption.

— Les Aiguilleurs n'ont pas le droit de faire fortune.

— Faire fortune, non, mais si cette fortune est d'origine familiale ?

Palgeste visiblement avait du mal à accepter cette révélation.

— Lady Diana nous en aurait parlé... Elle m'a paru lucide.

— Peut-être se méfiait-elle de l'un d'entre vous.

— Fontil, peut-être. Elle vous a désignée comme héritière et nous sommes en train d'établir les actes officiels. Mais si ce Palaga se manifeste, vous perdrez... Et ce sera dramatique... La puissance Panaméricaine entre les mains de la caste... La Banquise sera la première cible de ces gens-là... Il faut que je retourne là-bas. On vous convoquera.

La journée s'écoula lentement. Yeuse ne savait que faire pour tuer le temps. Impossible de se promener au-dehors dans cette station ouverte à tous les vents, et celui du Nord soufflait fort ce soir-là. On cassait des wagons, une grue sur rail les soulevait à une grande hauteur et les laissait retomber d'un coup. On brûlait les matériaux plastiques dans une puanteur insupportable et on récupérait le bois et les métaux.

Un traîne-wagon vint la chercher pour la conduire jusqu'au wagon médical. Palgeste l'attendait dans le sas, tout frigorifié :

— Ne parlez pas de Palaga, lui souffla-t-il à l'oreille avant de la conduire dans un compartiment.

Lady Diana recevait à nouveau des soins, massages cardiaques, perfusions. On allait peut-être lui placer un multistimulateur, pour le cœur, les reins et l'influx nerveux.

Les deux autres délégués la saluèrent d'un geste de la tête en se levant et elle prit place autour d'une petite table ronde. Ils l'observèrent en silence. Fontil ne lui paraissait pas inconnu, peut-être l'avait-elle rencontré à Grand Star Station, capitale de la Transeuropéenne lorsqu'elle était ambassadrice là-bas. Oralov, lui, ne lui disait rien.

Ce fut lui qui prit la parole avec un curieux accent :

— Vous connaissez le maréchal Sofi... Vous avez visité notre Compagnie il n'y a pas si longtemps... Le maréchal est appelé à un

brillant avenir.

C'était donc cela. Oralov pensait que, si jamais Sofi prenait la tête de la Sibérienne, il bénéficierait de faveurs pour avoir soutenu la candidature de Yeuse.

Fontil paraissait songeur. Il savait qu'elle était aussi l'amie de Floa Sadon, sa présidente, mais n'ignorait pas ce que leur amitié avait eu parfois de scandaleux. Peut-être que Floa ne tenait pas à ce que son amie devienne la puissante P.D.G. de la Panaméricaine.

— Le testament de Lady Diana est authentifié, bien sûr... Mais nous devons étudier les conséquences de votre accession aux actions de Lady Diana sur l'évolution de la Compagnie. D'abord votre qualité de Banquisienne représente un obstacle. Nous ne voulons pas que plus tard les deux Compagnies se fondent en une seule et soient en situation de monopole... Pas de cartel... Vous devrez prendre l'engagement de refuser toute union dangereuse... Mais ce n'est pas tout. Vous devrez réfléchir sur un programme détaillé et le faire approuver par la CANYST. Bien entendu, il y aura aussi le serment habituel de respecter les Accords de NYST.

Yeuse fut prise de vertige. Jusque-là elle avait surtout réfléchi à tout ce qu'elle pourrait entreprendre pour retrouver Lien Rag et conduire la Panaméricaine sur la voie de la démocratie, faire venir les secrets au grand jour, obliger les Aiguilleurs à expliquer au monde entier ceux qu'ils détenaient sur l'ère glaciaire, sur leur rôle au sein des Compagnies. Y avait-il là de quoi contrevenir aux lois de la CANYST ?

— Ensuite il faudra une assemblée générale qui devra vous élire. Cette élection devra être entérinée par le conseil restreint d'administration.

Elle inclinait la tête comme si elle était bien décidée à observer toutes ces prescriptions. Palgeste la regardait en coin avec un petit sourire satisfait.

— Peut-il y avoir d'autres candidatures ? demanda-t-elle.

— Bien entendu... Le décompte des actions prendra un certain temps, les bordereaux ne suffisent pas. Certes nous en tenons compte pour engager le processus de la succession, mais nous avons besoin de voir les actions. Lady Diana gouverne depuis plus de cinquante ans et à ses débuts la CANYST ne possédait pas autant de pouvoir.

En fait l'organisme intercompagnies s'était fortement bureaucratisé au cours des vingt dernières années, car le Kid, par exemple, celui qu'on appelait le Gnome auparavant, avait pu fonder sa Compagnie uniquement en rachetant des bordereaux d'actions sur des territoires qui n'intéressaient personne, et la CANYST n'avait fait qu'entériner sa prise de pouvoir.

— Je voudrais maintenant, dit Yeuse, prendre la parole et vous poser quelques questions.

Sauf Palgeste qui resta impassible, allumant un cigare euphorisant, les deux autres parurent agacés.

— Nous vous écoutons.

— Nous sommes ici dans un cimetière de vieux wagons condamnés à la casse. Nous nous cachons, Lady Diana, moi-même, vous-mêmes. Vous êtes venus jusqu'ici en prenant garde de passer inaperçus. Que craignez-vous donc ?

Elle attendit une réponse qui ne vint pas, les délégués restant figés sur leur siège, sauf le Banquisien qui tirait voluptueusement sur son cigare euphorisant.

— Lady Diana et moi-même pourrions être ici depuis pas mal de temps si nous avions pu circuler normalement comme son rang et, à un titre moindre, le mien, nous y autorisaient. Seulement une bande de gangsters, le mot est encore trop faible, nous a obligées à prendre d'énormes précautions et...

— Je récusé le mot gangsters, dit le délégué Transeuropéen, très pâle, s'il fait référence aux Aiguilleurs.

— Vous voyez juste car c'est bien d'eux qu'il s'agit.

— Alors taisez-vous ou bien je quitte cette réunion.

— Si nous avions pu arriver plus tôt, Lady Diana aurait eu encore plus de chances d'être sauvée, et il faudra bien que le monde entier le sache. Y a-t-il eu enquête de la Commission sur sa disparition et sur l'histoire rocambolesque de son enlèvement et de sa mort ? Sur ma culpabilité annoncée par les mêmes gangsters ?

Fontil se leva et fit mine de sortir mais Yeuse leva la main :

— Je demande à la CANYST de veiller désormais sur la sécurité de Lady Diana et sur la mienne... En tout état de cause, si elle refusait, les médias l'annonceraient immédiatement au monde entier pour la mettre en face de ses responsabilités.

— Je refuse d'en entendre plus... Nous ne sommes pas toute la

Commission ! hurla Fontil.

— Si. Trois sur cinq.

— Nous sommes six membres permanents.

— La Panaméricaine est disqualifiée du moment qu'il s'agit d'une affaire la concernant.

— D'où sortez-vous ça ? fit Oralov intéressé.

— D'un précédent... Quand je dirigeais la station de Kaménépolis, qui était entièrement vouée à la culture, la CANYST a envoyé une commission d'enquête au sujet d'une pièce intitulée *Papa la rivière ne bouge plus*, que l'on accusait d'être inspirée par les Rénovateurs. Dans cette histoire le délégué banquisien n'a pas eu le droit d'être juge et partie.

— Il y a d'autres exemples, dit Palgeste. On peut établir même une jurisprudence à ce sujet.

— Tout à fait vrai, dit Oralov. Nous avons subi la même exclusion à plusieurs reprises. Ce qui a été fait à nos deux Compagnies peut très bien être décidé pour la Panaméricaine. Nous sommes trois sur cinq, en majorité, donc, pour prendre la décision de protéger Lady Diana et voyageuse Yeuse ici présente.

Fontil regarda la jeune femme puis ses deux collègues.

— Vous êtes fous, murmura-t-il, fous... Savez-vous ce que vous voulez décider là ? C'est de la provocation pure et simple.

— D'accord, dit Yeuse en se levant. Jeb Interson m'a demandé de le tenir au courant des résultats de cette réunion. D'ici ce soir les dizaines de channels, télé, radios, presse écrite, presse sur écran portatif diffuseront la nouvelle que la CANYST n'est pas à même de protéger la vie de Lady Diana et celle de son héritière. Jeb révélera en même temps que nous sommes vivantes et que la CANYST est paralysée par les Aiguilleurs.

CHAPITRE XXVIII

ALORS QU'ON ATTENDAIT LA LOCOMOTIVE GÉANTE SUR LE RÉSEAU DES SEYCHELLES CELLE-CI A DISPARU ENTRE DEUX CROSS STATIONS. PLUSIEURS PATROUILLES FERROVIAIRES ET POLICIÈRES ENVOYÉES SUR LES RÉSEAUX ONT ÉTÉ DANS L'IMPOSSIBILITÉ DE RETROUVER SES TRACES. COMME SI LA MONSTRUEUSE MACHINE S'ÉTAIT VOLATILISÉE.

— Regardez sur l'écran de la Pacific Channel Company ! Hurrah ! Elle arrive, la voilà sur le réseau invisible !

Jdriele se leva, enlaça Farnelle pour quelques mouvements de danse dans la salle des écrans. Elle n'aurait pas demandé mieux qu'il continue à la serrer contre lui. Toute languissante, elle s'abandonnait déjà lorsqu'il la laissa froidement tomber pour aller vers son ami Jdruk et le prendre aux épaules :

— Nous avons gagné, mon vieux, nous avons gagné. Elle va revenir jusqu'ici dans la pyramide et nous pourrons à nouveau la programmer pour pouvoir l'utiliser... Quelle victoire !

Jdruk restait assis devant le pupitre, hochant la tête avec un air étrange. Farnelle avait la tête qui tournait et dut s'asseoir à côté de lui.

— Ce n'est pas tout à fait une victoire, murmura Jdruk. J'aurais souhaité qu'elle obéisse à nos sollicitations sans devoir la duper avec ces renseignements concernant Yeuse.

— L'important c'était qu'elle arrête de semer la panique sur la Dépression Indienne et qu'elle revienne se cacher ici. Elle se fera oublier, le temps que nous nous installions à son bord.

— Elle s'est dérégulée ou alors elle a atteint un niveau inquiétant d'anthropomorphisme absolu.

— Mais voyons, elle a accompli son destin. En quinze ans elle a assimilé tout le programme, tout ce qui devait faire d'elle une machine humaine.

— Oui, mais la voici verrouillée pour tous ceux qui ne sont pas Yeuse, et je ne vois pas comment nous pourrions lui faire oublier la jeune femme.

Farnelle frissonnait délicieusement. Même si elle ne comprenait pas vraiment comment une locomotive pouvait devenir humaine, elle estimait vivre des moments sublimes où les rêves les plus fous, les divagations mentales les plus incroyables prenaient corps et donnaient une réalité effrayante, certes, mais qui dans quelques heures serait visible, palpable.

— Dites, les gars... C'est un homme ou une femme votre locomotive ?

— Quelle importance ? demanda Jdriele.

— Oh, rien. Simplement pour savoir si c'est quelqu'un de normal ou une gouine.

— C'est d'un drôle, fit Jdriele.

La caméra frontale diffusait des images monotones de banquise, de n'importe quelle banquise, et personne ne pouvait dire que la machine roulait vraiment sur les rails de verre. C'était une hypothèse qui se confirma quand les radars d'alerte se manifestèrent une heure plus tard, et qu'une image synthétique du monstre apparut laissant Farnelle abasourdie.

— Mais on mettrait des dizaines de locos normales dans son ventre, murmura-t-elle... J'aurais dû m'en douter en voyant son hangar ici dans la pyramide.

Et puis la machine ralentit et n'avança plus qu'avec une extrême lenteur.

— Elle se méfie, elle flaire le terrain comme un loup de banquise flaire les mâchoires du piège.

À tout moment ils pensaient qu'elle allait s'immobiliser puis repartir en marche arrière, mais bientôt les caméras de la pyramide la cadrèrent à moins de deux kilomètres. Un zoom spécial fit surgir son mufle, sa formidable herse, ses phares de cuivre.

— Une tête de mort, murmura Farnelle. On dirait une tête de mort.

— C'était exactement l'effet recherché, répondit Jdriele en

faisant mine de plaisanter, mais il était visiblement ému.

Les deux petits métis étaient revenus dans la salle des écrans pour réclamer à manger à leur mère et depuis ils restaient là-bas près de la porte, silencieux, émerveillés eux aussi.

— Dans un quart d’heure...

— Si elle ne rentre pas ?

— Il ne faut rien tenter... Surtout rien... C’est elle qui décidera, dit Jdruk.

Là-bas, l’écran de la Pacific Channel Company venait de perdre sa neige pour donner quelques images d’archives sur les exploits de la locomotive, tandis qu’une voix de journaliste expliquait comment celle-ci était devenue, en quelques mois, à la fois un dieu et un démon redouté dans toute une partie de l’Australasienne. Depuis quinze ans cette locomotive pirate avait disparu des réseaux, et des personnes autorisées doutaient qu’il s’agisse de la même après tant d’années.

— Qui sont ces personnes autorisées ? se moqua Jdriele.

— C’est du baratin, conclut Jdruk.

Mais Farnelle suivait cette remémoration des diverses étapes de la course folle et tumultueuse de l’animal mécanique. En même temps elle pouvait la voir se rapprocher et un sentiment merveilleux l’envahissait. Pour des millions de gens, la locomotive s’était mystérieusement évaporée et elle faisait partie des cinq privilégiés qui pouvaient assister à son approche, qui dans quelques minutes la contemplerait dans le hangar, pourraient même la toucher.

Farnelle imaginait son ventre bouillant, ses flancs couverts d’une écume de vapeur, croyait entendre sa machinerie gronder comme un cœur géant, ses naseaux expulser des nuages d’haleine sursaturée d’eau.

— Voilà, elle rentre à l’écurie, dit Jdriele.

Jdruk le regarda de travers et il rectifia :

— Disons qu’elle revient à la maison en fille prodigue...

— Laissons-lui le temps.

Dans le hangar une batterie de caméras prit le relais et Farnelle put voir le monstre sur toutes les coutures, compter les sabords, les hublots, les tubulures, les combinaisons gothiques de ses bas-côtés, les dômes de ses postes de pilotage. On lui avait dit qu’à l’intérieur c’était une succession d’étages, de ponts plutôt jusqu’aux soutes en

bas, avec la salle des machines. Des chambres d'un luxe inouï, des salles de bains, des salons, des cuisines, des entrepôts frigorifiques avaient été installés par le génial constructeur.

— On va la voir, mam ? demanda son aîné.

Elle mit un doigt sur sa bouche et l'enfant n'osa plus rien dire.

— Elle halète encore comme une bête qui se sent aux abois, qui a trouvé un terrier mais qui n'est pas certaine que c'est le bon.

Les micros amplifiaient ce bruit de souffle oppressé, contenu pour ne pas éclater trop puissamment et révéler sa présence de fauve.

— Bien, dit Jdruk en se levant. Il faut quand même y aller.

Mais Jdriele le laissa partir sans bouger, retint Farnelle et les enfants :

— C'est lui d'abord... C'est SA MACHINE.

CHAPITRE XXIX

Depuis combien de jours marchait-il ainsi vers le Nord, depuis combien de temps, et combien de kilomètres avait-il effectués ? Combien de cellules nerveuses avait-il brûlées pour ouvrir sa voie dans le protoplasma, pour réprimer quelques tentatives isolées d'agressivité ? Jelly, colonie énorme d'amibes, ne répartissait pas de façon homogène ses captures de chasse si bien que de vastes territoires de son corps gélatineux mouraient de faim alors que d'autres, gavés, refusaient la nourriture.

Jdrien, accompagné des axones qui s'étiraient d'un neurone à l'autre, reliait des vacuoles. Le futur système sanguin se développait, devenait gigantesque, mais les forces de Jdrien déclinaient. Il avait usé toutes ses ressources de télépathe et ne parvenait que difficilement à garder le contact. Jelly, affamée d'amitié et de tendresse, réagissait peu à peu avec une inquiétante frustration, et il pensait qu'elle finirait par le phagocyter dans un excès d'amour déçu.

Il ouvrait sa tranchée à l'air libre pour mieux respirer l'oxygène, essayer de revitaliser son cerveau, mais n'y parvenait plus. Les nuits devenaient atroces car il essayait de ne pas trop s'enfoncer dans le protoplasma pour rester à la surface, mais alors c'était le froid qui le harcelait et dévorait ses extrémités d'engelures.

Jelly aurait son réseau de circulation sanguine long de centaines de kilomètres. Toutes les poches, où le sang gorgé d'anticorps et d'antibiotiques artificiels était stocké, avaient été réunies, et un jour ce sang irait à la rencontre de la solution sibérienne et la détruirait. Alors Jelly, lentement, reprendrait son territoire, remonterait vers le Nord, vers ses paradis de chasse qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Il n'avait presque plus rien à manger et parfois disputait la

nourriture à l'animal, des quartiers de morse, de manchot. Parfois un goéland abusé se posait sur le dos de Jelly, prenant les irrégularités de ses formes pour des congères, et se laissait piéger. Jdrien en avait dévoré un tout cru, appréciant cette chair chaude, ce sang pas encore figé par le froid de la mort. Il avait aussi arraché des lambeaux d'une baleine que l'amibe, enfin une province de l'amibe, était en train de dissoudre lentement. Mais c'était insuffisant pour le conserver en bonne forme. Il avait besoin d'arrêter, de mettre son cerveau en jachère un bon mois avant d'espérer retrouver sa vitalité.

Il ne savait même plus ce qui le poussait à continuer vers le Nord, puisque désormais le travail s'effectuait sans lui, puisque les neurones, enfin ce qu'il appelait les neurones et qui n'en étaient pas exactement, se reliaient, diffusaient l'information, le schéma de la circulation sanguine, puisque Jelly avait appris à frissonner régulièrement pour expulser ce sang le long des nouvelles conduites forcées par les axones.

Même Vsin, même sa fille Vsiena n'existaient plus puisque lui-même n'était plus un homme avec son poids de souvenirs bons et mauvais. Il n'était qu'un élan mental qui continuait parce qu'il avait décidé des semaines, peut-être des mois auparavant, qu'il devait le faire. Tout son corps s'était instruit de cette volonté, l'avait intégrée si profondément que plus rien ne pourrait désormais l'extirper.

Un jour peut-être il atteindrait la lisière de l'animal, cet endroit où Jelly marquait la banquise d'une ligne bleutée ravagée par les projections de solution bactérienne. Une ligne qui formait une frange douloureuse pour l'amibe. Cette douleur devenait de plus en plus perceptible au point qu'elle était aussi la douleur de Jdrien. C'était sa chair que dévorait le poison sibérien, ses nerfs qu'il attaquait, et dans un sursaut de révolte il finissait par oublier son anéantissement pour continuer à marcher.

Les axones allaient très vite désormais. Ils progressaient dans le cytoplasma plus vite que le rythme de Jdrien, réunissaient les vacuoles, les stocks de sang, l'autre neurone, puis se retiraient tout aussitôt et Jelly pressait doucement son corps pour que le sang emplisse cette nouvelle cavité. C'étaient plusieurs traits rouges dont un gros comme son bras qui accompagnait Jdrien sur sa droite. Un trait parfois fulgurant qui, dans une zone de vacuoles, c'est-à-dire de vide, allait si vite que le Messie des Roux mettait ensuite le reste de

la journée pour en retrouver la tête.

Il savait qu'il allait mourir, qu'il n'avait plus que quelques jours de résistance psychique, qu'il n'aurait pas la force de quitter le grand corps même si la banquise ne se trouvait qu'à quelques kilomètres. Il mourrait et deviendrait l'amibe. C'était ce qu'il finissait par souhaiter, maintenant qu'il avait tout oublié de ce qu'il avait été, tout oublié, ses amis, ses amours, son peuple, ses origines. Tout.

Plus que deux jours, se dit-il ensuite plus tard, plus que deux jours mais les artères seraient complètement forcées jusqu'à cette frange de douleur. Il trouva un grand phoque que Jelly aspirait lentement avant de rejeter les os et la peau, mais n'eut pas envie de puiser dans cette nourriture pourtant facile à prendre. Il n'avait même plus envie de se nourrir.

CHAPITRE XXX

C'étaient les traîne-wagons de Kab Station qui s'étaient chargés de leur faire rejoindre New York Station, que l'on appelait familièrement NYST. Yeuse découvrait que Jeb Interson avait partie liée avec la grande masse des marginaux de la Panaméricaine. Comme dans les autres Compagnies, la société ferroviaire ne se souciait pas de ceux qui se montraient incapables de subir ses contraintes, ses lois féroces qui, sous prétexte de survie, cachaient la recherche du profit, l'impérialisme économique, la sujétion impitoyable de la grande masse.

Jeb Interson était l'avocat de ces gens-là, les avait aidés à s'installer dans les « deserted stations » en plaidant devant les tribunaux commerciaux. Une station non exploitée pouvait légalement être occupée par un groupe organisé, à la seule condition qu'il entretienne la ligne d'accès, les aiguillages et la réserve d'eau théorique pour les chaudières.

Dans un convoi minable qui soulevait des quolibets sur les quais des stations traversées, les membres de la CANYST, Yeuse et Lady Diana, rejoignaient la capitale. Si tout allait bien, elles seraient avant la nuit sous la protection de la Commission d'Application, et les Aiguilleurs ne pourraient rien contre elles. Jeb Interson se tenait prêt à lancer ses médias sur le scoop le plus fracassant de ces dernières années.

Les marginaux connaissaient à merveille toutes les voies secondaires, privées, qui formaient, en dehors des réseaux officiels, une immense toile d'araignée où l'on pouvait voyager des jours durant sans attirer l'attention, sans que les dispatchings centraux soient alertés. Même Lady Diana avait dû ignorer toute sa vie l'existence de cette Compagnie parallèle, capable d'acheminer

n'importe quelle personne, n'importe quelle marchandise jusque dans la Province la plus éloignée de la Panaméricaine.

Les traîne-wagons avaient cependant pris un certain nombre de précautions pour que les trois membres de la CANYST et les deux femmes ne puissent jamais reconstituer leur itinéraire. Dès le départ, les volets métalliques de leur wagon avaient été cadénassés et ils ne pouvaient prendre des repères. Même avec une boussole, impossible de s'orienter car le convoi paraissait le plus souvent tourner le dos à son terminus. Le plus souvent on roulait soit dans des gorges profondes, entre des empilements de congères, soit même dans des tunnels creusés dans la glace. Les stations cross ou Y que l'on devait forcément aborder l'étaient par des écluses peu fréquentées, celles réservées à l'évacuation des déchets, par exemple. Les cinq voyageurs clandestins ne se doutaient pas que depuis longtemps le wagon avait été détaché de sa motrice, et attelé une demi-douzaine de fois à d'autres convois tout aussi piètres d'aspect, de ces trains de marchandises interminables qui charriaient sur des distances énormes des produits sans grande valeur. Des trains qui passaient plus de temps à stationner sur des voies de garage qu'à rouler, mais l'astuce des traîne-wagons était justement de ne jamais laisser le wagon des clandestins immobilisé. Il y avait toujours un aiguillage qui s'ouvrait pour lui, une machine haut le pied qui le tamponnait pour l'expédier vers un groupe de soi-disant clochards qui, en une minute, l'accrochait in extremis à une autre rame en partance.

Bien sûr, le voyage s'allongeait, et là où il fallait deux heures pour rejoindre NYST, toute la journée y passa. Lady Diana était très bas et Yeuse se demandait si leur sécurité ne serait pas fatale à la Présidente.

Fontil, le Transeuropéen, ne tenait pas en place. Il ne supportait pas ce voyage interminable, ces à-coups, ces bruits extérieurs qu'il ne pouvait identifier. Il utilisait le buffet mis à leur disposition pour s'empiffrer de nourriture et boire de la vodka, en déclarant chaque fois que ça ne valait pas les repas de sa Compagnie. Il décrivait les wagons-restaurants de la Transeuropéenne avec une exagération idiote.

Yeuse, qui connaissait très bien comment on vivait dans cette Compagnie, ne songeait même pas à lui porter la contradiction. Elle

surveillait les instruments qui matérialisaient l'agonie de Lady Diana.

Cette dernière fermait le plus souvent les yeux et, quand elle les ouvrait, c'était pour chercher Yeuse qui lui parlait à voix basse. Parfois la vieille femme disait quelque chose, deux trois mots. Son cerveau restait encore lucide mais elle avait de moins en moins la force d'exprimer sa pensée.

Son visage se dégradait, sa graisse devenait plus jaune, d'un jaune sale.

— Le foie doit être attaqué à son tour, disait Palgeste quand il venait voir la malade.

Puis il chuchotait avec Yeuse :

— Pourvu que le Président Kid ait suivi mes instructions sur l'exportation des huiles. J'espère également qu'il enverra la flotte à la frontière sud... Qu'il se méfie aussi du grand maître Lichten qui a dû recevoir des ordres secrets de Palaga...

— Le Kid est rusé... Il agira pour le mieux...

— Si vous devenez la nouvelle P.D.G. de la Panaméricaine, il vous faudra faire face à toutes les oppositions... L'Africana réalisera que les deux Compagnies pourraient la prendre en sandwich... Fontil lui-même a peur pour la Transeuropéenne et Oralov doit se poser des questions.

— Ils ont authentifié le testament.

— Oui, mais ils ne l'ont pas entériné... Gardez précieusement les certificats médicaux, les cardiogrammes et surtout les encéphalogrammes, qui prouveront qu'à l'heure où Lady Diana discutait ses dernières volontés son cerveau fonctionnait normalement. Les Aiguilleurs, les membres du conseil d'administration demanderont des contre-expertises pour essayer de prouver qu'elle était dans un état mental dégradé, et que ce testament lui a été dicté... Vous aurez besoin de toutes vos forces, de tous vos alliés.

Palgeste cherchait à se placer. Il avait en quelque sorte dicté la marche à suivre au Président Kid au sujet de l'huile, et maintenant il essayait de s'imposer comme conseiller privé. Elle devait faire mine de l'accepter mais dès qu'elle le pourrait elle se débarrasserait de lui.

— Tous les membres de la CANYST pensent qu'il faudrait

détacher la Province Antarctique de la Panaméricaine... Lady Diana ne voulait pas en entendre parler... À une époque on conseillait à la CANYST de l'attribuer à Lien Rag... Pour se débarrasser de lui.

— Elle deviendrait quoi, une autre Compagnie indépendante ?

— Autonome. J'ai préparé un dossier très bien fourni et je suis spécialiste de cette région... Je vous le communiquerai dès que possible.

— Il faudrait nommer un gouverneur, c'est cela, fit Yeuse d'un air détaché.

— C'est cela, un gouverneur... En attendant l'accès à l'indépendance totale...

Il se voyait très bien à ce poste, servir d'intermédiaire entre Yeuse et le Président Kid, en retirer de gros bénéfices, devenir une figure internationale.

— Pour l'instant, dit Yeuse, il faut pénétrer dans l'enceinte intercompagnies de la CANYST. Ce n'est que là-bas que nous pourrons enfin respirer de soulagement.

— Bien sûr... Je vais rejoindre mes collègues, essayer de deviner leurs intentions secrètes. Rien n'est gagné, vous savez, et si je peux retourner la situation...

Il voulait se donner le beau rôle, se rendre indispensable. Il se pencha sur Lady Diana :

— Son visage se décompose étrangement.

Comme si la mauvaise graisse fondait, coulait sous la peau de chaque côté de l'arête du nez. Celui-ci d'habitude enfoui dans la masse du visage surgissait, énorme, aquilin. Lady Diana était presque méconnaissable. Toute la tête paraissait s'étaler sur l'oreiller dans une énorme flaque visqueuse.

— Ça va très mal... Regardez les écrans... Le pouls lui-même...

— L'encéphalogramme reste bon, fit-elle remarquer.

— Espérons-le.

Elle fut heureuse de rester seule avec la malade. Elle lui essuya la bouche avec un coton trempé dans une solution d'acide citrique.

Lady Diana ouvrit les yeux, murmura quelque chose. Yeuse dut se pencher pour entendre :

— Méfie-toi de cet homme... L'Antarctique doit rester... panaméricain...

— Ne vous inquiétez pas... Je ne suis pas dupe...

La mourante eut le reflet d'un sourire et referma les yeux. Elle parut connaître un léger mieux car sa respiration devint presque normale.

Yeuse alla se servir un mélange de vodka et de jus d'orange synthétique, vint le siroter à côté de la mourante. Mille pensées l'agitaient.

CHAPITRE XXXI

Farnelle, au bout d'un moment, se rapprocha de Jdriele qui regardait les dernières informations télévisées de la Pacific Channel Company.

— Pourquoi ne nous branchez-vous pas sur le hangar ? J'aimerais assister à la scène.

— Ça ne regarde que lui.

— Pourquoi avez-vous dit que c'était sa locomotive ?

Il ne répondit pas et elle insista :

— J'ai toujours pensé que c'était celle de Kurts le pirate... Et puis cette femme Yeuse a mis le grappin dessus... Mais c'est Jdruk qui la réclame ?

— C'est lui le véritable maître. Lui qui l'a conçue, lui qui l'a aimée, en a fait sa chose. Elle lui a été infidèle et il en crève.

— Voyons, voyons, fit Farnelle dépassée, que voulez-vous dire ? Qu'il est le père de la locomotive pirate ? Mais l'autre, Kurts, alors ?

— Alors ? Jdruk et Kurts ne forment qu'un seul être, vous comprenez ?

Farnelle se tenait à côté de lui et elle regarda ce profil d'homme du froid, ce nez couvert de poils, cette bouche elle-même disparaissant en partie sous la fourrure. Il n'y avait que le haut des pommettes qui se trouvait dénudé.

— Le même homme ? Mais Kurts était un Homme du Chaud ?

— Un métis d'Homme du Chaud et de Femme du Froid, mais il a du sang de plusieurs races...

— Un métis ? Mais c'est un Homme du Froid, ce Jdruk... Il ne supporte pas la chaleur...

— Écoutez, Farnelle, certains mystères nous dépassent, hein ? Sachez que Kurts est devenu Jdruk...

— Il a disparu il y a quinze ans, pas vrai ?

L'autre espèce de Roux évolué n'entendait rien. Il se concentrait sur les images télévisées de la P.C.C. qui n'annonçait rien de bien particulier. On leur avait promis un reportage sur la Panaméricaine et sur ce qui se passait là-bas, des révélations sur la mort ou la survie de Lady Diana, mais jusqu'à présent il n'y avait rien d'autre qu'un reportage sur le Grand Tunnel panaméricain.

— Comment est-il passé de l'état d'Homme du Chaud à celui d'Homme du Froid ? Il s'est gavé d'hormones ? Il a reçu des implants ? On l'a opéré ?

— Pourquoi, ça vous fait envie ?

— Moi, devenir une femelle rousse ? Une de ces créatures éhontées toujours prêtes à se faire saillir en riant devant tout le monde ? Jamais de la vie ! Mais j'ai quand même le droit de m'instruire.

— Vous le saurez un jour...

Il ne put soudain attendre plus longtemps et alluma un des écrans reliés à une caméra du hangar. Il aperçut la masse énorme de la loco mais pas son ami. Il dut successivement brancher les autres écrans pour le découvrir enfin.

Ce fut un choc terrible. Le Roux se tenait face à la locomotive immobile. Il pleurait. Dans un zoom très rapproché, ils virent briller ses larmes dans les poils de son visage.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— La locomotive ne veut pas se déverrouiller pour lui. Elle attend Yeuse. Elle l'a oublié.

— Vous voulez dire qu'il n'a plus rien du Kurts d'autrefois ?

— Rien. Ni le code génétique, ni l'apparence... Ni la même odeur, ni la même voix. Pour la locomotive, il est un étranger, voire un ennemi et elle se méfie.

— C'est épouvantable, fit-elle profondément remuée.

Pendant un quart d'heure ils restèrent silencieux. Kurts devait parler sans arrêt, expliquer, utiliser des mots clés qui pouvaient pénétrer dans la mémoire de la machine et faire sauter les blocages.

— C'est comme une personne humaine qui, à la suite d'un traumatisme souffre d'inhibitions, de ressentiments inexplicables contre une autre personne, un groupe humain. La locomotive, pour aimer Yeuse, a dû oublier Kurts. Elle éprouve un tel remords de

cette trahison qu'elle a enfoui tout ça dans le fond de l'ordinateur. Un interdit empêche d'y accéder.

— Il faudrait cette Yeuse pour faire sauter les verrous ?

— Exactement.

— Ça risque de durer, dites donc... On n'est pas près de repartir dans ce paradis que vous me décriviez avant que la locomotive n'arrive jusqu'ici.

Jdriele soupira. Il aurait voulu couper la diffusion de cette scène douloureuse mais il ne pouvait pas. Ne pouvant se rendre auprès de Kurts pour le soutenir, pour passer son bras sur ses épaules, il lui fallait au moins regarder son face à face avec l'œuvre de sa vie, de toute sa vie.

— Pourquoi est-il resté quinze ans loin d'elle ? C'est une bonne raison pour boudier, non ? fit Farnelle.

— Lui aussi cherchait une explication.

— Quelle explication ?

— Pourquoi nous sommes sur cette boule de glace, pourquoi nous n'avons pas réussi à nous en sortir, pourquoi personne n'est venu à notre secours.

— Qui voulez-vous qui vienne et d'où ? Vous parlez du Dieu de la Bible de mon père, peut-être ?

— Non... Au-delà de ce ciel pourri... Et puis à quoi bon ?

— Vous alliez me parler de quoi ? De ce truc, le Soleil et de conneries de ce genre ? Alors gardez-les pour vous car je n'aime pas ces bêtises...

— Et pourtant..., dit Jdriele.

— Il a trouvé l'explication, votre copain ?

— Il a trouvé la Voie Oblique.

Elle hocha la tête avec l'envie qui la démangeait de pointer son doigt sur son front en le traitant de marteau, mais il avait l'air si convaincu qu'elle en frissonna :

— Bien, la Voie Oblique... Et puis ?

— Ensuite le S.A.S.

— Il y a toujours un sas quelque part alors ? Pour entrer dans une locomotive ou une draisine, pour pénétrer dans une station ou en sortir. Parfois c'est une écluse mais sur la Voie Oblique c'était un sas ?

— Il faut un point entre chaque lettre : S.A.S.

— Ah, et ça veut dire quoi ?

— Salt and Sugar.

Farnelle claqua ses mains l'une contre l'autre mais le bruit fut amorti par ses gants isothermes.

— Nous y voilà ! Déjà Jdruk me parlait de ces deux... symboles, c'est bien ça... Deux symboles de la vie des Roux...

— De la vie de nous tous en fait, fit Jdriele.

— C'est loin d'ici, ce S.A.S. ?

— Très loin.

— Bon, et vous alors, que faites-vous dans cette histoire incroyable ? Si Jdruk est Kurts le pirate, vous, vous êtes qui ?

— Vous avez deviné, non ?

CHAPITRE XXXII

Ce n'est que plus tard que Yeuse apprit comment les traîne-wagons et Jeb Interson s'y étaient pris pour que leur wagon pénètre dans la station-enclave de la CANYST.

Tous les réseaux de la Panaméricaine convergeaient vers NYST mais deux lignes seulement reliaient l'enclave au reste de la station. Et ces deux lignes étaient étroitement surveillées par les Aiguilleurs. Deux trains blindés les bloquaient et un grand nombre de bâtiments de guerre circulaient sur la grande couronne qui contournait l'enclave. La circulation y était réduite et contrôlée constamment.

Ce fut juste à la tombée de la nuit que Jeb Interson lança la grande opération Clarté. Déjà ses médias avaient annoncé que la fabrication des protéines animales se trouvait interrompue, faute de matière première, et les commentaires de ses organismes de presse avaient clairement expliqué que la ration journalière minimum allait de ce fait être réduite de vingt-cinq pour cent.

Dans toute la Concession, un grand mouvement de révolte avait suivi la stupeur première et on signalait des grèves insurrectionnelles dans de grandes stations. Surtout chez les dockers qui formaient une corporation indépendante. Chaque docker avait droit à une chaleur de dix-huit degrés et à deux mille cinq cents calories alimentaires. Les vingt-cinq pour cent de réduction ramenaient leur ration quotidienne à dix-huit cent soixante-quinze calories, ce qui faisait d'eux une catégorie de travailleurs aussi mal payée que les autres. Dès lors le travail cessa et les wagons de marchandises furent abandonnés sans être déchargés.

Les Aiguilleurs, impressionnés par l'étendue de la grève dans NYST, durent déplacer un train blindé et des bâtiments de la flotte

pour encercler des grévistes. Mais en même temps une bande de marginaux évaluée à six cents individus s'en prirent à des entrepôts de marchandises, notamment de nourriture, non loin de l'enclave, et ce fut le dernier train blindé qui fut chargé de mater ces pilliers.

Le wagon des cinq voyageurs clandestins se trouva brutalement tamponné par un remorqueur puissant, juste au moment où le train blindé quittait sa position pour y être remplacé par des avisos et des destroyers. Pendant deux minutes une sorte de brèche s'ouvrit dans le réseau secondaire. Les aiguillages reprenaient leur place primitive juste avant d'être sollicités par les bâtiments de la flotte.

Le wagon lancé comme un bolide franchit les trois kilomètres donnant accès à l'enclave en moins de deux minutes. Il passa sous les yeux effarés du serre-frein du train blindé et ceux non moins arrondis du premier pilote d'avisos qui arrivait.

Là-bas dans l'enclave tout était prêt pour freiner l'arrivée en force d'une voiture folle. C'était ainsi que s'effectuait le ravitaillement du personnel avec des wagons de marchandises, et un circuit de ralentissement formait une spirale concentrique autour du grand train de la Commission.

Dès le premier tour le wagon ne roulait plus qu'à quarante à l'heure et il freina ensuite automatiquement pour aller très doucement s'immobiliser contre les heurtoirs.

— Victoire, clama Palgeste en pénétrant dans le compartiment où gisait Lady Diana.

Il paraissait croire qu'il était à lui seul l'artisan de cette réussite.

CHAPITRE XXXIII

On ne pouvait transporter Lady Diana à l'intérieur de l'immense train de la CANYST. Yeuse, qui avait été déléguée de la Banquise à une certaine époque, chargée de renouer des relations avec la Panaméricaine, ne reconnaissait pas l'enclave. La CANYST c'était d'abord un convoi de plusieurs dizaines de wagons à quatre étages, flanqués de rames plus petites. On pouvait aller des unes aux autres, marcher des jours sans jamais atteindre son but si on n'avait pas un plan précis. Des ascenseurs et un service intérieur de petits véhicules électriques permettaient d'atteindre les services intéressés.

Les délégués des grandes Compagnies, avertis de l'arrivée de Lady Diana, ne se bousculaient pas pour venir s'incliner devant elle. Ils ignoraient jusque-là qu'elle fût vivante et, malgré leur curiosité, prenaient le temps de changer de vêtements, celui de se faire attendre pour se donner plus d'importance.

Le premier à se présenter fut le président Africanien Calao, et Lady Diana le regarda avec une intensité féroce, prononça quelques mots qu'il dut écouter penché sur elle, son oreille à deux doigts de la bouche desséchée. Il se redressa, regarda Yeuse avec surprise. Le délégué panaméricain arriva, solennel et bouffi de prétention, croyant trouver un cadavre. Dès qu'elle le vit, Lady Diana faillit se redresser d'indignation et tous purent l'entendre dire :

— Strangh... Vendu aux Aiguilleurs.

L'homme devint d'une pâleur mortelle, recula de deux pas comme si sa présidente allait se ruer sur lui et lui arracher les yeux. L'Australasien Marysi fit une entrée plus discrète et n'eut de regard que pour Yeuse. Celle-ci tressaillit car l'individu ressemblait aux Tarphys, les tueurs à gages.

— Voyageurs, dit Fontil à contrecœur, pressé par Palgeste et Oralov, contrairement aux déclarations officielles, Lady Diana n'est pas morte, n'a jamais été enlevée. Voyageuse Yeuse ici présente, ambassadrice banquisienne, n'a jamais participé à la moindre action hostile contre Lady Diana.

Il reprit son souffle et dut continuer sous le regard attentif des autres :

— Lady Diana nous a déclaré, et nous avons dûment enregistré ce qui suit : « À l'heure où la vie va me quitter, je déclare posséder en toute propriété exclusive et sans partage les actions financières de la Panaméricaine Company, en nombre suffisant pour prétendre avoir assumé durant plus de cinquante ans la direction du conseil d'administration de cette grande et belle société ferroviaire. Je déclare que ma volonté est de remettre ces titres, représentés ici sous forme de bordereaux, mais l'on pourra vérifier qu'ils correspondent bien à une majorité d'actions, de les remettre donc à voyageuse Yeuse Semper, ancienne ambassadrice de la Compagnie de la Banquise en Transeuropéenne, ici présente. Je la déclare mon héritière unique et totale dans tous mes biens et toutes mes fonctions héréditaires. Ceci a été déclaré en présence des trois témoins présents, tous membres de la CANYST...»

Strangh sortit alors du recoin où l'accueil de Lady Diana l'avait rejeté comme pour protester, mais Calao le retint par le bras :

— Du calme. Tout ceci me semble parfaitement légal.

Fontil achevait sa lecture, repliait le testament, désignait la mourante :

— C'est inutile, mais je pense qu'elle peut une fois de plus prouver que telle est sa volonté.

Il y eut un silence étrange, minéral. Puis le souffle de Lady Diana augmenta de puissance jusqu'à ce qu'elle puisse prononcer à haute et intelligible voix :

— Moi, Lady Diana, présidente-directrice générale de la Panaméricaine, affaiblie par la maladie et à l'heure de ma mort, mais dans la pleine possession de mes facultés intellectuelles et sans qu'on ait fait pression sur moi d'une façon ou d'une autre, je déclare vouloir pour héritière directe Yeuse Semper, ici présente. Pour preuve de ma volonté, je veux qu'elle me donne sa main pour la tenir dans la mienne jusqu'au moment où mon cœur ne battra plus.

Elle se tut, ferma les yeux. Sa main s'agitait et Yeuse plaça la sienne sur la paume. Les doigts boudinés se refermèrent lentement. Cette main avait une douceur telle que la jeune femme en fut violemment émue.

— Devant cette expression, sans commune mesure d'une volonté bien nette, nous, Calao, président de la CANYST, déclarons que Yeuse Semper ici présente est bien l'héritière directe de Lady Diana.

Il tendit son bras droit et dit encore :

— Je prête serment sur les Accords de New York Station pour déclarer que je défendrai jusqu'au bout la légalité de cet héritage, quelles que soient les circonstances, et j'engage tous les membres de la CANYST à prêter serment après moi.

Palgeste aurait voulu être le premier, mais Fontil s'arrangea pour le devancer. Puis ce fut Oralov, Palgeste. Marysi, sans se presser, prêta serment sans émotion, avec même une certaine réticence. Le dernier fut le Panaméricain Strangh. Il était blême, défait, les jambes molles, et il balbutiait, sachant qu'il signait là sa mort diplomatique.

Mais Lady Diana n'entendit pas ce dernier serment. Sa main s'était crispée sur celle de Yeuse, la gardait prisonnière sans vouloir la relâcher alors qu'elle venait de mourir.

CHAPITRE XXXIV

Dans son inconscience, il percevait la joie de Jelly qui désormais pouvait répondre à l'attaque sibérienne. Le sang chargé d'antibiotiques parvenait à flots dans les zones menacées, et la solution destructrice n'obtenait plus les spectaculaires résultats de ces derniers mois. Le protoplasma n'était plus dévoré et, au contraire, poursuivait une expansion lente à la grande frayeur des hommes de l'armée sibérienne qui devaient battre en retraite en abandonnant leur matériel, des stocks de nourriture, des réserves de solution bactérienne.

Jdrien avait réussi à se hisser à la surface de la masse gélatineuse pour respirer un air plus oxygéné, mais son système de régulation thermique ne fonctionnait plus très bien et le froid l'engourdissait.

Le bien-être de Jelly le combla durant quelques instants, puis son esprit dériva au-delà de ce lieu, flotta à la recherche de Vsin et de sa fille Vsiena, à nouveau présentes dans le peu de conscience qui lui restait. Elles étaient très loin, là où tout avait commencé. Le système sanguin de l'amibe était immense, peut-être plus de mille kilomètres si l'on comptait les « veines » de retour vers les poches de sang. Mais tout fonctionnait très bien, comme il l'avait souhaité. Son souvenir persisterait dans les centres nerveux de la bête malgré leur constitution primitive. Il leur avait appris à forer des canaux, des capillaires, à transporter le sang sur le front des combats. Jelly savait aussi comment pomper ce sang, comment agir sur les vacuoles et les « artères » pour qu'il avance sans arrêt.

C'était donc cela qui l'attendait. Il avait cru qu'un jour il mourrait pour son peuple, les Roux, mais il mourait pour sauvegarder une amibe géante, pour satisfaire un homme qui l'avait

recueilli enfant, son père adoptif, le Président Kid. Il pensa aussi à sa mère Jdrou, la jolie jeune fille Rousse qui reposait dans le Mausolée du Dépotoir, à son véritable père Lien Rag qu'il ne reverrait pas de son vivant.

Une grande ombre planait sur lui et il pensa que l'ombre n'existait pas dans ce monde des glaces. Pourtant une masse sombre se rapprochait de lui allongé à la surface du monstre. Certainement la mort qui allait l'envelopper de sa véritable nuit et l'emporter.

Et puis il crut entendre une voix mais dans sa tête :

— Je suis là, je viens te chercher.

Qui donc pouvait ainsi l'interpeller par télépathie, lui qui n'avait même plus le courage de répondre par le même canal.

— Je suis équipé pour affronter Jelly. Une combinaison fabriquée par les labos du Kid. Je viens te passer le harnais. Nous te hisserons ensuite dans le dirigeable. Il y a un médecin avec nous, on l'avait embarqué à tout hasard, et le hasard fait bien les choses.

C'était Liensun, son demi-frère qui venait le chercher. Son frère ennemi qui cherchait à le sauver, qui affrontait l'amibe pour le prendre dans ses bras, lui passer un harnais, faire signe à l'équipage qu'ils pouvaient commencer le treuillage là-haut dans la nacelle.

Fin du tome 34